

LA
DUNCIADE,
POÈME
EN DIX CHANTS.

*Qui veut peindre pour l'immortalité, doit
peindre des fors.*

FONTENELLE, Dialogues des morts.

TOME SECOND.



A LONDRES,

MDCCLXXI.



MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE
NOTRE LITTÉRATURE,
DEPUIS
FRANÇOIS PREMIER,
JUSQU'A NOS JOURS.

*Je louë avec plaisir, & blâme avec courage,
Pope.*

MEMOIRS

OF

A

OF

THE

OF

THE

OF


OF

OF



L E T T R E
D E L'A U T E U R
A
MONSIEUR VERNES,

Ministre & Pasteur de l'Eglise de Genève.

 E vous envoie, mon respectable
ami, mes Mémoires sur la Litté-
rature, puisque vous en êtes curieux.
Je n'ai rien à refuser à un ami de
vingt ans; mais permettez qu'en même tems je
vous expose les raisons qui m'ont fait entrepren-
dre cet Ouvrage.

J'ai voulu donner un essai de la manière dont
on aurait dû traiter, dans les Dictionnaires, les
articles des hommes célèbres. J'ai consulté tous
ces Dictionnaires, si multipliés aujourd'hui,

& , à l'exception de celui de Bayle qui m'instruit, tous les autres ne m'apprennent rien. La plupart des Ecrivains dont on y parle ont été, ou des hommes fameux, ou de grands hommes, ou des Auteurs illustres ; voilà tout ce qu'on me dit, en termes vagues, sans me donner la moindre idée ni de leur physionomie littéraire, ni du caractère de leur génie. Ces Dictionnaires ressemblent à ces portiques de nos Eglises gothiques qu'on a surchargés de figures pesantes, inanimées, sans attitude, sans expression, & qui sembleraient toutes avoir été jetées dans un même moule.

J'apprends, dans ces prétendues archives de la littérature, combien de fois un Ecrivain a été marié, combien il a eu d'enfans, les voyages inutiles qu'il a faits, les noms de ses généreux protecteurs, & quelquefois de ses tyrans. Je suis accablé de petits détails, & je ne sais rien de ce que je voudrais savoir.

Que j'apprenne, par exemple, mon cher ami, que vous avez été un très-digne Pasteur de l'Eglise de Genève, un Théologien très-éclairé, qu'on a de vous de savans ouvrages, dont on se contentera de m'indiquer les titres, & qu'ensuite on joigne à ces notions superficielles

quelques anecdotes, peu intéressantes, de votre vie domestique, pourrais-je me flatter de vous bien connaître ? Mais si l'on me dit qu'aux lumières que suppose la Théologie, vous avez allié celles d'une Philosophie douce & sensible ; que, sans vous embarquer dans les disputes contentieuses du dogme, vous vous êtes contenté, en respectant les objets de la foi, d'annoncer à vos semblables la Morale Evangélique dans toute sa pureté : cette Morale consolante, amie de la paix, qui ne tend qu'au bonheur des hommes, qui les invite à l'indulgence les uns envers les autres, & qui peut seule développer ce grand principe de perfectibilité que le Créateur a mis en nous pour nous élever jusqu'à lui : si l'on me dit que vous annonciez ces vérités avec l'éloquence du cœur, avec cette onction si rare qui est le don du sentiment, la qualité distinctive d'une ame pénétrée de ses devoirs, & moins occupée à définir la vertu qu'à la pratiquer : si l'on me dit enfin que dans vos troubles civils, uniquement affecté des dangers de votre Patrie, on vous avait vu, dans un égal éloignement de toutes les factions, Citoyen sans autre passion que celle du bien public, employer tous vos talens à concilier les esprits,

Être libre de toute crainte , de toute poltrique , de tout intérêt , n'appliquer tous vos soins & l'ascendant de votre ministère qu'à prévenir le naufrage de la République ; certes alors on m'aura donné une idée de votre caractère ; & , en vous rendant la justice qui vous est due , on donnerait , en même tems , un exemple utile à vos Concitoyens. On leur ferait sentir que tout sentiment personnel doit céder à l'amour de la Patrie ; que toute division est funeste , & ne peut qu'entraîner la ruine de l'Etat ; & que lorsqu'il s'agit d'un intérêt si pressant , tout esprit de parti doit disparaître. En leur rappelant fortement l'idée de leur bonheur passé , on les porterait , peut-être , à abolir jusqu'au souvenir de ces dénominations odieuses , de *Négatifs* , de *Représentans* , & l'on ne verrait plus à Genève que de vrais Citoyens. Pardonnez-moi , mon ami , cet écart de mon cœur. Il y a longtems que j'ai reçu dans votre Patrie des marques de bienveillance qui me la rendront toujours chère. Votre amitié seule m'eût inspiré ce sentiment ; mais d'ailleurs , pour s'intéresser au sort de Genève , il suffit d'avoir le goût des sciences , l'amour des lettres , des talens & de la liberté.

Je vous ai suffisamment expliqué ce que je désirerais d'apprendre dans la vie des hommes célèbres qui ont mérité l'attention de leur siècle & de la postérité. C'est ce qui m'a fait naître l'idée de tâcher de caractériser, moi-même, quelques-uns de nos illustres morts, & de suppléer, à leur égard, à l'insuffisance de nos Dictionnaires.

D'autres motifs m'ont engagé à parler des Auteurs vivans. Le premier de tous est le plaisir d'être juste envers ceux de mes contemporains qui ont soutenu la gloire de la Nation par de bons ouvrages. Le second est l'envie d'apprécier, sans partialité, les Ecrivains mêmes dont j'ai pu blesser la vanité dans ma Dunciade. Au jugement de bien des Lecteurs, une plaisanterie n'est pas une raison, & la Dunciade ne leur prouverait rien : aussi, dans mes Mémoires littéraires, j'ai presque toujours sacrifié le penchant qu'on me suppose pour la satire au desir d'être utile. J'ai motivé sérieusement ce que je pense de plusieurs gens de lettres. Sur des matières aussi indifférentes, je me suis cru libre de penser à mes risques ; & cette liberté que je me suis donnée appartient évidemment

à tout le monde. Autant que la faiblesse humaine a pu me le permettre, je me suis défendu de toute prévention, même contre mes plus grands ennemis. Si j'ai été quelquefois un peu trop sévère à l'égard de certains Auteurs qui me paraissent avoir plus de réputation que de mérite, ce sont les meilleurs Ecrivains du siècle de Louis XIV, qui m'ont rendu plus difficile que je ne voudrais l'être. Il me semble que ce n'est point à ceux qui possèdent des trésors, de se passionner pour de petites fortunes. Les arts d'agrément n'étant qu'un luxe, je crois avec Boileau,

..... que sur le mont sacré

Qui ne vole au sommet, tombe au plus bas degré,

&, comme vous le lirez dans mes Mémoires, que quiconque n'enrichit point la littérature, l'appauvrit.

Je m'attends bien, mon ami, que malgré les précautions que j'ai prises, les beaux esprits de nos jours ne manqueront pas de m'accuser de partialité; mais ce n'est point à eux, c'est à la postérité de me juger; c'est aux étrangers, c'est, surtout, aux jeunes gens, qui, n'ayant encore épousé aucun parti, n'en sont que plus

capables d'apprécier , avec équité , la justesse de mes observations.

Nous avons tous notre chimère. La mienne , je vous l'avoue , serait de voir renaître , dans tout son éclat , notre gloire littéraire. Ne pouvant moi-même augmenter cette gloire par mes ouvrages , je tâche du moins de montrer le but ; & si je l'élève un peu trop haut , c'est qu'il me semble que l'Etat n'a déjà que trop de Citoyens oisifs , & qu'on ne devrait souffrir , dans la carrière des lettres , que ceux qui peuvent véritablement l'honorer. J'ai été flatté de l'espoir de rendre le ridicule utile à ma Patrie. Eh ! dans quel tems , mon ami , ce ridicule pouvait-il être mieux employé ? Vous êtes témoin de l'anarchie déplorable à laquelle notre littérature est réduite. Vous voyez la scène de Corneille & de Molière profanée , & la consommation s'introduire en France par ces tristes Drames imités de l'Anglais , que les Anglais eux-mêmes font pourtant bien éloignés de comparer aux bonnes pièces de leur Shakespear , ou de leur Vicherley. Vous voyez de prétendus Philosophes , que l'on n'estime plus guères que dans quelques sociétés de Paris , s'élever avec

12 LETTRE DE L'AUTEUR

une orgueilleuse ignorance contre tous les principes qui nous distinguent des Nations barbares, couvrir du masque de la vertu la licence la plus odieuse, briser tous les liens de la société, sapper tous les fondemens de la Morale, écrire enfin des libelles en parlant de tolérance & d'humanité. Vous voyez . . . mais il est, dans ce siècle surchargé de prétentions & de ridicule, des abus sur lesquels on doit s'arrêter, dans la crainte de paraître licentieux soi-même. Ce sont ces abus si multipliés qui me font dire avec Juvenal :

*Difficile est satyram non scribere, nam quis ineptæ,
Tam passens gentis, tam ferreus ut teneat se ?*

Avouez cependant que ce n'est pas pousser la passion trop loin, que de n'en faire que rire.

Adieu, mon cher ami. En lisant mes Mémoires, vous remarquerez bien qu'ils ne sont, véritablement, qu'un essai de ce qu'on aurait dû faire. J'ai remonté jusqu'à François premier ; mais les seuls gens de lettres entraient dans le projet de mon Ouvrage, & je n'ai parlé que d'un très-petit nombre de savans. Parmi les gens de lettres même, j'ai fait plutôt un choix

de fantaisie , que je ne me suis astreint à n'omettre aucun de ceux qui auraient pu me fournir des observations intéressantes. Je me suis rappelé, de mémoire, les Auteurs sur lesquels il m'a semblé que je trouverais à dire quelque chose qui valut la peine d'être écrit. Je ne me suis pas imposé plus de gêne pour les Auteurs vivans. Il en est pour qui j'ai le plus grand respect, & dont je n'ai rien dit, ou parce qu'ils ne se sont pas présentés à mon souvenir, ou parce que je ne me suis pas cru capable de les apprécier. Il en est d'autres que je n'estime point, & dont il m'a été plus facile encore de me taire. Le mérite des Ecrivains que j'ai observés a presque toujours déterminé l'étendue de leur article. Vous imaginez bien que les imitateurs, par exemple, ne tiennent pas autant de place que leurs modèles. Tous les grands hommes ont fait des élèves plus ou moins estimables ; mais ceux de ces élèves qui n'ont eu que le talent de bien imiter , n'appartiendront jamais à la classe des hommes de génie.

Mandez-moi ce que vous aurez pensé de ces Mémoires, mandez-le moi, dis-je, à la Gênoise & sans compliment. Continuez

14 LETTRE DE L'AUTEUR A MR. VERNES

d'être un digne Pasteur, un vertueux Citoyen, un père tendre, un heureux mari; & puisque dans nos vœux il doit toujours entrer quelque sentiment d'intérêt personnel, aimez-moi comme vous savez que je vous aime.

A Argenteuil ce 25 Juillet 1769.

P. S. Renvoyez-moi donc les trois nouveaux Chants de la Dunciade, que vous avez dû recevoir vers le milieu du mois de Mai.



MEMOIRES

M É M O I R E S
P O U R
SERVIR A L'HISTOIRE
DE NOTRE LITTÉRATURE,
D E P U I S
FRANÇOIS PREMIER
JUSQU'A NOS JOURS.

A.

ALEMBERT (Jean le Rond d') de l'Académie Française & de celle des Sciences. C'est un des plus fameux Géomètres de l'Europe. L'excellent Discours qui sert d'Introduction au Dictionnaire Encyclopédique est de lui. Mais, quoiqu'il ait enrichi ce Dictionnaire de plusieurs articles, & qu'il ait été secondé par des mains habiles, ce grand monument est demeuré fort au dessous des espérances fastueuses que l'on en avait données. Une

des principales causes de l'imperfection de ce vaste Ouvrage, c'est qu'il a eu trop de coopérateurs d'un mérite trop inégal. De cette bizarre association du génie, du bel esprit, & des talens les plus médiocres, il ne pouvait résulter qu'un mauvais ensemble.

Mr. d'Alembert ne s'est pas borné à la seule Géométrie. On a de lui cinq volumes de Mélanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie, dans lesquels on trouve un Essai très-estimable sur les gens de lettres, écrit avec élégance, pensé avec courage, mais sans audace. Cette sage réserve, dans les idées & dans le style, caractérise presque tous les Ouvrages de Mr. d'Alembert, & le distingue bien avantageusement du vulgaire de nos Philosophes.

Ses Réflexions sur l'abus de la Critique en matière de Religion ne sont pas moins judicieuses. Mais nous ne pouvons dissimuler qu'en parlant de poésie dans ses Mélanges, Mr. d'Alembert ne se soit trompé, à peu près comme Pascal, qui a été justement repris par Mr. de Voltaire, d'avoir prétendu juger un Art qu'il n'entendait pas.

Un petit nombre de paradoxes de goût, une Métaphysique un peu trop déliée, & qui donne

donne quelquefois de la sécheresse à son style, ne doivent pas empêcher qu'on ne mette Mr. d'Alembert au rang des Ecrivains distingués, qui soutiennent encore la réputation de notre littérature.

AMYOT (Jacques) né à Melun en 1513. Il y a plus de deux cens ans qu'il a écrit, & cependant on préfère encore avec justice sa Traduction de Plutarque à toutes celles qui ont paru jusqu'à nos jours. Cet Ouvrage fut une époque pour notre langue. A l'ancienne rudesse, Amyot substitua la douceur, la naïveté; & son style, quoique très-simple, n'est dépourvu ni d'élégance, ni de graces. La langue a acquis depuis plus de force, plus de noblesse, plus d'harmonie; mais tant que l'ingénuité aura de quoi plaire, cette Traduction de Plutarque, & celle de la Pastorale connue sous le titre de Daphnis & de Chloé, rendront la mémoire d'Amyot précieuse à toutes les personnes d'un goût délicat.

On doit mettre cet Ecrivain dans le petit nombre de ceux pour qui la Littérature n'a pas été une profession stérile. Abbé de Bellonzane sous François I, Précepteur des Enfans

de France sous Henri II, Evêque d'Auxerre & grand Aumonier sous Charles IX, enfin décoré de l'Ordre du Saint-Esprit sous Henri III, il mourut en 1593 chargé de gloire & d'honneurs.

Par une fatalité bien étrange, le siècle de François I. fut, à la fois, un siècle de politesse & de barbarie. La plupart des savans, contemporains d'Amyot, furent, ou magnifiquement récompensés, ou les victimes des bûchers allumés par le fanatisme.

ARNAUD (l'Abbé) de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Carpentras. Il est distingué parmi le petit nombre de savans qui ont conservé, dans ce siècle superficiel, le goût de la véritable érudition. Ce qui est plus rare encore, c'est qu'il joint à ses connaissances une imagination vive & forte, qui communique à ses Lecteurs l'enthousiasme dont il est lui-même animé pour les Arts. Il a travaillé, pendant quelques années, au Journal Etranger, & à la Gazette Littéraire de l'Europe. Il est à regretter que, tandis que les Ecrits périodiques les plus insipides se multiplient jusqu'au dégoût, ces deux Ouvrages utiles n'aient pu

se soutenir. On ne doit en accuser que le caractère frivole de la Nation.

ASSARQ, ou Açarq (N. d') de l'Académie d'Arras. Grammairien qui a le malheur de voir beaucoup de fautes de style dans Racine & dans Despréaux. La manière dont il a prétendu corriger ces fautes, ne lui servira pas de recommandation auprès des gens de goût. Cependant Mr. d'Açarq se vante d'être *le seul Métaphysicien qui puisse allumer à la flamme de la méditation le flambeau radieux de l'Evidence suprême, ce vainqueur irrésistible de l'adhésion de notre principe pensant.* Ce sont ses propres paroles. Voyez l'Ouvrage intitulé, *Balance philosophique, ou les deux Minerves.*

AUBERT (l'Abbé Jean-Louis) né à Paris en 1731. Il a donné un volume de Fables, dans lequel on en trouve plusieurs qu'on peut lire avec plaisir, même après celles de la Fontaine ; & ce n'est point un éloge médiocre. Il a ordinairement assez de goût pour qu'on soit étonné que, dans une de ses Fables, il ait choisi pour interlocuteurs un billet de Mariage & un billet d'Enterrement. Il ne faut qu'une bizarre-

rie de cette espèce pour jeter du ridicule sur un Recueil. Mais il y a , dans celui de Mr. l'Abbé Aubert , des sujets d'un choix plus heureux , & qui doivent faire excuser ceux dont l'invention a moins de mérite.

Il a mis en vers , d'après le Roman de la Fontaine, les Aventures de Pylché. Cet Ouvrage lui fait honneur , quoiqu'il y ait dans le Roman , des détails bien supérieurs aux meilleurs endroits du Poëme. On ne peut disconvenir que cet Ecrivain ne soit facile , naturel , pur & correct , qualités d'autant plus estimables , qu'elles sont devenues plus rares. Nous pensons que Mr. l'Abbé Aubert devrait enfin quitter le personnage d'imitateur , qui ne donne jamais l'avantage d'être imité soi-même. Il pourrait essayer ses propres forces , & ne plus s'appuyer sur un modèle avec qui toute comparaison ne saurait être que dangereuse.

B.

BACULARD (François-Marie d'Arnaud de) né à Paris en 1709. Il dit lui-même dans la Préface de sa Tragédie de Fayel , que l'édition de ses Poësies en trois volumes , n'est

qu'un vrai chef-d'œuvre de sottises & d'impertinences. L'aveu est modeste, mais il suppose beaucoup d'impartialité & de courage.

Pavillon s'est fait moins de tort par sa Métamorphose du Cu d'Iris en Astre, que Mr. d'Arnaud par l'Epître qu'il a adressée au Cu de Manon. C'est que la pièce de Pavillon ne paraît qu'un badinage auquel il n'attache aucune prétention, & que Mr. d'Arnaud, indépendamment de la passion qu'il a mise dans son Epître, est revenu trop souvent à cette bagatelle, comme s'il eut eu peur qu'on ne l'oubliât.

Cet Auteur semble regretter à présent le tems qu'il a perdu, dans sa jeunesse, à traiter les sujets galans, qui forment, en grande partie, le Recueil intitulé *Oeuvres Diverses de Mr. d'Arnaud*; &, aujourd'hui, sous le nom de Mr. Baculard, il s'est dévoué à un genre sombre & lugubre, dont il est flatté qu'on le regarde comme l'inventeur. Ses Essais, en ce genre, sont les Tragédies du Comte de Comminges & d'Euphémie, qui n'ont jamais été représentées. Il n'a pas pris garde que, dans ces pièces singulières, il substituait l'horreur au pathétique. En effet, des cercueils, des fosses

entr'ouvertes, des ossemens, des têtes de mort, tout cet appareil funéraire dont Mr. Baculard voudrait charger la scène, pourrait former, sans doute; un spectacle horrible, dégoûtant même; mais qui ne ferait que mieux sentir le défaut de génie d'un Auteur qui ne se croit tragique qu'avec de pareilles ressources. L'éloquente douleur de Phèdre, un seul vers d'Iphigénie porte dans l'ame des spectateurs un faiblissement bien plus terrible que tout cet attirail de fossoyeurs, trop sérieux pour une Parade, & trop ridicule pour une Tragédie. Nous avouons sincèrement que nous préférons encore les Œuvres Diverses de Mr. d'Arnaud, à ces étranges productions de Mr. Baculard.

BALZAC (Jean - Louis Guez, Seigneur de) né à Angoulême en 1594, mort en 1654. Le père de l'éloquence Française, comme Malherbe le fut de la Poésie. Avant lui, Rabelais, Amyot & Montagne étaient à peu près nos seuls Ecrivains en prose. Leur mérite ne consistait principalement que dans une naïveté souvent piquante, mais aussi trop souvent grossière. Montagne se distingua par son énergie, & ne fut imité que par Charron son ami. Au

reste, on ne trouvait, dans ces différens Auteurs, ni élégance continue, ni correction, ni harmonie. Malherbe prédit de Balzac, jeune encore, qu'il serait, à cet égard, le réformateur de la langue, & l'événement justifia sa prédiction.

On doit en effet regarder Balzac comme le précurseur des bons Écrivains de Port-Royal. Il avait puisé, dans la lecture de Cicéron, la véritable idée de l'éloquence, & l'idée de ces périodes harmonieuses & soutenues qui donnent encore à ses écrits un caractère de noblesse très-sensible. Mais par un sort commun à ceux qui, dans tous les genres, osent tenter les premiers pas, Balzac passa le but qu'il voulait atteindre, & la crainte de déshonorer son style par des expressions trop familières, le fit tomber dans l'hyperbole & dans l'enflure. Aussi lui-même ne savait-il pas s'il devait prendre pour un éloge, ou pour une raillerie, ce vers mis au bas de son portrait par le Poëte Maynard :

Il n'est pas de mortel qui parle comme lui.

Ses Lettres, ses Dissertations, ses Traités,
trop négligés par nos jeunes Auteurs, peu ja-

loux de s'instruire, prouvent qu'il avait un mérite plus réel & plus solide que celui de Voiture, qui ne fut gueres qu'un très-bel esprit pour son tems.

Comme il faut être exact, même dans les petites choses, il n'est peut-être pas inutile d'observer que le mot *bienfaisance*, attribué par Mr. de Voltaire à l'Abbé de Saint-Pierre, est de Balzac.

BARTHELEMY (l'Abbé Jean-Jacques) né à Marseille. Homme d'une érudition, d'une modestie & d'un désintéressement très-rare. On lui doit de savantes conjectures sur l'Alphabet de Palmyre. Nous disons des conjectures, car il en est souvent de ces matières d'érudition, comme de celles de Physique; il faut se borner à deviner. Mr. l'Abbé Barthélemy a d'ailleurs enrichi de plusieurs Mémoires intéressans le Recueil précieux de l'Académie des Inscriptions dont il est membre.

BASTIDE (Jean-François) né à Marseille en 1724, Auteur de plusieurs Romans ignorés, & d'un Ouvrage, non moins obscur, intitulé le Spectateur Français. Si ce dernier Ouvrage

n'a point trouvé de Lecteurs, ce ne fut point assurément la faute de Mr. Bastide. Il le donna d'abord à 3 liv. par volume, dont il réduisit le prix à trente sous, ensuite à douze, & même à deux sous par feuilles que l'on distribuait aux portes Cochères. Les Suisses avaient ordre de les refuser. Dégouté de la Capitale par la chute singulière d'une pièce de Théâtre (*), dont le Public ne permit pas que la représentation fut achevée, l'Auteur s'est retiré à Bruxelles, pour y établir la manufacture d'un Journal intitulé *le Penseur*. Mr. Bastide, comme on peut le voir, n'a pas manqué de fécondité. Il n'en est que plus surprenant qu'aucun de ses Ouvrages ne soit connu.

BAYLE (Pierre) né au Carlat en 1647, mort à Rotterdam en 1706. L'un de nos plus célèbres Philosophes. C'est un des pièges les plus adroits que la secte de nos Esprits forts ait pu tendre à la crédulité du peuple, que de faire passer ce grand homme pour un de leurs Coryphées. Cette ruse, qu'ils ont souvent répétée depuis, n'en a pas imposé seulement à

(*) *Le Jeune Homme*, Comédie, Roman, ou Drame, comme on voudra.

leurs prosélytes ; mais à quelques âmes timorées , qui , peu capables de saisir l'esprit de Bayle dans son ensemble , ont pris l'habitude de le regarder comme un Ecrivain très dangereux.

Il est vrai que ce Philosophe discutant , avec impartialité , toutes les opinions humaines , sans dissimuler ni les difficultés ni les preuves , semblerait donner contre lui quelque prise à ceux qui , d'après les différens systèmes qu'il expose , voudraient tirer des conclusions téméraires que lui-même n'a jamais tirées. Mais les Sophistes de nos jours ont eu l'injustice ou l'imprudence de ne pas dire que Bayle a toujours présenté à ses Lecteurs le fil qui doit les guider dans ce labyrinthe de raisonnemens qu'il oppose sans cesse l'un à l'autre. Il est certain qu'il établit par tout , sur l'insuffisance & l'incertitude de nos lumières naturelles , les argumens les plus propres à démontrer la nécessité indispensable d'une révélation.

Loin d'approuver cette manie audacieuse du raisonnement , cette Philosophie téméraire dont on n'a que trop abusé dans ce siècle pour détruire tous les fondemens de la Morale , voici le jugement qu'il porte lui-même de cette prétendue force d'esprit qui a fait , de nos jours ,

de si dangereux progrès. » Il n'y a personne ,
» dit-il , qui , en se servant de la raison , n'ait
» besoin de l'assistance de Dieu ; car , sans cela ,
» c'est un guide qui s'égare : & l'on peut com-
» parer la Philosophie à ces poudres si corro-
» sives , qu'après avoir consumé les chairs mor-
» tes d'une playe , elles rongeraient la chair
» vive , carieraient les os , & perceraient jus-
» qu'aux moëllles. La Philosophie réfute d'abord
» les erreurs ; mais si on ne l'arrête point là ,
» elle attaque les vérités : & , quand on la laisse
» faire à sa fantaisie , elle va si loin qu'elle ne
» ne fait plus où elle est , ni ne trouve plus où
» s'asseoir. «

Nous savons qu'on a reproché à Bayle de s'être fait un plaisir malin de prêter de la force aux système les plus erronnés , & de donner du poids aux objections impies de quelques hérétiques , tels que les Pauliciens , les Manichéens , &c. Mais est-il donc permis d'interpréter & d'empoisonner ainsi les intentions d'un Auteur ? Il nous semble que Bayle n'a voulu par-là que nous armer contre l'orgueil & l'intolérance de notre raison. Il n'a pas connu de meilleur remède à une certaine maladie d'opinion , à laquelle nous sommes tous plus ou

moins sujets. On nous fait des exposés infidèles de presque toutes les doctrines qui paraissent contrarier la doctrine dominante. On impute à ceux dont les sentimens diffèrent des nôtres, des contradictions si manifestes, ou des conséquences si révoltantes, que, sur la parole de nos Maîtres, nous serions tentés de prendre les défenseurs de ces doctrines pour des fanatiques imbécilles, à peine dignes du nom d'hommes, & qui ne méritent pas que l'on s'abaisse à raisonner avec eux. Cette façon de penser nous enorgueillit, & nous dispose à l'intolérance, ou du moins au mépris pour tous ceux qui ne pensent pas comme nous. Nous devrions cependant être arrêtés, à cet égard, par une réflexion bien simple : c'est qu'il n'est guères de secte qui n'ait eu pour partisans des gens de très-bonne foi, & qui plus est très-éclairés.

Tel est le ridicule préjugé dont Bayle a voulu nous défendre, en nous faisant voir combien on risque de se tromper en ne consultant que les Docteurs de son propre parti; combien on a calomnié & persécuté de certains hommes que l'on taxait d'opiniâtreté dans des erreurs évidemment absurdes, parce que l'on ne se donnait pas la peine d'examiner les raisons

spécieuses qui les retenaient invinciblement dans ces erreurs. Cette intention de Bayle est très-digne d'un vrai Philosophe, d'un ami du genre humain. Elle ne tend qu'à nous rendre plus réservés, plus circonspects dans ces jugemens qui nous porteraient à la haine envers nos semblables. Plaignons les errans, mais écoutons les. Soyons attachés à la vérité ; mais examinons impartialement & sans précipitation ce qui peut en éloigner nos frères. Si nous réfléchissons sérieusement aux fausses lueurs qui peuvent égarer l'homme le plus raisonnable, & aux nuages dont les plus grandes vérités sont quelquefois enveloppées, nous ne persécuterons personne. Le ridicule, & non le glaive, deviendra le moyen de faire tomber sans violence certaines erreurs qui pourraient inquiéter le Gouvernement. C'était, sans doute, à ce système de Tolérance que se rapportaient toutes les intentions de Bayle, qui paraît n'avoir pas été bien entendu. Voilà, du moins, ce qu'un Lecteur attentif apperçoit dans ses Ouvrages ; & alors il est indigné de toutes les calomnies qui se sont accréditées contre ce grand homme. Nous osons croire qu'à son égard les faux Philosophes sont venus à bout d'en imposer aux Théologiens.

En justifiant ici la mémoire de Bayle contre ses détracteurs, nous ne faisons que nous conformer à une pensée très-judicieuse du grand Racine, qui repoussait pareillement les outrages faits à la mémoire du célèbre Fra-Paolo. » Je » ne fais, dit cet illustre Ecrivain, si ce n'est » pas faire tort à la Religion, que de dire » qu'un homme aussi généralement estimé n'a » point eu de Religion. « On a souvent répété cette réflexion vraiment philosophique de Racine, sans avoir l'attention de le citer.

Quoiqu'il en soit, si nos Sophistes modernes ont cru véritablement honorer Bayle, en le faisant le chef d'une secte dont il n'était pas, c'est de leur part, du moins, un témoignage de reconnaissance qu'ils ne pouvaient lui refuser. Ses Ouvrages ont été pour eux une mine féconde dans laquelle ils ont puisé tout ce qu'ils ont écrit de raisonnable, & sa vaste érudition les a dispensés d'en avoir eux-mêmes. On n'ignore plus aujourd'hui que leurs volumes se réduiraient à très-peu de chose, s'ils restituaient ce qu'ils ont dérobé, non-seulement à ce Philosophe, mais à Montagne, Charron, le Vayer, &c., &c.

Bayle fut Compilateur & Journaliste; &c, dans

ces deux emplois si avilis de nos jours, il s'est acquis une gloire immortelle. C'est que, par l'assemblage le plus rare, il joignait à l'immensité de ses connaissances un esprit lumineux, & même du génie. Son style incorrect & diffus plaît, malgré ses négligences, parce qu'à l'exemple de Montagne, il converse avec ses Lecteurs, & que peu d'Ecrivains apprennent mieux à penser. Personne n'employa plus heureusement que lui les armes de la Dialectique, & ne sut raisonner d'une manière, à la fois, plus subtile & plus profonde. Mais ce qui le rend surtout admirable, c'est qu'il mérita véritablement le nom de sage. On ne l'entendit point, quoique réellement persécuté, crier à la persécution. Il ne déshonora point ses apologies par des libelles. Il n'eut point la vanité de se comparer à Socrate. Il ne prodigua point les grands mots d'*humanité* & de *vertu*, répétés si fréquemment, & avec un enthousiasme si factice par les Charlatans de notre âge. Chaste dans ses mœurs, austère dans sa conduite, il put parler de Morale sans craindre qu'on le fit rougir, en lui opposant le contraste humiliant de ses actions & de ses discours.

Il est étonnant que le siècle de Louis XIV

ayant été illustré par les Descartes, les Pascal, les Arnauld, les Gassendi, les Nicole, les Malbranche, & par Bayle lui-même, notre siècle ait osé s'arroger, si fastueusement, le titre de siècle philosophique, comme si quelques-uns de nos Philosophes modernes pouvaient se flatter de balancer la gloire de ces grands hommes.

BEAUMARCHAIS (Charon de) né à Paris. On n'a encore que deux Drames de cet Auteur. Ils sont écrits en prose guindée, & partagés en cinq Actes. Mr. de Beaumarchais persuadé que la perfection est l'ouvrage du tems, & qu'à bien des égards, notre Art Dramatique est encore dans l'enfance, paraît s'occuper uniquement de les progrès, & des moyens de plaire que Molière a eu, selon lui, le malheur de négliger.

Il a surpassé Mr. Diderot, par l'attention scrupuleuse avec laquelle il décrit le lieu de la scène, & jusqu'à l'ameublement dont il convient de le décorer. Il a la bonté de noter avec le même soin les différentes inflexions de voix, les gestes, les positions réciproques, & les habillemens de ses personnages. Dans sa Comédie
du

du *Père de famille*, Mr. Diderot s'était contenté de mettre les papillotes d'un valet au rang des convenances théâtrales qu'il ne fallait point oublier. Mr. de Beaumarchais, dans sa Comédie des *Deux Amis*, a cru devoir ajouter à ces papillotes une veste de matin, & un balay de plumes. On voit combien les ressources du génie se multiplient entre les mains des grands hommes, & la merveilleuse influence de l'esprit philosophique sur tous les Arts.

Pour sacrifier davantage au naturel, Mr. de Beaumarchais a encore imaginé d'introduire, dans la même pièce, un valet bien bête, ce qui est d'une commodité admirable pour les Auteurs qui voudront se dispenser d'avoir de l'esprit. Mais une découverte plus singulière, plus heureuse, & dont toute la gloire appartient à Mr. de Beaumarchais, c'est le projet qu'il a développé, dans son Drame d'*Eugénie*, pour désennuyer les spectateurs pendant les Entre-actes. Il voudrait qu'alors le Théâtre, au lieu de demeurer vuide, fut rempli par des personnages pantomimes & muets, tels que des valets, par exemple, qui frotteraient un appartement, balayeraient une chambre, battraient des habits, ou régleraient une pendule : ce qui

n'empêcherait pas l'accompagnement ordinaire des violons de l'orchestre.

Nous pensons que Molière eut fait une scène très-piquante de ces modernes législateurs du Théâtre, qui se flattent de perfectionner l'Art dramatique par de pareils moyens, & qu'il n'eut pas manqué de joindre ces belles découvertes au fameux projet de Mr. Caritidès, dans la Comédie des Facheux. Il n'y a rien d'aussi plaisant peut-être que l'air de prétention avec lequel nos réformateurs de la scène proposent gravement des puérités aussi niaises ; & l'on serait tenté de s'écrier avec Mascarille :

Rare & sublime effort d'une imaginative
Qui ne cède en vigueur à personne, qui vive !

BEAUMELLE (Laurent Angliviel de la)
né en Languedoc en 1729. Il a publié les Lettres de Madame Maintenon, & des Mémoires pour servir à l'histoire de cette femme célèbre. Il est évident qu'on trouve, dans ces Mémoires, des faits hazardés. Le style n'a pas toujours la décence & la dignité qui conviennent à l'histoire ; mais, malgré ces défauts, on ne peut refuser à l'Auteur beaucoup d'esprit, de talent, de feu & d'énergie. Il a quelquefois

la précision de Tacite , dont il a fait une étude particulière , & que même il a traduit. Nous nous rappelions avec plaisir de lui avoir entendu lire le morceau intéressant & sublime de la Mort de Germanicus. Ce serait un grand malheur pour Mr. de la Beaumelle , que de s'être acquis une triste célébrité par un illustre ennemi (*); mais ce qui peut le consoler , c'est qu'il a d'ailleurs des droits très-fondés à une réputation honorable.

BELLOY (N. de) né à Paris. Il a mis ses talens à l'abri , non de la critique , mais de la satire , par l'usage respectable qu'il en a fait. Il a donné à tous nos Poètes Dramatiques l'exemple de puiser leurs sujets dans l'Histoire de la Nation , & de consacrer leurs veilles à la gloire de leur Patrie. On ne peut qu'applaudir à des vûes si nobles. Cet amour de l'héroïsme Français suppose nécessairement une ame élevée , qui donnera toujours à cet Auteur un caractère très-distingué , même aux yeux de ses contemporains. Nous devons à Mr. de Belloy cette marque de notre estime. Nous n'examinons plus s'il aurait besoin de soigner davan-

(*) Mr. de Voltaire.

tage sa versification, & de la rapprocher un peu de ce beau naturel, de cette noble simplicité que lui-même a le mérite de sentir & d'admirer dans Racine. C'est au tems & à la postérité de lui adjuger la palme dramatique qui pourra lui appartenir ; mais on ne peut lui refuser dès-à-présent la couronne civique.

BERGERAC (Cyrano de) né dans le Périgord en 1620, mort en 1655. Cet Auteur qui est échappé au souvenir de Mr. de Voltaire dans sa liste des Ecrivains du siècle de Louis XIV, peut être regardé comme un homme vraiment singulier, & qui se fut acquis une réputation distinguée, si une mort prématurée ne l'eut pas enlevé à l'âge de trente-cinq ans. Une bravoure qui tenait du prodige, & qui l'exposa souvent à des affaires périlleuses, une éducation trop négligée, une imagination sans frein, & qu'il ne put jamais régler, furent les principaux obstacles qui l'empêchèrent de perfectionner ses talens. Mais, malgré les vices de son éducation, il savait tout ce qu'on pouvait savoir alors en philosophie. Ses Ouvrages, quoique défigurés par des équivoques & par des pointes, en font la preuve. On voit qu'il

était parfaitement instruit des principes de Descartes ; & , ce qu'il y a de plus remarquable , c'est qu'il a fourni à Mr. de Fontenelle , au Docteur Swift , à M. de Voltaire , & à Molière même , plusieurs idées dignes d'avoir été mises en œuvre par ces hommes célèbres. Outre sa Comédie du Pédant joué , assez plaisante pour le tems , & meilleure que celle des Visionnaires de Desmarets , qui eut une si grande réputation , il a fait une Tragédie de la Mort d'Agrippine , où il a donné , dans le personnage de Séjan , le premier exemple de ces maximes hardies , qui depuis ont été affectées , jusqu'au ridicule , dans plusieurs de nos Tragédies modernes.

BERGIER (N.) On lui a donné , dans la Dunciade , l'épithète d'inconnu , parce qu'en effet on parviendrait difficilement à le faire connaître. Ce n'est pas qu'il n'ait traduit de l'Anglais un Livre sur la Religion des INDOUS , dans lequel on dit qu'une des chimères de ces peuples , est de prétendre que les Religions Juive , Chrétienne & Musulmane , ne sont que les filles des anciennes superstitions de l'Inde.

Il ne faut pas confondre cet Ecrivain obscur avec Mr. l'Abbé Bergier , Chanoine de Notre-

Dame, qui a rempli le devoir de son état en prenant la défense du Christianisme contre quelques Philosophes modernes, sans manquer d'ailleurs aux égards qu'ils peuvent mériter. Mr. l'Abbé Bergier joint aux lumières d'une Théologie épurée, un raisonnement juste, un esprit net & méthodique, un style clair & correct; en un mot, toutes les qualités qui peuvent le rendre redoutable à ces hommes qui ne savent qu'entasser des difficultés, comme les Titans entassaient des montagnes, pour trébucher de plus haut au pied de l'Olympe.

BERNARD (N.) Garde des livres du Cabinet du Roi, à Choisy, né dans le Dauphiné. On a de lui quelques pièces fugitives pleines de graces, de délicatesse & de légèreté. On fait qu'il a fait un *Art d'aimer*, d'après celui d'Ovide, fort applaudi dans les sociétés où l'Auteur l'a fait connaître, & qui, vraisemblablement, ne sera pas moins accueilli du Public. Il a donné à l'Opéra les *Surprises de l'Amour*, & *Castor & Pollux*. Il serait à souhaiter que le génie de Rameau eut été toujours aussi heureusement secondé par les Ouvrages qu'il a honorés de sa Musique.

C'est au Poëte aimable dont nous parlons que fut adressée cette jolie invitation de Mr. de Voltaire, au nom de Mde. la Duchesse de la Valière :

Au nom du Pinde & de Cythère,
Gentil Bernard est averti
Que l'Art d'aimer doit Samedi
Venir souper chez l'Art de plaire.

B*****(le Comte François Joachim de Pierre de) de l'Académie Française, né à Saint-Marcel de Lardèche, en 1715, non moins recommandable par sa gloire littéraire que par ses dignités, aux yeux de ceux qui savent que le mérite réel est le premier de tous les titres. A l'exemple de l'illustre Rousseau, il a enrichi ses vers par un usage heureux & continu de l'ancienne mythologie, de ces fictions charmantes contre lesquelles il s'élève parmi nous, dit Mr. de Voltaire, » une secte de gens durs qui se » disent solides, d'esprits sombres qui prétendent au jugement, parce qu'ils sont dépourvus d'imagination ; d'hommes lettrés & ennemis des Lettres, qui voudraient proscrire la belle Antiquité & la Fable. »

Les Poësies de Mr. L. C. D. B. respirent, en général, l'élégance, l'harmonie & la faci-

lité. Aucun Poëte ne paraît avoir mieux senti que toute la magie des vers ne consiste précisément que dans l'art de peindre. Quelle richesse, quelle magnificence dans cette description du Soleil au milieu de sa course ?

Ce grand Astre, dont la lumière
Enflamme la voûte des Cieux,
Semble, au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du Monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olympe, la terre & les mers
Remplis de sa clarté féconde;
Aussi Eteffques au fond des enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputait l'Univers.

Mais ce qui assure à Mr. L. C. D. B. une gloire durable, c'est qu'il a sçu cacher sous des fleurs les préceptes de la Morale la plus pure. Son Epître à Mr. le Baron de Montmorancy en est un exemple. Elle est, en même tems, un témoignage bien estimable du respect de l'Auteur pour tout ce qu'on doit respecter. Elle fait aimer la vertu, l'honneur, les loix, & sur-tout la précieuse simplicité des mœurs antiques.

BERTAUD (Jean) Evêque de Séez, né à Condé en 1522, mort en 1611. L'un de ceux qui sauvèrent la langue Française du naufrage, dont le galimatias pédantesque de Ronfard semblait la menacer, & qui lui conservèrent son génie. En parlant des passions qui nous ont été données pour notre bonheur, & qui deviennent, par l'abus que nous en faisons, l'instrument de toutes nos calamités, il s'est servi de cette comparaison aussi juste qu'ingénieuse :

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage,
Il le reçut pour son salut,
Et s'en servit pour son dommage.

On connaît aussi ces belles Stances de Bertaud, dont les derniers vers sont encore dans la bouche de tout le monde :

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir?

BLANC (l'Abbé Jean-Bernard le) né à Dijon en 1707. Sa Tragédie d'Aben-Said, représentée avec quelque succès, en 1734, n'a

jamais reparu depuis sur aucun Théâtre. Les succès éphémères de la plupart des Pièces nouvelles tiennent souvent à de certaines circonstances ; par exemple , au talent d'un Acteur qui se distingue dans un rôle , à la cabale d'une Actrice , aux dispositions du Public qui se lasse quelquefois de siffler , &c.

On connaît les Lettres non Françaises de Mr. l'Abbé le Blanc sur les Anglais ; mais on ne fait pas qu'il a fait un volume d'Elégies , un Poème sur l'histoire des gens de lettres de Bourgogne , une Traduction des Discours Anglais de David Hume , & quelques autres Ouvrages , soit en prose , soit en rimes.

BLETTÉRIE (l'Abbé Jean-Philippe René de la) né à Rennes , de l'Académie des Inscriptions. Il a donné au Public une Vie de l'empereur Julien très-estimée , une Traduction des deux Satyres composées par cet Empereur sous le titre des Césars & du *Misopogon* , & l'Histoire de son successeur Jovien.

Nous avons aussi du même Auteur une Traduction complète de Tacite. Ces différens Ouvrages font beaucoup d'honneur à l'érudition & aux talens de Mr. l'Abbé de la Bletterie.

BLIN , (Adrien - Michel - Hyacinthe Népor-
mucène) né à Paris. Auteur d'héroïdes , loué
dans l'Almanach des Muses, comme Poëte ; mais
versificateur sans physionomie. Mort en 1764.

BOISSY , (Louis de) de l'Académie Fran-
çaise , né à Vic , en Auvergne , en 1694 ,
mort en 1758. Il a fait plus de trente Comé-
dies , dont il n'est resté que les *Dehors Trom-
peurs* , le *Français à Londres* , & le *Babillard*.

Ses vers sont , en général , pleins d'esprit ,
mais il lui manquait la force comique qui est
un don de la nature , & le Dialogue vrai , ou
l'imitation fidèle du meilleur genre de conver-
sations. On ne peut trop répéter que ce Dialo-
gue qui ne doit être ni un assaut d'Epigrammes ,
ni un tissu de Dissertations , est véritablement
le secret & la principale illusion de la Comédie.
Mr. de Boissy n'avait d'ailleurs étudié ni les
modèles de son art , ni le monde. On peut en
juger par l'empressement avec lequel il saisissait
tous les Vaudevilles de Paris , pour en faire des
Comédies aussi passagères que la folie du mo-
ment qui en était le sujet. De-là , dans ses
Pièces , tant de personnages allégoriques , tels
que le *Badinage* , la *Mode* , la *Friivolité* , la *Ba-*

gâtelle, le *Je ne fais quoi*, &c. On sent que ces personnages ne peuvent être qu'un abus de l'esprit, & qu'avec tout l'art du monde, ils demeurent toujours dans la classe des Êtres de raison, froids & inanimés.

C'est ce défaut de connaissances & d'observations réfléchies qui rend Mr. de Boissy presque toujours glacial, malgré la vivacité de son esprit & des talens très-distingués. On a de lui neuf volumes *in-8°*, qui en formeraient à peine un bon.

BOISTEL (Jean-Baptiste Robert) né à Amiens, Auteur d'une Tragédie d'Antoine & de Cléopâtre, dans laquelle il y avait une scène très-supérieure à toute la Tragédie que Mr. Marmontel a donnée depuis sur le même sujet. Mr. Boistel n'a point assez travaillé sa dernière Pièce d'Irène, & n'aurait pas dû négliger les heureuses dispositions qu'il paraissait avoir pour le Théâtre. On voit par sa Tragédie de Cléopâtre qu'il s'était principalement attaché à imiter la manière du grand Corneille.

BONNET, (Charles) né à Genève. Un des plus grands Métaphysiciens de ce siècle.

Ses premiers goûts le portèrent vers l'Histoire Naturelle , soit des insectes , soit des plantes. Nous n'osons apprécier exactement son mérite à ces égards : il faudrait que nous eussions nous-mêmes plus de connaissances physiques ; & d'ailleurs ces détails nous conduiraient trop loin. Ce que nous pouvons assurer d'après notre impression , & surtout celle des gens éclairés , c'est qu'aucun savant n'a peut-être plus que notre Auteur de cet esprit vraiment philosophique , nécessaire dans de pareilles recherches. Il suit la nature pas à pas , il l'observe , il l'étudie avec une sagacité , une justesse , une patience inconcevables. Il nous montre , autant qu'il est possible , tous les degrés intermédiaires par lesquelles elle passe pour arriver à tel ou tel résultat. Il cherche , comme elle , à ne point faire de saut , à ne point laisser de lacune , à distinguer toutes ces nuances si déliées , si imperceptibles à l'œil vulgaire , & que le génie seul peut saisir & marquer. Voyez , surtout , pour justifier ce que nous avançons , les *Considérations sur les Corps organisés*.

On reproche , avec raison , à un grand nombre de Physiciens de former des systèmes d'imagination non moins frivoles que brillans. Ils

voient la nature, non pas telle qu'elle est, mais telle qu'ils la veulent; ils la tourmentent, non pas pour lui arracher ses secrets, mais pour la plier de force à leurs idées, & la rendent, si on l'ose dire, complice de leurs écarts. Nous croyons Mr. Bonnet bien à l'abri de ce reproche. Il a pu s'égarer, sans doute; mais sa marche est assurément la plus méthodique, la plus circonspecte, la plus philosophiquement modeste qu'on ait pu suivre; & si l'on s'égare sur ses traces, c'est qu'après tout, ce sont toujours des traces humaines.

De l'Histoire Naturelle notre Auteur passa à la Métaphysique, & cette transition, comme il le dit lui-même, n'a rien d'extraordinaire. En effet, le génie de l'observation embrasse tout. La même force d'attention qui se déploie sur des pétales, sur des germes, ou des animalcules, peut s'exercer aussi sur les opérations & les facultés de notre ame. Son *Essai analytique* sur ce dernier objet en est la preuve. C'est ici, surtout, où l'Auteur avait à se tenir en garde contre une imagination naturellement forte & brillante: aussi nous appellerions volontiers cet *Essai* un combat perpétuel de l'Auteur contre lui-même, combat que la victoire a couronné

selon nous , car jamais il n'emploie d'images , de sentimens , de traits d'esprit , là où le sujet ne demande que la plus rigoureuse précision. Si l'on observe , de tems en tems , quelques morceaux pleins de chaleur , c'est de cette chaleur qui naît du fond du sujet , qui s'étend du centre à la circonférence , & non de cette chaleur empruntée & superficielle qui n'affecte que pour l'instant.

L'Auteur du Livre de l'Esprit dit que Fontenelle était un de ces génies lumineux qui ont sçu établir un pont de communication entre la science & l'ignorance. Tel est Mr. Bonnet dans tous ses Ouvrages , & principalement dans son Essai analytique. On n'y pouvait mettre , à la fois , plus de profondeur & de clarté. Ce qui distingue encore ce Philosophe des autres Métaphysiciens , c'est son attention soutenue à présenter l'homme tel qu'il est , autant qu'il nous est possible de le connaître. Il ne l'envisage que comme un Etre mixte , comme le résultat de l'union d'une certaine ame à un certain corps.

Parmi les Métaphysiciens les plus célèbres , les uns , comme on l'a dit ingénieusement , ont voulu spiritualiser la Matière ; les autres ont , au contraire , matérialisé les Esprits. La

vérité paraît devoir se trouver, ou nulle part ailleurs, dans la ligne qui sépare ces deux extrêmes; & c'est sur cette ligne que marche sans cesse notre Auteur. Qu'on ne l'accuse donc point de Matérialisme, puisqu'après tout on ne saurait bien parler de l'ame sans parler beaucoup du corps, vu la prodigieuse influence des deux substances l'une sur l'autre. On accusa Descartes d'Athéisme, lui qui donna de nouvelles démonstrations contre cette horrible hypothèse: voilà ce qui doit consoler tous les grands hommes exposés avec autant d'injustice aux mêmes imputations.

Enfin, ce qui distingue avantageusement Mr. Bonnet des prétendus Philosophes de nos jours, c'est qu'il est véritablement un Philosophe Chrétien, quoique puissent en dire certains beaux esprits qui ont décrété dans leurs petits cerveaux que Chrétien & imbécille seraient dorénavant synonymes. Voyez le dernier Ouvrage de Mr. Bonnet, intitulé *Recherches sur le Christianisme*, dans lequel il déploie tout ce que la Dialectique a de plus fort, & la Critique de plus impartial & de plus exact.

Sa *Palingénésie* renferme beaucoup de conjectures sur le rétablissement futur de toutes choses.

choses. Il y en a quelques-unes qu'on a jugé un peu hasardées ; mais , quoiqu'il en soit , ce seront toujours les rêves d'un homme de beaucoup d'esprit , comme on appelait les Ouvrages politiques du bon Abbé de Saint-Pierre les rêves d'un homme de bien.

BOSSUET (Jacques-Bénigne , Evêque de Meaux , de l'Académie Française , né à Dijon , en 1627 , mort à Paris en 1704. Le plus éloquent de nos Orateurs.

Il ne s'agit ici ni de ses Ouvrages de controverses , ni de ses autres Ecrits théologiques , qui l'ont mis au rang des Pères de l'Eglise. Mais quelle majesté , quelle véhémence de style dans ses Oraisons funèbres ! On le croirait animé d'un enthousiasme divin. Le sublime des pensées , l'énergie des tours , la noble simplicité de l'expression , la rapidité des mouvemens , la hardiesse des figures , l'harmonie soutenue & variée sans laquelle il n'est point d'Orateurs , tels sont les principaux traits qui caractérisent l'éloquence de cet homme de génie. Elle n'est point défigurée , comme celle de nos Rhéteurs modernes , par une emphase étudiée ; elle ne doit rien à l'art ni à la symétrie des antithèses , ni à la fausse

chaleur des apostrophes accumulées, encore moins à la pompeuse obscurité de ce jargon prétendu philosophique, que la décadence du goût a introduit, de nos jours, dans les harangues Académiques, & même dans la Chaire.

Le Discours sur *l'Histoire Universelle* porte l'empreinte du même génie. Peut-être la philosophie pourrait-elle cependant lui reprocher qu'en ne donnant pour cause à toutes les grandes révolutions des Empires, que les desseins secrets de Dieu sur la Nation Juive, il est tombé dans le même inconvénient que Ptolomée, qui, dans son système du Monde, subordonnant tous les Astres à la Terre, faisait de cette petite Planette le centre unique de tous les mouvemens du Ciel. Mais ce reproche qui n'est que spécieux, & auquel la Théologie a solidement répondu, ne dérobe rien à la gloire de Mr. de Bossuet, qui s'est frayé une route nouvelle en appliquant au récit des faits historiques toute la noblesse & toute la rapidité de l'Eloquence.

Aucun Lecteur de goût peut-il se rappeler sans saisissement, l'impression qu'il a reçue en lisant, pour la première fois, ce morceau sublime où l'Auteur fait entendre à l'imagination

le fracas effroyable des Empires, qui meurent aussi bien que les Rois, & tombent, pour ainsi dire, les uns sur les autres.

On doit regretter éternellement un siècle où les Condés avaient pour Panégyristes les Bossuets & les Bourdaloues; où la gloire de Turenne était célébrée par les Mascarons & les Fléchiers; où le brave Luxembourg recevait son Immortalité de la plume de l'éloquent La Rue. Aussi c'est de ce beau siècle que Mr. de Voltaire a dit :

Français, vous savez vaincre & chanter vos conquêtes.

BOURDALOUE (Louis) Jésuite, né à Bourges, en 1632, mort à Paris en 1704. Corneille avait réformé la Scène, Bourdaloue réforma la Chaire en y ramenant la véritable éloquence. Il se distingua, surtout, par la force de son raisonnement, & par la solidité de ses preuves; mais il négligea trop de parler au cœur, il prodigua trop les citations des Pères, enfin il énerma quelquefois son éloquence par un usage trop fréquent des divisions & des subdivisions: méthode qui ne semble imaginée que pour donner, mal à propos, des entraves au génie. Quoiqu'il en soit, Bourdaloue sera toujours regardé comme un excellent modèle parmi les Orateurs Chrétiens.

BOURSAULT (Edme) né à Mussy-l'Évêque en Bourgogne, en 1638, mort en 1701. Il n'avait aucunes Lettres, & cependant il a fait quelques Comédies restées au Théâtre. On doit distinguer celle d'Esopé à la Cour, pièce d'un genre nouveau, & dans laquelle il y a une scène très-intéressante qui a pu donner l'idée de cette espèce de Comique larmoyant, auquel on n'a point encore trouvé de nom convenable. Mais cette scène qui n'est amenée par aucun moyen romanesque, est d'un pathétique simple, naturel, momentané, & bien supérieur à cet échaffaudage puéril de situations atroces, ridiculement accumulées dans ces Romans dramatiques, que la Philosophie & le mauvais goût ont depuis essayé d'introduire sur nos Théâtres.

Boursault eut le malheur d'offenser Molière, qui le nomma dans l'*Impromptu de Versailles*, & le livra au ridicule sous les yeux du Roi & de toute la Cour. Il n'appartenait pas à Boursault d'être jaloux de l'Auteur du *Misanthrope*; mais, sans l'approbation dont Louis XIV honora la pièce de Molière, on serait tenté de croire que ce dernier abusa un peu de la vengeance.

Boileau, qui ne pouvait estimer un Ecrivain sans littérature, jetta aussi quelque ridicule sur

Le nom de Boursault. Celui-ci espérait de prendre sa revanche dans une Comédie intitulée la Satyre des Satyres. Boileau eut le crédit d'en empêcher la représentation, & c'est le seul tort que l'on connaisse à ce grand Poète qui devait, plus que tout autre, ne point se défier de ses forces, & se prêter à la plaisanterie. On ne saurait trop redire aux gens de Lettres que la Liberté, qu'il faut soigneusement distinguer de la Licence, est leur plus belle prérogative, & que tout Ecrit qui n'offense ni les Loix, ni les mœurs, ne peut être supprimé sans injustice.

Boursault, quelque tems après, eut l'avantage de se montrer supérieur à Despreaux, non par ses talens, mais par un procédé fort estimable. Il ne rougit point de faire des avances à ce même Satyrique dont il croyait avoir à se plaindre; & depuis, leur réconciliation fut sincère.

BRÉBŒUF, (Guillaume) né à Rouen, en 1618, mort en 1671. Fortement épris de Virgile, dans sa jeunesse, il se trouva avec Ségrais, son compatriote, qui s'était passionné pour Lucain, & qui se proposait d'en faire la traduction. Brébœuf, à force de lui vanter

M E M O I R E S

Virgile , lui fit abandonner la Pharsale pour l'Énéide , & lui-même , entraîné par les louanges que Ségrais donnait à Lucain , quitta l'Énéide pour la Pharsale.

Cette aventure singulière rapprocha Brébœuf du modèle qui était le plus analogue au caractère de son esprit. Ce qui peut lui faire pardonner l'enthousiasme dont il s'échauffa tout à coup pour Lucain , c'est qu'alors le goût n'était qu'à son aurore , Brébœuf était d'ailleurs dans l'âge où l'on se passionne aisément pour les faux brillans. Son imagination ardente était attisée encore par les accès d'une fièvre opiniâtre qui ne l'abandonna presque jamais. Il n'est pas étonnant que , dans cette espèce de délire , il ait confondu l'emphase avec la grandeur , & l'enflure avec le sublime. Mais du moins il eut le génie de sentir qu'un Poète ne devait être traduit qu'en vers , & les siens ne sont pas très-inférieurs à ceux de son original. On en a retenu un grand nombre , & jamais on n'a pu lire une page de la Pharsale en prose.

Si Brébœuf n'eut pas été enlevé par une mort prématurée , & si ses maladies lui avaient laissé le loisir de perfectionner son goût , nous osons croire qu'il eut été un des bons Poètes

du siècle de Louis XIV. On peut le mettre dans le petit nombre d'Ecrivains que Boileau a jugés, peut-être, avec un peu trop de rigueur ; mais on fait que ce célèbre Satyrique avait moins d'éloignement pour Brébœuf, que d'antipathie pour Lucain. Et en effet, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait une très-grande distance entre le style de Brébœuf & celui de Chapelain. Il se trouve souvent, dans la Pharsale Française, des vers que Corneille lui-même n'eût pas délavoués.

BRET (Antoine) né à Dijon en 1717, homme de beaucoup d'esprit & de goût, Auteur d'une Vie intéressante de la célèbre Ninon l'Enclos, & de plusieurs Comédies, dont quelques-unes sont restées au Théâtre. Il serait à souhaiter que Mr. Bret ne se fut jamais écarté, par complaisance pour le goût du siècle, des vrais principes qu'il a sur son Art. La *Double Extravagance*, pièce d'intrigue, & l'un de ses premiers Ouvrages, était dans le bon genre comique ; mais depuis, il semble que cet Auteur ait cru devoir faire violence à ses propres talens, en faveur du genre sérieux qui prenait, de jour en jour, plus de crédit sur nos Théâ-

tres. Ce n'est pas que Mr. Bret soit tombé dans les excès monstrueux où nous avons vu se précipiter quelques Dramatiques modernes. Si l'on trouve dans son *Faux Généreux* des situations pathétiques, elles ne produisent que cette émotion naturelle & douce que les Maîtres de l'art se sont quelquefois permis d'exciter dans leurs meilleures Comédies ; mais en général, Mr. Bret est devenu, dans la plupart de ses pièces, trop réservé sur le comique, comme s'il eut craint qu'il ne fut plus possible de ramener la Nation au bon goût. On pourrait aussi lui reprocher de n'avoir pas toujours assez travaillé ses vers ; mais cette négligence se fait moins sentir, dans le style familier de la Comédie, que dans tout autre genre de poésie.

Cet Auteur est actuellement occupé d'un Ouvrage qui peut lui faire le plus grand honneur. Il travaille à un Commentaire de Molière. D'après les principes que nous lui avons connus, d'après son goût naturel cultivé par d'excellentes études, enfin d'après quelques dissertations qu'il a faites sur l'art de la Comédie, nous pensons qu'il est très-digne de soutenir avec gloire cette honorable entreprise. Ce travail peut même ranimer son amour pour un genre,

où le plus sûr moyen de réussir est d'observer sans cesse le génie & les ressources de Molière.

Michel Bret, père de l'Auteur dont nous parlons, joignait au mérite essentiel d'une probité généralement reconnue, les talens de société les plus agréables. On trouve son nom dans la Bibliothèque de Bourgogne, mais son article est très-court, parce qu'il avait eu la modestie de ne pas publier le Recueil de ses poésies : elles lui avaient fait beaucoup d'honneur dans une Ville où l'on remarque à peine l'esprit, tant cette qualité semble être devenue le caractère distinctif de la plûpart de ses habitans.

BRUÉYS (David-Augustin) né à Aix, en 1640, & non en Languedoc, comme l'a dit Mr. de Voltaire, mort à Montpellier, en 1723.

Il avait été, dans sa jeunesse, de l'Eglise réformée, & même il avait fait une réponse à l'Exposition de la Foi de Mr. de Bossuet, qui, au lieu de lui répliquer, entreprit de lui faire adopter la Religion Romaine, & y réussit. De Théologien controversiste, Bruéys devint un Auteur comique très-estimable. La seule Comédie du *Grondeur* suffirait pour lui assurer une

réputation distinguée. Son *Muet* (imitation de l'*Eunuque* de Térence) est demeuré au Théâtre. On lui doit encore la petite Comédie de l'*Avocat Patelin*, d'après une ancienne facétie Française ; mais en conservant la gaîté naïve & franche de l'original, il l'a beaucoup embelli.

Il est avéré que Palaprat, avec lequel il vécut long-tems dans la société la plus intime, n'eut aucune part à ses bons Ouvrages. On doit regarder Bruéys, comme un de ceux qui ont conservé, parmi nous, le goût de la véritable Comédie. Il ne fut point de l'Académie Française.

BRUN (Denys le) né à Paris, Secrétaire des Commandemens de Mgr. le Prince de Con-ty, homme vraiment rare, dans ce siècle où la grande poésie commençait à être méconnue. Ses Odes dont le Recueil est prêt à paraître, sont plus variées que celles du grand Rousseau, & non moins poétiques que celles de Malherbe. Mr. le Brun a pris tour-à-tour le ton de Pindare, d'Anacréon & d'Horace.

Il partage avec Mr. de Voltaire la gloire d'avoir secouru par ses bienfaits la petite Nièce de Corneille. Touché de son extrême infortune,

rempli de cette confiance généreuse que prend une ame élevée dans une ame sensible à l'honneur, il adressa une Ode pleine de noblesse à Mr. de Voltaire, par laquelle il le sommait, au nom de sa gloire, d'être le bienfaiteur de Mademoiselle Corneille. Sa confiance ne fut point trompée; & Mr. de Voltaire dut ainsi à Mr. le Brun une des plus belles actions qu'il ait faites.

Indépendamment de ses Odes, nous connaissons depuis long-tems un Poème de Mr. le Brun sur la *Nature*. Ce Poème dont le plan est plus riche & plus vaste que celui de Lucrèce, est, en même tems, ce qui nous a paru le plus digne d'être comparé dans notre langue à la belle poésie des Géorgiques.

BRUYÈRE (Jean de la) de l'Académie Française, né près de Dourdans, en 1639, mort en 1696. C'est le Philosophe qui, après Molière, a le mieux observé & connu les hommes. Ses *Caractères*, écrits d'un style nerveux, & dont il n'y avait pas de modèle avant lui, sont l'ouvrage le plus précieux sur les Mœurs qui ait paru chez aucun Peuple. Il ne differte pas froidement & séchement comme ses imi-

tateurs ; mais tout est animé , tout respire sous son pinceau. Il est redevable de sa noble énergie à la hardiesse avec laquelle il osa peindre les hommes qu'il voyait. Ce fut en vain que , pour lui nuire , ses ennemis publièrent des clefs satyriques de son Ouvrage. Ces Libelles téméraires sont oubliés , & le Livre de la Bruyère est demeuré comme un des plus précieux monumens du beau siècle de Louis XIV.

BUFFON (Louis le Clerc de) de l'Académie Française & de celle des Sciences , né à Montbart , en Bourgogne , l'un des hommes par qui nous reconnaissons avec bien de la joye que le règne de Louis XV peut balancer la gloire de l'autre siècle. Il est autant supérieur à Pline que la saine Philosophie de nos jours l'emporte sur les erreurs de l'ancienne Physique. Son Histoire Naturelle est un monument d'éloquence & de génie que toute l'Europe nous envie , & dont elle attend la continuation avec la plus grande impatience.

Le plus grand éloge que nous puissions faire de Mr. de Buffon , est de reconnaître que partout il a été égal à son sujet. Non - seulement il est admirable dans les plus petits détails ; mais

lorsqu'on lit *la première & la seconde Vue* de cet homme sublime, on croirait que, participant à l'intelligence suprême, il a surpris les secrets du Créateur, pour lever le plan de la Nature.

C.

CAHUZAC (Louis de) mort en 1759, à Charenton. Presque tous ses Opéra ont été mis en Musique par l'illustre Rameau, & ne le méritaient guère. On ne peut nier cependant que Cahuzac n'eut du moins une sorte d'intelligence dans la distribution de ses plans, & qu'il ne fut, quelquefois, amener avec art des fêtes ingénieuses. Il eut le malheur de tomber dans des accès de frénésie dont il mourut; & il semble qu'avec une imagination assez froide, il n'eut pas dû se croire menacé d'une pareille maladie.

Il avait donné, en trois volumes, un *Traité historique de la Danse*, dans lequel il y a des recherches curieuses; il est cependant très-loin des grandes vues que Mr. Noverre a développées dans ses *Lettres sur le même Art*.

Mr. de Cahuzac a fourni plusieurs articles

à l'Encyclopédie ; mais c'était avant sa retraite à Charenton.

CAMPISTRON (Jean Galbert) de l'Académie Française, né à Toulouse, en 1656, mort dans sa Patrie, en 1723. Toutes ses Tragédies, à l'exception de *Virginie* & de *Pompéïa*, furent très-applaudies aux représentations. L'ordonnance en est sage & régulière ; le style naturel ; mais faible. Ses plus belles scènes n'excitent qu'une émotion douce, & ne sont pas animées de ce pathétique terrible qui doit être l'ame des Tragédies. Il a tâché d'imiter Racine, mais de fort loin, & il n'a presque emprunté que ses négligences. Cependant *Andronic* & *Tiridate*, qui sont demeurés au Théâtre, doivent, incontestablement, occuper le premier rang parmi toutes nos Tragédies modernes, si l'on en excepte celles de MM. de Voltaire & de Crébillon, la *Didon* de Mr. le Franc, & la Tragédie de *Warwick*.

La Comédie du *Jaloux désabusé*, qui est aussi restée au Théâtre, prouve que Campistron avait plus d'une sorte de mérite. Il a donné encore quelques Opéra. Celui d'*Acis & Galatée* entre autres, le dernier que Lulli ait mis en musique.

Campistron donna des preuves de valeur à la bataille de Steinkerke : il y accompagnait le Duc de Vendôme, à qui il eut l'honneur d'être attaché toute sa vie.

CASTEL (Louis) Jésuite , né à Montpellier , en 1688 , mort à Paris , en 1757 , homme à paradoxes , & d'un caractère singulier à peu près semblable à celui de Bergerac. Tout le monde connaît la bizarre invention de son Clavessin oculaire. Mr. de Montesquieu ne dédaignait pas de s'amuser de ses faillies , qui étaient quelquefois très-heureuses ; mais ce n'était pas lorsqu'il disait que *la vie est une épigramme dont la mort est la pointe.*

CHAPELAIN (Jean) de l'Académie Française , né à Paris , en 1595 , mort dans cette Ville en 1674. Balzac le mit en réputation ; & en effet , Chapelain avait beaucoup de littérature. Son Poème de la Pucelle , trop vanté avant de paraître , détruisit , en un moment , la considération prématurée qu'il avait eu l'adresse d'usurper.

Cet exemple doit effrayer tous ces Auteurs qui se pressent de recueillir les suffrages des

sociétés par des Ouvrages qu'ils gardent prudemment dans leurs porte-feuilles , & qui devraient n'en sortir jamais.

Les douze derniers Livres de ce mauvais Poème sont restés manuscrits à la Bibliothèque du Roi ; & aucun Libraire n'a voulu se charger de les imprimer, Cependant, le nom de Chapelain avait été si imposant, que Racine daigna le consulter sur ses premiers Ecrits, & qu'il fut choisi par l'Académie pour rédiger la Critique du Cid.

Le moindre défaut de la Pucelle est d'être ennuyeuse. Le style d'ailleurs, à quelques endroits près, en est si âpre, & hérissé d'inversions si dures, que Racine & Despréaux s'imposaient pour punition, dans des jeux de société, d'en lire quelques vers. Aujourd'hui, le Poème de la Peinture de Mr. le Mièrre & les Tragedies de Mr. Marmontel servent au même usage.

CHAPELLE (Claude-Emmanuel Luillier) né à la Chapelle, près de Paris, en 1626, mort en 1686. Poète facile, naturel, voluptueux & négligé. Il est Auteur du Voyage connu sous son nom, bagatelle agréable, qui a été imitée souvent & malheureusement.

Il ne faut pas le confondre avec un Auteur tragique de son tems , appelé de la Chapelle , comme un Libraire mal adroit l'avait fait , en réunissant dans le même volume un mauvais Roman de l'un & le Voyage de l'autre : ce qui donna occasion à cette Epigramme de l'Abbé de Chaulieu.

Lecteur , sans vouloir t'expliquer ,
 Dans cette Edition nouvelle ,
 Ce qui pourrait t'alembiquer
 Entre Chapelle & la Chapelle :

Lis leur vers , & dans le moment ,

Tu verras que celui qui , si maussadement ,

Fit parler Catulle & Lesbie ,

N'est pas cet aimable génie

Qui fit ce Voyage charmant ;

Mais quelqu'un de l'Académie.

CHARRON (Pierre) né à Paris en 1541 , mort en 1603. Disciple & ami du célèbre Montagne. Quoiqu'il ait imité le style de ce Philosophe , il n'a pas écrit , comme lui , en homme du monde , & son Livre de la Sageffe est moins lu que les Essais de Montagne. On voit cependant que Charron avait une grande force d'esprit , & rien ne la caractérise mieux , à ce qu'il nous semble , que ce passage dans lequel cet

Ecrivain a parlé de Dieu d'une manière sublime.

» Dèité, c'est ce qui ne se peut connoître,
» ni seulement s'appercevoir. Du fini à l'infini
» n'y a aucune proportion, nul passage : l'in-
» finité est du tout inaccessible, voire imper-
» ceptible. Dieu est la même, vraie, & seule
» infinité. Le plus haut esprit & le plus grand
» effort de l'imagination n'en approche plus
» près, que la plus basse & infime concep-
» tion. Le plus grand Philosophe & le plus
» savant Théologien ne connoît pas plus ou
» mieux Dieu que le moindre Artisan. Où il
» n'y a point d'avenue, de chemin, d'abord,
» ne peut y avoir de loin ni de près... Dieu,
» Dèité, Eternité, toute puissance, infinité,
» ce ne sont que mots prononcés en l'air, &
» rien plus à nous. Ce ne sont pas choses ma-
» niabiles à l'entendement humain... Si tout
» ce que nous disons & proférons de Dieu
» étoit jugé à la rigueur, ce ne seroit que va-
» nité & ignorance. Dont, disoit un grand
» & ancien Docteur, que parler de Dieu,
» même disent choses vraies, il est très-dange-
» reux. La raison de ce dire est, qu'outre que
» telles & si hautes vérités se corrompent pas-

» santes par nos sens, nos intelligences & nos
» bouches, encore ne savons, & ne pouvons
» être certains qu'elles soient vraies. C'est à
» l'hazard que nous rencontrons : car nous n'y
» voyons goutte, & ne savons que c'est, ni
» quel il y fait. Or parler de Dieu en doute
» & incertitude, & comme à tâtons, & par
» divination, il est dangereux, & ne savons
» si Dieu le trouve bon : si ce n'est que nous
» confions tant en sa bonté, qu'il prend en
» bonne part tout ce qu'on dit de lui à bonne
» intention, & pour l'honorer tant que l'on
» peut. Mais encore, qui fait que cette con-
» fiance la lui soit agréable, & que la bonté
» divine est de cette sorte?..... C'est bien
» l'office & le fait de la bonté humaine, créée
» & finie : mais qui fait que la divine incréée,
» infinie, soit de cette couleur?... Par quoi
» le plus expédient, mais qu'il soit possible à
» l'homme se voulant mêler de penser & con-
» cevoir la Dèité, est que l'ame, après une
» abstraction universelle de toutes choses, s'é-
» levant par dessus tout, comme en un vuide,
» vague & infini, avec un silence profond &
» chaste, un étonnement tout transi, une ad-
» miration toute pleine de craintive humilité,

» imagine un abyime lumineux, sans fond ,
» sans rive & sans bord, sans haut , sans bas ,
» sans se prendre ni se tenir à aucune chose qui
» lui vient en imagination , sinon se perdre ,
» se noyer , & se laisser engourdir dans cet in-
» fini. A quoi reviennent à peu près ces sen-
» tences anciennes. La vraie connoissance de
» Dieu est une parfaite ignorance de lui. S'ap-
» procher de Dieu est le connoître lumière
» inaccessible , & d'icelle être absorbé. C'est
» aucunement le connoître que de sentir qu'é-
» tant par-dessus tout , l'on ne peut le connoi-
» tre : eloquemment le louer , c'est avec éton-
» nement & effroi se taire , & en silence l'a-
» dorer en l'ame. Mais pour ce qu'il est très-
» difficile , & à peu près impossible à l'ame , de
» pouvoir subsister en un si incertain & vague
» infini , (car elle demeureroit toute troublée
» & comme au rouet) semblable à celui qui de-
» force de tourner la tête , tout ébloui , ne sa-
» chant plus où il est , se laisse tomber : &
» quand bien elle le pourroit , demeurant tran-
» lle , percluse , & ravie d'effroi & d'admira-
» tion , si ne pourroit elle , en aucune façon ,
» agir avec Dieu , le prier , l'invoquer , le re-
» connoître , l'honorer , qui sont les premiers

» & principaux chefs de toute Religion : car
» en telles choses il est nécessairement requis se
» le présenter avec quelque qualité, bon, puis-
» sant, sage, entendant, acceptant nos inten-
» tions : il est force & ne peut être autrement,
» en la condition présente de cette vie, que
» chacun se fasse & se peigne à soi-même une
» image de la Dèité, à laquelle il regarde, il
» s'adresse & se tienne, laquelle lui soit comme
» son Dieu. L'esprit se la fait en élevant son
» imagination par-dessus tout, & concevant,
» de toute sa force, une souveraine bonté,
» puissance, perfection ; car le dernier & le
» plus haut degré où chacun peut monter &
» arriver par l'extrême effort de sa conception,
» lui est son Dieu, & lui sert d'image de la
» Dèité : image toute fois fausse ; c'est-à-dire,
» manquée & imparfaite : car étant la Dèité,
» comme dit est, inimaginable, infinie, à la-
» quelle l'esprit ne peut, par aucune concep-
» tion, ni près, ni loin approcher, ne peut
» faire aucune vraie image, non plus que
» d'une chose qu'il ne fait du tout que c'est ;
» il suffit qu'il la fasse la moins fausse, moins
» vicieuse, plus haute, plus pure qu'il peut. «

Le scepticisme très-raisonnable de Charron,

mais très-hardi pour son siècle, le fit accuser faussement d'irréligion par quelques fanatiques. Autant on a de respect pour une Religion sainte & épurée, qui n'excite les hommes qu'à la douceur, à la paix, à la tolérance & à la charité, autant on a d'horreur pour le fanatisme, qui a quelquefois pris son masque, mais qu'il est aisé de reconnaître à ses fureurs. Le fanatisme est à la Religion ce que l'hypocrisie est à la Vertu.

CHARPENTIER (Louis) né à Brie Comte-Robert. On prétend qu'il a été un des coopérateurs subalternes du Dictionnaire Encyclopédique. Cependant il n'est guères connu, quoiqu'il ait publié quelques Traités de Morale, un Ecrit contre l'Auteur de la Comédie des Philosophes, & des Contes qu'il appelle philosophiques, où il dit qu'un *Petit Maître* raconte à sa *Maîtresse* des *déclarations ambrées*.

CHASSIRON (Pierre - Mathieu MARTIN de) de l'Académie de la Rochelle, né dans l'Isle d'Oléron en 1704, mort à Paris en 1767. Il a donné d'excellentes Réflexions sur l'Opéra, & contre l'espèce de Comédie bâtarde connue sous le nom du genre larmoyant. Ces ré-

flexions sont pleines de justesse, de raison & de goût, & mériteraient d'être souvent reproduites pour servir d'antidote aux paradoxes des singes de la Chauffée.

CHAULIEU (Guillaume AMERYE de)
Abbé d'Aumale, né dans le Vexin-Normand en 1639, mort à Paris en 1720. Il fut l'élève & l'ami de Chapelain, négligé comme lui dans son style ; mais il lui est fort supérieur par la hardiesse, le sentiment & la volupté que ses poésies respirent. Mr. de Voltaire l'appelle l'Anacréon du Temple, parce qu'en effet, à l'exemple du Poète Grec, & avec les mêmes graces, il a chanté, jusques dans sa vieillesse, les jeux, les amours & le vin ; & parce qu'il logeait au Temple, chez Mr. le Duc de Vendôme qui l'honorait de son amitié. Ce Poète charmant ne fut point de l'Académie Française.

CHAUMEIX (Abraham) né à Orléans. Il passe pour l'Auteur des *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie* ; mais on n'est pas bien sûr qu'il ait même été capable de faire les mauvais Ouvrages qu'on lui attribue. Il a fait quelque bruit, parce que Mr. de Voltaire, & quelques

E jv

autres hommes célèbres, n'ont pas dédaigné de le nommer.

On dit qu'il s'est retiré en Russie. Il faut convenir que l'Encyclopédie avait en lui un bien petit adversaire ; mais on lui connaît aussi beaucoup d'admirateurs qui ne valent pas mieux.

CHAUSSEE (Pierre-Claude NIVELLE de la) de l'Académie Française, né à Paris en 1691, mort en 1754. Le premier qui mit en faveur sur notre Théâtre, le Comique larmoyant ou la Tragédie domestique, genre si bien caractérisé par Mr. de Voltaire, dans ces vers du *pauvre Diable* :

Souvent je baille au Tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un Auteur amphibie,
Qui défigure & qui brave à la fois
Dans son jargon Melpomène & Thalie.

La *Mélanide* de Mr. de la Chaussée est, incontestablement, le chef-d'œuvre de ce mauvais genre, quoiqu'on ait donné depuis *Cénie*, le *Fils naturel*, le *Père de famille*, le *Philosophe sans le savoir*, *Eugénie*, *Beverley*, les *deux Amis*, &c.

Il faut être juste, & reconnaître que Mr. de

la Chaussée était infiniment supérieur à tous les Auteurs des pièces que nous venons de citer. Il entendait très-bien l'art du Théâtre. Il a peu de pièces dans lesquelles on ne trouve de belles scènes, & beaucoup de vers heureux : car du moins il n'eut pas la mal adresse d'écrire des Drames communs en prose commune. Mais comme il n'était pas né plaissant, il s'entêta de son triste genre, flatté d'ailleurs du personnage de Novateur.

Il affecta, pour paraître conséquent, les mœurs les plus graves. Cependant on a de lui des Contes orduriers & des Parades fort indécentes. Qui croirait d'après cela, que ce fut lui, qui, se couvrant du manteau de la Morale, contribua toujours à faire exclure Mr. Piron de l'Académie, sous prétexte d'une Ode licentieuse échappée à la jeunesse de ce dernier ? C'est ainsi qu'avec l'hypocrisie de mœurs, plus commune aujourd'hui que celle de Religion, on vient à bout de faire réussir & de sanctifier, pour ainsi dire, ses vengeances personnelles. La Chaussée haïssait Mr. Piron, qui s'était permis contre lui quelques Epigrammes très-plaisantes, & ces Stances sur le Comique larmoyant, qui méritent d'être conservées.

Quel

Quel est ce Poëme fantasque,
Dont le mélange mal- adroit
Tient du tragique le plus flasque
Et du comique le plus froid ?
C'est toi, batarde Comédie,
Avorton de la Tragédie,
Qu'on voit triompher aujourd'hui ;
Toi, dont le larmoyant comique
N'a pris de la Muse tragique
Que le ton pleureur & l'ennui.



Ni la chaleur, ni l'élégance,
Ni les mœurs, ni les passions,
Ne rachètent l'extravagance
De ces folles créations.
Un nom caché dans la naissance,
Quelque froide reconnaissance,
Voilà leur éternel refrain.
De cette Comédie étrange
Les plans semblent faits par la Grange,
Les vers par l'Abbé Pellegrin.



Des caractères romanesques,
Des incidens miraculeux,
Des vertus toujours gigantesques,
Un fond d'intrigue fabuleux ;
Un intérêt faible & pénible
Qui sort d'un Roman impossible :

L I T T E R A I R E S.

W

Que peignent ces tristes pastels ?
Molière connaissait les hommes ;
Il nous a peints tels que nous sommes
Ses tableaux seront immortels.



Revérend Père la Chauffée,
Prédicateur du saint Vallon,
Porte ta morale glacée
Loin des neuf Sœurs & d'Apollon
Ne croi pas, Cotin dramatique,
A la Muse du vrai comique
Devoir tes passagers succès.
Non. La véritable Thalie.
S'endormit à chaque homélie
Que tu fis prêcher aux Français.



CHOISEUL (Gilbert de) né en 1608,
Evêque de Comminge en 1644, & de Tournay en 1670, mort en 1683. Notre amour pour la gloire des Lettres nous fait saisir avec empressement l'occasion d'enrichir nos Mémoires d'un nom qui devient, de jour en jour, plus cher à la Nation, & l'un des plus illustres qui soient en France. Nous trouvons, dans un Recueil du tems, ce beau Sonnet de Gilbert de Choiseul, sur la pompe funèbre d'Anne d'Autriche; Mere de Louis XIV.

Superbes monumens d'une grandeur passée,
 Vous voilà descendus du Trône au monument :
 Que reste-t-il de vous, dans ce grand changement,
 Qu'un triste souvenir d'une gloire effacée ?

Mortels, dont la fortune est toujours balancée,
 Et qui des ris aux pleurs passez en un moment,
 Si vous voulez sortir de votre égarement,
 Que ce terrible objet frappe votre pensée.

Anne vivait hier, & cette Majesté
 Qui régnait sur les cœurs par sa rare bonté,
 Dans ces antres sacrés n'est plus qu'un peu de cendre.

[Orateurs, taisez-vous ; cette foule de Rois
 Qui sont ici, comme elle, & sans force & sans voix,
 Fait moins de bruit que vous, mais se fait mieux
 entendre.

CLÉMENT (N.) né à Dijon, Auteur de
 la Satyre insérée à la fin de notre premier
 volume. Quoiqu'il nous ait fait l'honneur
 de nous l'adresser, nous bravons le petit
 ridicule attaché communément aux louanges
 que l'on ose rendre à ceux dont on a été loué
 soi-même ; & nous nous empressons d'annon-
 cer au Public un jeune imitateur de Boileau,
 qui dès ses premiers Essais, s'est approché de
 si près de la manière forte & correcte de son

modèle. Il a le courage de le suivre dans une carrière bien délicate & bien épineuse ; mais nous ne le détournerons pas d'un genre pour lequel il semble avoir des dispositions aussi marquées. Boileau lui-même, s'il eut cédé à des conseils pusillanimes, eut perdu la plus brillante partie de sa gloire. Il osa dire la vérité à son siècle, & appeller des accusations de ses ennemis à l'intégrité de ses mœurs. On lui rendit enfin justice. Ce sera le sort, & de Mr. Clément, s'il continue de faire d'utiles Satyres, & de tout homme de goût qui sera doué des mêmes talens & du même courage.

Cet Auteur avait fait des Observations critiques sur différens Poèmes qui ont paru depuis quelques années. Elles nous avaient paru remplies de modération, de politesse, & surtout d'excellens principes. Elles avaient été approuvées par un Censeur, & par conséquent autorisées à paraître, selon toutes les loix de la Librairie. Cependant nous apprenons qu'à force de manège, les Auteurs critiqués sont parvenus à en faire supprimer l'édition. C'est, il faut l'avouer, une plaisante manière de répondre à la Critique. Il est singulier que des gens de Lettres se proposent à établir, dans la littérature,

l'intolérance qu'ils proscrivent partout ailleurs ; mais , malgré tous leurs efforts , elle ne s'y maintiendra jamais. Des Magistrats respectables peuvent être surpris. Ils sont néanmoins trop jaloux de leur gloire pour ne pas se rendre à la voix puissante de la raison , toutes les fois qu'elle leur sera présentée avec une généreuse confiance. Quel est le Magistrat qui voudrait avoir persécuté Horace en faveur de Crispinus , Pope en faveur de Blackmore , Boileau en faveur de Cotin ? Mais en supposant même qu'un Auteur eut fait une critique chagrine & injuste des Ouvrages d'un homme de mérite , comme en matière de goût les opinions sont infiniment libres , il serait encore contre le droit naturel d'inquiéter cet Auteur. Le plus beau privilège des Ouvrages de génie , est précisément de résister à l'épreuve de la Critique. Loin de décourager les vrais talens , elle devient pour eux un aiguillon nécessaire , ainsi que Boileau le disait à son ami Racine :

Le mérite en repos s'endort dans la paresse :

Mais par ses envieux un Génie excité

Au comble de son Art est mille fois monté.

Plus on veut l'affaiblir , plus il croît & s'élance.

Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance ;

Et petit - être ta plume aux Censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Ce serait , par conséquent , être barbare , même envers les hommes de génie , que de vouloir leur ôter un principe d'émulation & de gloire. Ce serait s'exposer à détruire tous les Arts , que d'interdire aux gens de Lettres une liberté utile , & qui n'a rien de commun avec la licence. Les Magistrats qui veulent se mettre à l'abri des pièges que leur tend la médiocrité , ont une règle infailible pour la distinguer sur le champ. Les moyens humbles qu'elle employe pour faire intervenir l'autorité dans ce qui n'est pas de son ressort , au risque de la dégrader , la haine , l'impatience , la frayeur de toute critique , sont les véritables traits auxquels la médiocrité se fait toujours reconnaître. Si l'on avait eu pour elle la complaisance qu'elle ose quelquefois exiger des hommes en place , Pradon eut fermé la bouche à Despréaux. Nous n'aurions eu ni Régnier , ni Molière , ni Rousseau , ni Mr. de Voltaire lui-même , qui , à leur exemple , a fait tant de fois , en faveur du goût , un usage si courageux du ridicule.

COGER (François-Marie) Professeur d'Eloquence au Collège Mazarin, né à Paris en 1723. On n'imitera pas ici l'injustice de ceux qui lui ont reproché d'avoir fait beaucoup de vers latins. Cette occupation est de son état ; & notre siècle n'a pas à se glorifier de ne plus produire ni de Rapin, ni de Coimire, ni de Sangreuil, ni de Vaniers. Cette difette prouve seulement que nous avons dégénéré dans les deux langues. On a de Mr. Coger un Examen du *Bélisaire* de Mr. Marmontel, plein d'observations judicieuses.

COLARDEAU (N.) né à Janville, près d'Orléans. Il débuta avec succès par une imitation en vers d'une Epître d'Héloïse à Abailard. L'original est de Pope. Ce fut apparemment ce qui soutint Mr. Colardeau, qui se montra fort inférieur à lui-même dans une Epître d'Armide à Renaud, qu'il publia quelque tems après, & qui est de la plus grande faiblesse.

Ses Tragedies d'*Assarbe* & de *Culiste* annonçaient plutôt le mécanisme d'une versification heureuse, que le talent de la poésie. Il est à regretter qu'il n'ait pas perfectionné, par le travail & par l'étude, les dons que lui avait fait

fait la nature. Mais la plupart de nos jeunes Auteurs croient que l'esprit supplée à tout ; & , comme les Marquis de Molière , ils savent tout sans avoir rien appris. Cette négligence de s'instruire a exposé Mr. Colardeau à d'étranges méprises. On sait que , dans son Poème du *Patriotisme* , il eut le malheur de transporter la Crête à Colchos ; ce qui rappelle une bévue singulière de Pradon , qui , ayant placé en Asie une Ville d'Europe , disait , pour s'excuser , *qu'il ne savait pas la chronologie.*

COLLÉ (N.) né à Paris , Lecteur de Mgr. le Duc d'Orléans. C'est un de ceux qui , dans ce siècle tristement raisonneur , ont eu le mérite de conserver cette ancienne gaité , qui était autrefois le caractère distinctif de la Nation. Ses Vaudevilles ont plus de recherche , de finesse & d'énergie que ceux de Panard , & annoncent davantage l'homme qui a vécu dans un Monde choisi. Il y a d'excellentes scènes comiques dans son Théâtre de Société. Elles font regretter que l'Auteur , rebuté apparemment par les dégoûts que ceux qui se dévouent à la bonne Comédie sont forcés de dévorer ,

n'ait pas enrichi, comme il le pouvait, le Théâtre de la Nation.

Sa Comédie de *Dupuis & Desfronais*, quoiqu'elle excite quelquefois l'attendrissement & même les larmes, est bien éloignée, par la vérité des caractères & la simplicité des incidents, de ces Drames romanesques, aussi peu dignes d'estime sous le nom de Tragédies Bourgeoises que sous celui de Comédies larmoyantes. Mr. Collé a plusieurs fois manifesté son mépris pour ce genre. *Dupuis & Desfronais* est véritablement une pièce dans le goût de celles de Térence. On souhaiterait seulement que l'Auteur en eut moins négligé la versification.

CONDAMINE (Charles-Marie de la)
de l'Académie Française & de celle des Sciences, né à Paris en 1701. Voici ce que lui dit Mr. de Buffon en réponse au Discours qu'il prononça le jour de son entrée à l'Académie Française.

» Du génie pour les Sciences, du goût pour
» la Littérature, du talent pour écrire, de
» l'ardeur pour entreprendre, du courage pour
» exécuter, de la constance pour achever,

» de l'amitié pour vos rivaux , du zèle pour
» vos amis , de l'enthousiasme pour l'humani-
» té ; voilà ce que vous connaît un ancien ami ,
» un Confrère de trente ans , qui se félicite
» aujourd'hui de le devenir pour la seconde
» fois. Avoir parcouru l'un & l'autre hémif-
» phère , traversé les continens & les mers ,
» surmonté les sommets fourcilleux de ces mon-
» tagnes embrasées , où des glaces éternelles
» bravent également & les feux souterrains &
» les ardeurs du midi ; s'être livré à la pente
» précipitée de ces cataractes écumantes dont
» les eaux suspendues semblent moins rouler
» sur la terre que descendre des nues ; avoir
» pénétré dans ces vastes déserts , dans ces so-
» litudes immenses , où l'on trouve à peine
» quelque vestige de l'homme , où la nature ,
» accoutumée au plus profond silence , dut
» être étonnée de s'entendre interroger pour
» la première fois : avoir fait , en un mot ,
» par le seul motif de la gloire des Lettres ,
» ce que l'on ne fit jamais par la soif de l'or ;
» voilà ce que connaît de vous l'Europe , &
» ce que dira la Postérité. «

CONDILLAC (l'Abbé Etienne BONNOT de)

nié à Grenoble. La Métaphysique n'était qu'un cahos ténébreux où les Descartes & les Malebranches s'étaient égarés , en nous donnant , comme l'a dit Mr. de Voltaire, le Roman de l'ame au lieu de son Histoire, lorsque l'illustre Locke , par son Essai sur l'Entendement humain , répandit sur ces matières abstraites une lumière inattendue. Mr. l'Abbé de Condillac fut , parmi nous , un des premiers Disciples de ce Philosophe Anglais. Son Essai sur l'origine de nos connaissances , & son Traité des sensations sont deux Ouvrages que son Maître n'eut pas délavoués.

CORNEILLE (Pierre) de l'Académie Française , né à Rouen en 1606 , mort à Paris en 1684. Le Créateur de la Tragédie en France.

Quoique Mr. de Voltaire ait dit que l'on ne représente plus que six ou sept Pièces de trente-trois qu'il a composées , cette fécondité du grand Corneille , loin de nuire à sa gloire , ne prouve que l'étonnante variété des ressources de son génie. Nous n'avons connu que par les chef-d'œuvres la prétendue médiocrité de ses derniers Ouvrages , dont les plus faibles seraient eux-mêmes des chef-d'œuvres dans ce siècle de di-

fette. Les *Sophonisbe*, les *Sertorius*, les *Othon*, ces Pièces que l'on affecte trop de rabaisser aujourd'hui, & que lisent à peine nos jeunes Ecrivains, demanderaient des Acteurs capables de les représenter, & des Spectateurs assez instruits pour les entendre. Alors, on serait étonné de l'immense intervalle qui sépare ce Père du Théâtre, même dans ses Ouvrages les moins soignés, de la foule présomptueuse de nos Auteurs dramatiques. On peut appliquer à ce grand homme ce que Longin disait d'Homère : *Ses rêves sont ceux de Jupiter.*

Il paraît d'abord singulier que Corneille n'ait pas eu plus d'influence sur le caractère de la Nation. Il semble qu'il était fait pour lui donner plus d'énergie & de grandeur ; mais le génie du Cardinal de Richelieu prévalut sur celui de Corneille. Le Ministre ayant affermi l'Autorité de manière qu'elle n'eut plus rien à redouter des secousses d'une liberté expirante, le Poète fut sublime & Romain en pure perte. Racine, par son style enchanteur, & par la route qu'il choisit, entièrement opposée à celle de son prédécesseur, acheva d'amollir la Nation. Corneille plus jaloux d'étonner que d'émouvoir, avait fait de l'admiration le principal ressort

de ses Tragédies. Racine y substitua l'intérêt. L'ambition, la politique, l'amour de la liberté disparurent insensiblement du Théâtre, pour faire place à une passion plus touchante; & le cœur donna des loix au Génie.

Malgré cette révolution, Corneille sera toujours le plus imposant de nos Poètes Tragiques. L'admiration qu'il mérite s'est encore fortifiée, si nous l'osons dire, par une admiration de préjugé. Il semble à notre égard, avoir acquis déjà la Majesté d'une antique. L'Héroïsme des Romains lui devint si familier, en méditant leur histoire, qu'il a l'air de leur appartenir plutôt qu'à nous. Son génie fut sublime comme celui de la Fontaine fut naïf. Peut-être ces deux genres ne sont-ils pas aussi opposés qu'on pourrait d'abord le penser: surtout, s'il est vrai, comme nous le croyons, que le sublime ne soit que le naïf du grand.

CORNEILLE (Thomas) de l'Académie Française, né en 1625, mort en 1709. Le grand nom de son frère fut pour lui un honneur dangereux. Il est un des premiers qui ait altéré la simplicité de la Tragédie par des intrigues romanesques. C'est en cela que nos Tragiques

modernes semblent l'avoir pris pour modèle ; mais aucun d'eux n'a fait le Comte d'Essex , ni Ariane.

COTIN (l'Abbé Charles) Prédicateur & Poète , l'un des quarante de l'Académie Française , né à Paris , mort en 1682. Son nom immortalisé par Boileau , est devenu proverbial pour désigner les plus mauvais Auteurs. C'est ainsi du moins que paraît en avoir jugé Mr. d'Arnaud , lorsqu'il a dit , si judicieusement , en parlant de lui-même :

Il est bien vrai que ma Muse vulgaire
N'atteindra point au renom de Voltaire ,
Que mis au rang des modernes Cotins ,
Je subirai d'aussi honteux destins.

Oeuvres de Mr. d'Arnaud , Tom. 1, pag. 294.

On doit observer cependant que dans toutes les Pièces légères de Mr. d'Arnaud , il ne s'en trouve pas une de comparable à ce joli Madrigal de l'Abbé Cotin :

Iris s'est rendue à ma foi.
Qu'eut-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois , elle, l'Amour & moi ;
Et l'Amour fut d'intelligence.

Personne n'ignore que l'Abbé Cotin fut joué par Molière, dans la Comédie des Femmes savantes, sous le nom de *Tricotin* d'abord, & ensuite sous celui de *Trissotin*. On fait aussi que le Traiteur Mignot, pour se venger de Boileau qui l'avait appelé empoisonneur, eut recours à la plume du même Cotin, qui lui fournit une Satyre. Mignot en enveloppait ses biscuits, & par ce moyen, il vint à bout de lui donner une sorte de publicité. Nous avons connu un Curieux qui avait conservé un exemplaire de cette Satyre originale. Voici comment on y traitait l'illustre Despréaux :

Que ne peut point une étude constante !
Sans feu, sans verve & sans fécondité,
Boileau copie. On croirait qu'il invente.
Comme un miroir, il a tout répété, &c.

L'Auteur de l'Art poétique sans verve ! L'Auteur du Lutrin sans fécondité ! Rien, à notre avis, n'est plus capable que ces vers de faire sentir à jamais toute la médiocrité du pauvre Cotin.

COYER (l'Abbé) né à Beaume-les-Nones, en Franche-Comté. Il a donné, sous le nom

très-judicieux de *bagatelles*, de petites brochures morales, qui, toutes, n'ont qu'une même physionomie, un même style, un même caractère, l'ironie. On fait combien, à la longue, l'uniformité de cette figure devient fastidieuse, quand elle n'est pas accompagnée, comme dans les Ouvrages de Swift, d'une légèreté, d'une finesse, d'une gaieté continues, d'une grande variété de connaissances, &c, surtout, d'une imagination vive, brillante, originale & féconde.

Mr. l'Abbé Coyer a écrit une Histoire du grand Sobieski du même ton que ses *bagatelles*. Un de ses derniers Ouvrages est un Discours badin sur l'inutilité de la Prédication. Nous croirions à cette inutilité, si Mr. l'Abbé eut fait des Sermons, & qu'il ne nous en restât pas d'autres.

N'oublions pas que, dans un Discours fait pour une Académie de Province, le même abbé a traité très cavalièrement l'illustre la Fontaine; mais ce poëte lui avait répondu d'avance par ces vers qui terminent si heureusement une de ses Fables :

Ceci

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
 Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur-tout à mordre :
 Vous vous tourmentez vainement.
 Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
 Sur tant de beaux Ouvrages ?
 Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

CRÉBILLON (Prosper JOLYOT de) de l'Académie Française, né à Dijon en 1674, mort à Paris en 1762. Par la force de son génie, il s'est rendu l'égal de nos meilleurs Poètes tragiques, sans les imiter. Il ouvrit au Théâtre une route nouvelle. Il n'éleva point l'ame comme Corneille ; il ne parla point au cœur comme Racine ; mais la terreur devint entre ses mains le premier ressort de la Tragédie. Son style, souvent inégal & peu correct, étincèle de beautés mâles & hardies, qui rachètent bien avantageusement les négligences.

Nous ne pouvons mieux louer ce grand homme, qu'en empruntant les propres paroles de Mr. de Voltaire. » Je vois ici (dit-il dans son Discours à l'Académie Française) ce génie véritablement tragique, qui m'a servi de Maître quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière. Je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit

» sur les débris de sa Patrie un héros qui l'a
» défendue. »

Mr. de Crébillon a laissé un fils dont les Ecrits n'ont pas moins de graces & de légèreté que ceux de son père avaient de vigueur & d'énergie.

CRÉVIER (Jean-Baptiste) né à Paris , mort en 1765. Ancien Professeur de Rhétorique au Collège de Beauvais, Continuateur de l'Histoire Romaine du célèbre Rollin, Auteur d'une Histoire de l'Université, & d'une Critique édifiante du Livre immortel de l'Esprit des Loix.

D.

DANCOURT (Florent Carton) né à Fontainebleau en 1661 , mort dans la Terre de Courcelle-le-Roi en Berry en 1726. Le galant Jardinier, les trois Cousines, & quelques autres Pièces de cet Auteur fécond, sont remplies de gaieté, & ne sont pas indignes d'être représentées, même après les chef-d'œuvres de Molière.

Le Dialogue de Dancourt est vif, pressé, rapide, étincelant d'esprit, mais toujours con-

venable au genre comique ; c'est-à-dire , très-enjoué. Malheureusement , toutes les Pièces de cet Auteur se ressemblent un peu trop. Il n'a guères peint que des femmes d'intrigue & des Chevaliers d'industrie ; mais c'est toujours un rare mérite que de les avoir peints naturellement. Rien n'est plus vrai que tous ces personnages de Dancourt, qu'on pourrait regarder , à quelques égards , comme le Téniers de la Comédie.

Cet Auteur , si animé dans sa prose , n'est plus le même lorsqu'il écrit en vers. Il avait commencé par être Avocat ; & ce fut par une passion violente pour une Comédienne , qu'il renonça au Barreau pour se faire Comédien lui-même.

DESFONTAINES (l'Abbé Pierre-François GUYOT) né à Rouen en 1685 , mort à Paris en 1749. Ecrivain de feuilles trop souvent prévenu , passionné , exposé , comme tous les autres Journalistes , à parler inconsidérément de matières qu'il n'entendait pas , & entraîné dans des jugemens précipités qui ont fait beaucoup de tort à sa réputation. Cependant il avait fait de bonnes études , & l'antidote est du moins

quelquefois dans ses feuilles à côté du poison. Par une sorte d'instinct heureux, il fut un des plus courageux adversaires du néologisme, du faux bel esprit, du comique larmoyant, & de toutes les innovations absurdes que de son tems on essayait déjà de mettre en crédit. On pourrait presque lui appliquer ces vers :

Il a fait trop de bien pour en dire du mal,

Il a fait trop de mal pour en dire du bien.

DESHOULIÈRES (Antoinette du Liger de la Garde) née à Paris en 1630, morte en 1694. Elle a fait beaucoup de petits vers, dans lesquels il y a de la facilité, du naturel & des graces ; mais elle eut le malheur de faire un Sonnet contre la Phèdre de Racine en faveur de celle de Pradon, ce qui ne fait pas honneur à son goût. Elle donna une Tragédie de Genferic, qui lui attira le conseil *de retourner à ses moutons*, par allusion à l'une de ses plus agréables Idylles. Au reste, elle a été soupçonnée, comme la plupart des femmes beaux Esprits, d'avoir eu peu de part aux Ouvrages qui portent son nom. On sait que le Poète

Hainault fut amoureux d'elle ; & ce fut lui , dit - on , qui lui apprit à faire des vers. Quoiqu'il en soit , il faut convenir avec Mr. de Voltaire , que , de toutes les Dames Françaises qui ont paru s'adonner à la Poësie , c'est elle qui a le plus réussi.

DESMAHYS (Joseph-François Edouard de COSSEMBLEU) né à Sully en 1722 , mort en 1761. Sa petite Comédie de l'Impertinent est remplie de détails agréables , mais elle n'est point comique. Elle eut dans sa nouveauté un succès qui ne s'est pas soutenu , parce qu'il n'y avait que de l'esprit. C'est aussi l'agrément & le vice du petit nombre de ses Pièces fugitives que l'on a recueillies. Elles sont supérieures cependant à cette foule de bagatelles en vers que l'on nous a données depuis , & qu'il semble que Mr. Gresset avait prévues , lorsqu'il a dit :

De la joye & du cœur on quitte le langage
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.

On trouve dans la Compilation encyclopédique deux ou trois articles de Mr. Desmahys ,

qui sont très-agréables ; mais très-déplacées dans ce Dictionnaire.

DESPORTES (Philippe) né à Chartres en 1555, mort en 1616, oncle du célèbre Regnier. Il eut, comme Bertaud, le mérite de dégager la langue Française du fatras Grec & Latin sous lequel Ronsard avait pensé l'enfouir. Ses Poësies jugées par Malherbe avec trop de rigueur, méritent encore quelque estime. Mais il est vrai qu'avant Malherbe & Regnier, Marot fut le seul Poëte Français qui eut véritablement un caractère original qui le distinguera toujours aux yeux de la postérité. Desportes fut comblé des bienfaits d'Henri III.

DESPRÉAUX (Nicolas BOILEAU) de l'Académie Française, né au Village de Crône près Villeneuve-Saint-George en 1636, mort en 1711.

Les Etrangers ne l'ont appelé long-tems que le Poëte Français, & cette gloire était bien due à l'immortel Auteur de l'Art poétique & du Lutrin. On doit regarder ses Satyres comme l'époque du bon goût. Elles servirent à la fois à encourager les grands hommes & à humilier

leurs ennemis. La France doit, peut-être, à Boileau les chef-d'œuvres de Racine & de Molière : tant un seul homme peut avoir d'influence sur tout un siècle ! Ses vers, *devenus proverbes en naissant*, répandaient dans toute l'Europe la honte des Scudéris & la gloire des Corneilles.

En vain l'ignorance & la haine osèrent murmurer de sa liberté courageuse. On ne la confondit point avec la licence. On se ressouvint que Regnier avait porté plus loin encore cette même liberté. On sut distinguer la Critique utile qui ne s'attache qu'aux Ecrits, du libelle scandaleux qui offense les mœurs. Ni Madame de Montespan, ni Louis XIV (quoique Protecteurs de Quinault) ne furent blessés des traits que Boileau avait lancés contre ce Poète ; & Madame de Maintenon ne crut pas sa gloire intéressée à venger sur lui la mémoire de Scarron. On ne vit point alors les grands épouser ridiculement la querelle de leurs protégés littéraires. Aussi Boileau fut-il l'ami des Condé, des la Rochefoucauld, des Vivonne, des Lamignon, des Termes, des Daguesseau, & de tous les personnages illustres de son tems. Il eut, à la vérité, pour ennemis toute la populace

lace des rimeurs , & rien n'était plus naturel ;
car :

Si de tout tems & Satyre & bons mots
Ont attaqué les Méchans & les Sots ,
C'est bien raison que nous voyions médire
Sots & Méchans de bons mots & Satyre.

Il ne fallut pas moins qu'un ordre exprès
de Louis XIV pour que Boileau fut de l'Académie. La Bruyère eut , comme lui , le singulier honneur de n'entrer dans ce Corps qu'à force ouverte.

DESTOUCHES (Philippe NÉRICault)
de l'Académie Française, Poète comique , né
à Tours en 1680, mort en 1754. Il n'a eu
ni la vigueur de style , ni la raison profonde ,
ni le fel de Molière , ni même la gaité de
Regnard ; mais il était fort supérieur à Boissy
son contemporain. Il connaissait mieux son Art ,
avait plus étudié ses Maîtres , & porté sur les
caractères un coup d'œil plus observateur. Il
est souvent un peu froid, mais rempli de sens ,
fidèle aux bienséances , & le ton de ses Ouvrages
décèle l'éducation cultivée d'un homme du
Monde.

Outre ses Pièces de caractère, il a donné quelques Comédies d'intrigue, dont la représentation est très-agréable; mais il paraît chercher la plaisanterie qui venait naturellement s'offrir à Molière, & son vers comique est moins facile que celui de Regnard. Il a publié un Recueil d'Epigrammes: il n'était pas né pour ce genre.

DIDEROT (Denys) né à Langres. C'est un des Editeurs & des principaux Coopérateurs du Dictionnaire encyclopédique; & voici comment il a caractérisé lui-même ce grand Ouvrage, où il a inséré quelques articles utiles, & tant de paradoxes:

» Ici, nous sommes boursofflés & d'un volume exorbitant. Là, maigres, petits, mesquins, secs & décharnés. Dans un endroit, nous ressemblons à des squelettes; dans un autre, nous avons un air hydropique. Nous sommes alternativement nains & géans, colosses & pygmées; droits, bien faits & proportionnés, bossus, boîteux & contrefaits. Ajoutez à ces bizarreries celles d'un discours tantôt abstrait, obscur, ou recherché, plus souvent négligé, traînant & lâche; &

» vous comparerez l'Ouvrage entier au monstre
» de l'Art poétique, ou même à quelque chose
» de plus hideux. »

(Article *Encyclopédie*, page 641.)

C'est cependant pour avoir présidé à cette compilation si difforme que Mr. Diderot est surtout connu : car on ne fait guères dans le Monde qu'il ait traduit de l'Anglais l'Histoire de Grèce de Temple Stanyan, le Dictionnaire universel de Médecine avec MM. Eidous & Toussaint, ni qu'il ait donné des Mémoires sur différens sujets de Mathématiques.

Il paraît avoir été plus jaloux de devoir sa célébrité aux Belles-Lettres qu'aux Sciences, du moins si l'on en juge par les Eloges fastueux qu'il a faits lui-même de ses deux prétendues Comédies, *le Père de famille* & *le Fils naturel*.

C'est une manie bien inconcevable de Mr. Diderot, que de vouloir, à toute force, se faire regarder comme l'inventeur de ce nouveau genre de Drames, qu'il appelle Tragédies domestiques. Quand bien même l'invention lui en serait due, il ne voudrait pas, sans doute récuser le jugement de Mr. de Voltaire, qui n'a accepté le titre de Chef & de Protecteur

du parti philosophique , que sous la condition tacite du plus profond respect de la part de tous ses vassaux. Or , dans la liste des Ecrivains du siècle de Louis XIV , Mr. de Voltaire s'élève contre ce mauvais genre avec plus de mépris encore que dans les vers rapportés ci-dessus à l'article *la Chaussée*. Il y félicite le célèbre Destouches » d'avoir évité cette Comédie langoureuse , cette espèce de Tragédie » bourgeoise , qui n'est ni tragique , ni comique ; montre né de l'impuissance des Auteurs » & de la satiété du Public , après les beaux » jours de notre Littérature. «

L'Eloge de Richardson par Mr. Diderot , & l'Epître dédicatoire de sa Comédie du Père de famille , sont véritablement des Ouvrages estimables. Ils respirent un enthousiasme honorable pour les Arts & pour les Mœurs , & du moins , dans ces productions , Mr. Diderot n'a pas dédaigné de se faire entendre.

Il serait à souhaiter , comme on se rappelle de l'avoir écrit à Mr. de Voltaire , que Mr. Diderot se fut moins passionné pour des idées très-communes ; qu'il eut été plus sobre d'annoncer ses réminiscences comme des découvertes ; qu'il eut été bien persuadé que , pour être fa-

vant, on n'est pas dispensé d'étudier sa langue & de l'écrire correctement. Il a quelquefois des momens très-lumineux ; mais c'est un cahos où la lumière ne brille que par intervalles, ou plutôt, on eroit voir le combat du bon & du mauvais principe.

On voudrait aussi que le style de cet Ecrivain fut en général plus exempt d'une certaine emphase défordonnée, espèce de convulsion que la plûpart de nos modernes ont affectée, comme un prestige d'éloquence, & qui n'est dans le fond ;

Qu'un froid enthousiasme imposant pour les fots.

On desirerait, sur-tout, que Mr. Diderot eut senti le ridicule de cette espèce de jargon apocalyptique, qui l'a fait appeller, non sans raison, le Lycophron de la philosophie. On peut juger de sa manière d'écrire par cette incroyable citation tirée, mot pour mot, de ses Pensées sur l'Interprétation de la Nature : » *La véritable manière de philosopher serait d'appliquer l'entendement à l'entendement, l'entendement & l'expérience aux sens, les sens à la nature, la nature à l'investigation des instrumens, les instrumens à la recherche & à la perfection des arts qu'on jetterait au Peuple pour lui apprendre à respecter la Philosophie.* »

On invite ceux à qui cet amphigouri philosophique ne suffirait pas, à essayer leur pénétration sur cette étrange définition, tirée aussi, mot pour mot, du même Livre : *L'animal*, dit Mr. Diderot, *est un système de molécules organiques, qui, par l'impulsion d'une sensation, semblable à un toucher obtus & sourd que celui qui a créé la matière leur a communiquée, se sont combinées jusqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à son repos.* Assurément, cela s'appelle bien définir une chose obscure par une chose plus obscure encore; & c'est ce que Boileau nommait très-heureusement *du galimatias double.*

Voilà pourtant le singulier jargon par lequel les Coryphées de la nouvelle philosophie croyaient en imposer à l'Europe savante, & en imposaient réellement au vulgaire de nos beaux Esprits, faits pour admirer tout ce qu'ils n'entendent pas.

- DIXMERIE (N. la) connu de nos jours par quelques Ouvrages ingénieux en vers & en prose; mais qui n'a pas eu la main assez robuste pour soutenir la balance dans laquelle il a cru peser les deux siècles du génie & du goût.

DORAT (Claude - Joseph) esprit léger , & agréable. Il n'avait pas d'abord rencontré son véritable genre , en s'adonnant aux héroïdes & surtout aux Tragédies , qui exigent toute la chaleur du sentiment & toute la vivacité du génie. Il était né pour réussir , par le bel esprit , auprès des gens du monde ; & il s'est peint lui-même assez heureusement dans ces quatre vers qu'il a mis à la tête de ses *Fantaisies*.

Entre l'Amour & la Folie

Ce pauvre globe est balotté.

Sentir l'un est ma volupté

Rire de l'autre est mon génie.

Le Poème de Mr. Dorat sur la Déclamation est rempli de vers très-bien faits , qui doivent faire desirer au Public que l'Auteur donne de nouveaux soins à l'entière correction de cet Ouvrage. Sa Muse paraît en général trop facile , & ses Pièces ont , dans leur variété même , une sorte de monotonie fatigante. Mr. Dorat aurait besoin d'avoir des amis plus sévères :

Aimez qu'on vous conseille , & non pas qu'on vous loue.

Boileau.

DUCLOS (Charles) de l'Académie Fran-

gaîse, né à Dinant, en Bretagne. Des prétentions trop exagérées de sa part, des éloges trop fastueux de la part de ses amis, ont peut-être contribué à faire juger Mr. Duclos avec trop de sévérité.

Quelques personnes lui ont disputé le Roman *des Confessions du Comte de ****, peut-être avec beaucoup d'injustice ; mais l'Auteur de ce Roman, quel qu'il soit, a très-bien vu le monde, & n'est pas certainement un Ecrivain du commun.

Le nom de Mr. Duclos n'avait pas encore assez de poids, lorsqu'il publia le Conte d'Acajou, pour soutenir le ton cavalier qu'il prit avec le Public dans la Préface de cette ingénieuse bagatelle. Ce ton singulier a pourtant été imité depuis par quelques Ecrivains qui ont pensé, comme le dit le même Mr. Duclos dans son Histoire de Louis XI, que *la témérité subjugué la multitude, & l'entraîne sans lui laisser le moment de réfléchir.*

Comme le bel esprit se prête à tout, des Romans & des Contes de Fée, M. Duclos passa au genre de l'Histoire ; mais on reprocha à celle de Louis XI trop de digressions, & surtout un style sec, brusque, tranchant, qui rend

la lecture de l'Ouvrage très-pénible, & qui est d'ailleurs très-éloigné de la noble simplicité avec laquelle tout Historien doit écrire.

Les *Considérations* de Mr. Duclos sur les *Mœurs* sont, comme l'a dit Mr. de Voltaire, le Livre d'un honnête homme. Nous ajoutons que c'est l'Ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit; mais nous ne croyons pas que ce soit toujours celui d'un homme de goût. Mr. Duclos dit, par exemple, dans ce Livre; que la robe de Nessus agissait en dedans, & qu'au contraire le feu de la robe de nos Moines agit en dehors. Voilà ce que la Bruyère n'eut pas dit. Il n'eut pas employé non plus une sagacité infinie pour nous donner de petits détails d'une Métaphysique imperceptible, ni annoncé d'un ton avantageux quelques vérités presque triviales. La Bruyère peignait avec feu & à grands traits. Mr. Duclos peint trop souvent en miniature, & d'une manière froide & recherchée. Nous répétons cependant avec plaisir que le Livre des *Considérations*, & celui qu'il a intitulé, *Mémoires pour servir à l'Histoire des Mœurs du dix-huitième siècle*, sont remplis d'observations fines & qui supposent beaucoup d'esprit dans l'Observateur.

M. Duclos nous a donné aussi des Remarques sur la Grammaire générale & raisonnée de Port-Royal. Un des principaux objets de ces remarques, est une réforme que l'Auteur se proposait de faire adopter dans notre orthographe. Il faut avoir un très-grand mérite pour se faire pardonner la petite intention de se distinguer par des choses minutieuses. Il est à croire que Pascal, Bossuet, Despréaux & Racine ont heureusement fixé tout ce qui concerne notre langue. L'Abbé de Saint-Pierre, Mr. Duclos, & quelques autres ont fait imprimer leurs Ouvrages comme il leur a plu. Le Public sensé n'y a pas pris garde, & c'est le sort de toutes les innovations qui ne tiennent ni à l'esprit, ni au génie.

DUFRESNY (Charles RIVIÈRE) né à Paris en 1648, mort en 1724. C'était un homme né avec une aptitude singulière à presque tous les Arts, & qui, pourtant, n'a rien laissé de fini dans aucun genre. Son *Siamois à Paris* qui a pu donner à Mr. de Montesquieu l'heureuse idée de ses *Lettres Persannes*, ne prouve pas moins que son Théâtre, la finesse & la sagacité avec laquelle il observait les hommes.

Il associa , dans quelques Pièces , ses talens à ceux de Regnard ; mais ils se divisèrent ensuite , & se disputèrent même l'excellente Comédie du *Joueur*. Dufresny a fait voir , par d'autres Comédies , qu'il était digne , en effet , de partager la gloire de son rival.

Son vers est moins facile , mais son style est plus pur que celui de Regnard. On trouve dans toutes ses Pièces des scènes heureuses & des détails pleins d'esprit ; mais il a moins de gaieté que de finesse. On peut croire qu'il eut mérité une réputation plus grande , si le goût des plaisirs & de la dissipation n'eut étouffé en lui l'amour de l'étude. *L'Esprit de contradiction* passé pour le plus régulier de tous ses Ouvrages ; c'est une petite Pièce charmante. Les Comédiens ont grand tort de négliger le Théâtre de Dufresny. On ne se souvient pas de leur avoir vu remettre le *Faux Sincère*, Comédie qui peint une infinité de gens ; & ils auraient bien dû jouer le *Jaloux honteux de l'être* , sur-tout d'après les corrections heureuses que Mr. Collé a pris la peine d'y faire.

Dufresny ne fut point de l'Académie Française.

F.

FAGAN (Cristophe - Barthélémy de LUGNY) né à Paris en 1702, mort en 1755. On a imprimé son Théâtre en quatre volumes, & en cela les Editeurs ne se sont pas montrés soigneux de sa réputation. Si l'on n'eut imprimé que *la Pupille*, *l'Etonnerie*, & *le Rendez-vous*, auxquels on aurait pu ajouter seulement *l'Inquiet* & *les Originaux*, on aurait eu de Fagan un volume précieux à tout homme de goût. Il avait beaucoup de naturel & de facilité; mais il a trop écrit. Il eut mérité un bienfaiteur qui se fut honoré lui-même en lui procurant le loisir dont il avait besoin pour donner à ses talens tout leur effor. Les Auteurs comiques se rebutent plus facilement que les autres, s'ils viennent à manquer d'encouragemens.

Fagan ne fut point non plus de l'Académie Française.

FAVART (Charles - Simon) né à Paris. Ecrivain fécond, ingénieux & délicat, qui a travaillé pour tous nos Spectacles.

Il a donné à l'Opéra *Don Quichotte* & au Théâtre Français, *l'Anglais à Bordeaux*,

à l'occasion de la dernière paix. Mais son genre le plus décidé est celui de la Comédie en Vaudevilles, dans lequel il a eu des succès plus fréquens & plus flatteurs que tous ceux qui ont voulu courir la même carrière. Sa *Chercheuse d'esprit* est regardée, avec raison, comme le chef-d'œuvre de l'Opéra Comique. Mr. Favart a donné près de quatre-vingt Pièces de ce caractère, auxquels il a travaillé seul, ou en société. Presque toutes ont réussi. Ceux qui savent de quel prix est l'amusement dans les grandes Villes, concevront sans peine le degré d'estime qu'on ne peut lui refuser. Il ne s'agit pas de le couronner de lauriers; mais de marguerites & de roses.

FÉNELON (François de SALIGNAC de LA MOTTE de) Archevêque de Cambrai, de l'Académie Française, né dans le Quercy en 1651, mort à Cambrai en 1715. Le Racine de la Prose par son immortel Ouvrage de *Télémaque* qu'il composa pour l'éducation de Mr. le Duc de Bourgogne (Père du Roi) dont il était Précepteur. Jamais homme ne fut plus digne que l'Archevêque de Cambrai de présider à l'éducation d'un Prince. Il avait trouvé

dans son propre cœur le modèle de cette morale douce & pure que son Télémaque respire. On voit dans cet Ouvrage, unique en son genre, combien Mr. de Fénelon était nourri des beautés simples & nobles d'Homère & de Virgile.

Sa Philosophie n'est point ce pédantisme sec & aride qui flétrit le cœur de l'homme, en lui exagérant sans cesse sa perversité ou ses infortunes ; mais c'est la sagesse même qui, sous des images riantes, insinue doucement ses maximes, & persuade en se faisant aimer.

L'extrême sensibilité de Mr. de Fénelon l'entraîna dans cette erreur respectable (si pourtant quelque erreur peut l'être) qu'il fallait aimer Dieu pour lui-même. Il répandit cette opinion dans un Livre mystique intitulé, *les Maximes des Saints*. Mr. de Bossuet s'éleva avec force contre un sentiment qui lui parut tenir aux chimères du Quiétisme ; mais il mit dans cette dispute toute l'amertume d'un zèle excité, peut-être, par un secret mouvement de jalousie. Mr. de Cambray n'opposa à cet emportement que de la douceur & de la modération. Mr. de Meaux fut vainqueur à Rome ; le Livre des *Maximes* fut condamné ; mais Fénelon, en se

rétractant publiquement lui-même, remporta, par une soumission si rare, un triomphe plus honorable que celui de son impétueux adversaire. L'un & l'autre étaient dignes de s'estimer. Tous deux, mais dans un genre différent, furent les hommes les plus éloquens de leur siècle. Rien ne les caractérise mieux peut-être que ce mot connu de la Reine de France. Mr. de Bossuet, disait-elle, prouve la Religion : Mr. de Fénelon la fait aimer.

FLÉCHIER (Esprit) Evêque de Nîmes, né à Pernes en 1632, mort en 1710. Il y a moins d'éloquence & de génie dans ses Oraisons funèbres que dans celles de Bossuet; mais il a plus d'esprit & d'élocution. Ceux qui ont la fureur de faire des parallèles, & qui l'ont appelé le Racine de la Chaire, se sont trompés. Racine avait sans doute plus de goût & d'élocution que Corneille, mais il n'avait pas moins d'éloquence & de génie.

FONTAINE (Jean de la) de l'Académie Française, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695. On peut l'appeller le Poète de tous les âges. Il amuse l'enfance, il

instruit l'âge mûr, & fait encore les délices de la vieillesse, parce qu'il tient de plus près à la nature que tous nos autres Poètes.

A l'exemple du Corrège qui s'écria qu'il était Peintre, à la vue d'un tableau de Raphaël, la Fontaine, à vingt-deux ans, se reconnut Poète en lisant par hasard une Ode de Malherbe. Il l'était sans doute ; & ceux qui ne verraient en lui que le fabuliste naïf & le conteur agréable, ne connaîtraient qu'une très-faible partie de son mérite.

Toujours, sans paraître y penser, & selon que ses sujets l'exigent, il varie ses expressions, tour à tour fines, délicates, gracieuses, riches, brillantes, & souvent sublimes. Malheur à l'homme insensible qui aurait assez négligé la Fontaine pour ne pas se rappeler sur le champ des exemples de ces différentes beautés ! Ses instructions, proportionnées à toutes les classes de Lecteurs, ne se présentent nulle part sous une forme dogmatique & aride. On croirait qu'il ne s'est pas occupé d'instruire, & cependant aucun Poète n'a semé dans ses Ecrits un plus grand nombre de maximes vraies, ingénieuses & profondes. Elles ne fatiguent jamais, parce qu'elles viennent se placer naturellement dans

dans ses récits. Il savait que la vérité a besoin d'être ornée, &, comme il le disait lui-même :

Une Morale nue apporte de l'Ennui.

Le Conte fait passer le précepte avec lui.

Souvent même le précepte dans ses Ouvrages ne paraît être que l'expression du sentiment. Tel est cet épilogue intéressant d'une de ses plus belles Fables :

Qu'un ami véritable est une douce chose !

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;

Il vous épargne la pudeur

De les lui découvrir vous-même.

Un songe, un rien, tout lui fait peur

Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Peut-on lire ces vers sans être ému ? Que trouverait-on à leur opposer dans la Motte, ou dans les autres finges de la Fontaine ?

Les Contes de ce Poète charmant n'ont pas eu de meilleurs Imitateurs que ses Fables. Il est vrai qu'il a emprunté la plupart de ses sujets de l'Arioste ou de Bocace, qui, eux-mêmes, devaient les leurs aux fabliaux de nos anciens Troubadours. Mais il semble que les graces ayent inspiré à la Fontaine leur gaité ingénue,

tant ses Contes respirent l'enjouement, la délicatesse & la volupté.

Peut-être Despréaux aurait-il pu substituer son nom à celui d'Homère dans ces vers qui n'en seraient pas moins heureux :

On dirait que , pour plaire , instruit par la nature ,
La Fontaine à Vénus déroba sa ceinture.

En effet , n'est-il pas singulier que Boileau , dans son Art poétique , ait négligé de parler de la fable , & qu'on ne trouve dans ses vers aucun éloge de la Fontaine ? Racine a gardé le même silence , ce qui paraît d'autant plus étrange , que l'Histoire nous témoigne l'amitié réciproque de ces trois grands hommes.

La simplicité des mœurs de la Fontaine , sa modestie , sa candeur naïve auraient-elles donc affaibli , dans l'opinion de ses amis , la considération qu'ils devaient à ses talens supérieurs ? Cette idée n'est peut-être pas sans vraisemblance , d'autant plus que Racine & Boileau prenaient la liberté de s'égayer quelquefois aux dépens de leur ami. Mais , un jour , Molière témoin de leurs jeux , Molière à qui , plus qu'à toute autre , il appartenait d'apprécier , ce poète de la nature , leur dit , au milieu de leurs fail-

lies : Messieurs , Messieurs , ne raillez pas le bon homme , il ira plus loin que nous. Le bon homme était , en effet , un très-grand homme , auquel il n'a manqué que d'écrire avec une élégance & une correction continues , pour être le premier Poète de la Nation.

Qui croirait que , malgré sa douceur & sa bonté naturelle , la Fontaine se fut permis des Satyres & des Epigrammes très-vives ? Rien ne prouve mieux que l'acharnement de nos Ennemis peut quelquefois nous communiquer un sentiment d'aigreur très-éloigné de notre caractère. Aussi le grand Rousseau dit-il , en parlant des Auteurs dont il avait été forcé de se venger :

Que si d'un seul légèrement frappé ,
En badinant le nom m'est échappé ,
Est-ce un forfait à décrier ma veine ?
Eh ! dites-moi , quand jadis la Fontaine ,
De son pays l'homme le moins mordant
Et le plus doux , mais homme cependant ,
De ses bons mots , sur plus d'une matière ,
Contre Lully , Quinault & Furetière ,
Fit réjaillir l'enjoûment bilieux ,
Fut-il traité d'Auteur calomnieux ?
Tout vrai Poète est semblable à l'Abeille.
C'est pour nous seuls que l'Aurore l'éveille ;

Et qu'elle amasse, au milieu des chaleurs,
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.
Mais la nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
D'un aiguillon qui, prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

FONTENELLE (Bernard le BOVIER de)
de l'Académie Française & de celle des Sciences, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757. Le premier qui, dans le siècle de Louis XIV, fit succéder le bel esprit au génie; & en effet, l'un des plus beaux Esprits qui aient jamais existé.

Il s'essaya d'abord dans les Arts d'agrément, mais avec peu de succès. Tous ses Ouvrages dramatiques, à l'exception de l'Opéra de *Thébis* & *Pélée*, sont aujourd'hui inconnus. Ses Lettres du Chevalier d'Her***, fort au-dessous de celles de Voiture, auraient dû, pour sa gloire, être supprimées du Recueil de ses Ouvrages. Ses Eglogues pétillent de traits ingénieux & fins, & sont, par conséquent, bien éloignées de la naïveté du genre past. Il y a, dans ses Dialogues des Morts, beaucoup de pensées brillantes, mais qui ne soutiennent pas toujours l'analyse; & d'ailleurs, le choix

de ses Interlocuteurs offre souvent des contrastes trop recherchés. On est étonné, par exemple, de voir Alexandre le Grand & Phryné discourir ensemble de leurs conquêtes. Ce n'est pas là l'esprit de Lucien.

En général, on ne doit lire Mr. de Fontenelle, & principalement ses premiers Ouvrages, qu'avec précaution, & lorsqu'on a le goût formé par l'étude des bons modèles. Il a, comme Pline & comme Sénèque, des défauts attrayans, sur-tout pour la jeunesse. Ses pensées sont fines, délicates; mais il les gâte souvent par une afféterie de style qui tient du néologisme & du précieux. Il les habille, pour ainsi dire, trop bourgeoisement, & cela dans l'intention de paraître plus aisé dans sa manière d'écrire. Aussi Mr. de Fontenelle aura-t-il toujours contre lui le fâcheux préjugé de n'avoir imposé une grande estime ni à Boileau, ni à Racine, ni à Rousseau, ni enfin à quelques autres excellens esprits. Il faut convenir même que ses défauts paraîtront à tous les connaisseurs assez heureusement caractérisés dans cette Epigramme de Rousseau, quoiqu'il y ait de l'exagération, comme dans la plupart des plaisanteries :

Depuis trente ans , un vieux Berger Normand
Aux beaux Esprits s'est donné pour modèle ;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout. Chez l'espèce femelle
Il brille encor , malgré son poil grison ;
Et n'est Caillette en honnête maison ,
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité , Caillettes ont raison ;
C'est le pédant le plus joli du monde.

Mais ce que Rousseau n'a pas dit , c'est que Fontenelle était aussi recommandable dans les Sciences qu'il l'était peu dans les Arts d'agrément. Ce n'est pas que , même dans la partie des Sciences , on doive encore le mettre au nombre des génies inventeurs. Il a emprunté le fond de son Traité des Oracles du savant Médecin Van-dale , & l'idée de son Livre de la pluralité des mondes de Cyrano & de Bergerac , Auteur plein d'imagination & qui eut été plus célèbre , s'il avait sçu la régler.

On ne peut nier que Mr. de Fontenelle n'ait fort enrichi les sources dans lesquelles il a puisé. Né avec un esprit lumineux & méthodique , plus étendu que profond , mais qui se pliait avec une merveilleuse facilité à tous les genres , il a mis le premier les Sciences abstraites à la portée

du plus grand nombre des Lecteurs. Il a jetté de la clarté sur les matières les plus obscures , & il en a fait disparaître l'aridité sous les fleurs qu'il y répandait , peut-être , avec trop d'abondance.

Son Histoire de l'Académie des Sciences , & les Eloges qu'il a faits de plusieurs Académiciens célèbres , immortaliseront son nom , qui aurait pu ne pas échapper à l'oubli , s'il n'eut sacrifié aux Sciences la manie qu'il avait eu pour le Théâtre & pour les Ouvrages galans , quoique personne , peut-être , n'eut eu plus éminemment que lui ce qu'on appelle bel esprit.

C'est pour en avoir eu trop , qu'il se joignit , dès sa jeunesse , aux détracteurs des Anciens. C'est aussi par la même raison , sans doute , qu'il fit contre Athalie une Epigramme , qu'il est à souhaiter que l'on oublie pour sa gloire. L'honneur qu'il avait d'être neveu de Corneille , ne devait pas le rendre injuste envers Racine.

Mr. de Fontenelle a vécu près de cent ans. Il dut à une absence totale de passions une philosophie pratique qui le préserva du malheur , plutôt qu'elle ne le rendit heureux ; mais qui exempta même sa vieillesse des infirmités & de la douleur. Sa longue carrière n'a pas peu con-

tribuée à affermir sa réputation. Il eut l'avantage de survivre à tous ses ennemis ; & il vit se former sous lui ce siècle de philosophie dont on peut le regarder , en quelque sorte , comme le Patriarche , & qui , par reconnaissance , n'a pas manqué d'exagérer encore sa juste célébrité.

FRANÇOIS (Louis) né à Neufchâteau en Lorraine en 1752. Il était déjà célèbre & de plusieurs Académies en 1765 , année dans laquelle Mr. de Voltaire lui adressa ces vers , bien capables de l'encourager :

Si vous brillez à votre Aurore ,
Quand je m'éteins à mon couchant ;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empressent d'éclorre ,
Lorsque mon terrain languissant
Est dégarni des dons de Flore ;
Si votre voix jeune & sonore
Prélude d'un ton si touchant ,
Quand je frédonne à peine encore
Les restes d'un lugubre Chant ;
Si des Graces qu'en vain j'implore
Vous devenez l'heureux amant ,
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore ;

Tout cela peut m'humilier,
Mais je n'y vois point de remède.
Il faut bien que l'on me succède,
Et j'aime en vous mon héritier.

Nous ne pouvons prédire la carrière de Mr. François. On a vu des prodiges se démentir; mais nous avons l'avantage de le connaître particulièrement, & nous n'avons vu aucun jeune homme qui joignît à plus de talens une plus singulière étendue de connaissances, & ce qui est plus plus rare encore, un goût plus sûr & plus épuré.

FRÉRON (Elie-Catherine, & non Martin ni Jean, comme quelques-uns l'ont écrit) né à Quimper en 1719. Avec beaucoup d'esprit naturel, une éducation cultivée, un caractère facile & gai, & (quoiqu'en aient dit ses ennemis) des mœurs très-douces, il est devenu, très-justement, peut-être, la fable de la Littérature, pour avoir essayé d'élever des pygmées & d'humilier des géants.

Depuis qu'il publia ses premières Feuilles en 1746, sous le titre de *Lettres de Madame la Comtesse de ***, il n'a pas cessé de juger tous les Ouvrages de Littérature, d'Arts & de

Sciences qui ont paru. Un pareil métier exigerait un homme universel, d'un savoir profond, d'une critique infailible, & surtout de la plus grande impartialité. Il est malheureux qu'en prenant précisément le contraire de ces qualités, on ait à peu près une idée juste des feuilles de ce Journaliste, qui a fait ordinairement l'abus le plus déplorable de son esprit.

S'il n'eut censuré que l'obscurité souvent impénétrable du style de Mr. Diderot, & de quelques-uns de ses imitateurs; que la dureté gothique des vers de MM. Marmontel & le Mière; que l'insipidité de certains Contes moraux; que la froide subtilité des finges de la Bruyère; que l'étrange & ridicule manie de ceux qui ont introduit des monstres Anglais sur la scène de Molière; enfin, que l'ineptie totale de quelques rimeurs subalternes & paitris d'amour propre, tous les honnêtes gens lui auraient applaudi, comme au vengeur du goût, & il eut été certain des suffrages de la postérité. Mais il a avili ses louanges, en préconisant des hommes obscurs, & que lui seul connaît; mais il a avili ses critiques, en cherchant à décourager de jeunes Ecrivains qui portaient dans le Temple des Muses des pré-

mices heureuses , & déjà respectables pour les vrais amateurs des Arts ; mais il a attaqué avec un acharnement aveugle les d'Alembert , les Rousseau , les Buffon , les Montesquieu , les Voltaire , &c. , &c. , &c. , & il n'a point senti que c'était insulter la Nation , qui n'a pas manqué de venger l'honneur des grands hommes dont elle tient sa gloire.

Toutes ces injustices multipliées ne contredisent point ce que l'amour de la vérité nous a fait dire au commencement de cet article. Les préventions les plus bizarres peuvent n'être qu'un travers de l'esprit , & non un défaut du cœur. D'ailleurs ces torts appartiennent encore plutôt au dangereux métier de Journaliste , qu'au Journaliste lui-même.

Mr. Fréron aurait dû se proposer pour modèle la sage réserve , l'honnêteté , le ton vraiment impartial que Mr. de Castilhon a toujours mis dans les Extraits qu'il a fournis au Journal encyclopédique. Ce dernier qui avait cultivé les Lettres avant que de se charger d'un emploi si délicat , s'est rendu digne de juger lui-même les gens de lettres avec les égards dûs aux talens & au génie.

FURETIÈRE (l'Abbé Antoine) de l'Académie Française, né en 1620, mort en 1688. Les mœurs communes de son tems sont peintes avec assez de naturel & de gaité dans son Roman bourgeois, qui ne vaut cependant pas le Roman comique de Scarron.

Il fut exclus de l'Académie pour avoir fait le meilleur de ses Ouvrages, son Dictionnaire universel. L'Académie prétendit avoir le droit exclusif de ranger les termes de la langue par ordre alphabétique ; & , sur ce moyen victorieux, gagna le procès qu'elle avait intenté à Furetière. Ce dernier n'était pas, à beaucoup près, un homme sans mérite, puisqu'il était admis dans l'intime familiarité de Racine & de Despréaux. On fait même qu'il a eu quelque part à la Comédie des Plaideurs.

G.

GARNIER (Robert) Poète Tragique, né à la Ferté-Bernard, dans le Maine, en 1546, mort en 1601. Ses Tragédies encore barbares, n'étaient, en grande partie, que des imitations serviles de celles de Sénèque ; mais elles avaient beaucoup de mérite

pour le tems. Les sujets étaient dignes du Théâtre, les bienséances commençaient à s'établir, ou s'approchait insensiblement des vrais modèles. On apperçoit quelquefois dans Garnier de beaux éclairs de poésie, & ceux qui lisent encore ses Pièces peuvent remarquer que Racine n'avait pas dédaigné d'étudier cet ancien Poète. C'était pour lui le fumier d'Ennius, dans lequel Virgile savait trouver de l'or.

GRAFFIGNY (Françoise d'Happoncourt de) née à Nancy en 1695, morte à Paris en 1758. Le premier Ouvrage qu'on lui ait attribué; & que l'on ignore assez communément, est une petite Nouvelle galante, imprimée dans le *Récueil de ces Messieurs*.

Elle publia depuis les *Lettres Péruviennes*, Ouvrage dans lequel on trouve quelquefois du sentiment & de la passion, mais plus ordinairement

Une Métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible à force d'être fine.

On sent d'ailleurs que ces fortes de fictions, quand elles ne sont pas animées par le génie, comme les *Lettres Persannes*, n'empruntent

leur faible mérite que de l'air étranger des personnages , qui jette un vernis de singularité sur ce qui ne serait que trivial par soi-même. Telle est du moins , à l'occasion de quelques écrits de cette espèce , la remarque très-judicieuse de Mr. de Voltaire.

Le Roman dramatique de *Cénie* n'est qu'une imitation de la *Gouvernante* de la *Chauffée* , imitation très-inférieure à l'original. Cette Pièce eut cependant du succès , comme l'Ouvrage d'une femme , & parce que , d'ailleurs , elle fut très-bien représentée : car c'est un avantage de ce genre médiocre , qui n'a aucun caractère décidé , d'offrir un succès également facile aux Auteurs & aux Acteurs qui n'ont pas assez de talens pour atteindre à la perfection du vrai genre.

Mais à la lecture , on s'aperçut que le style de *Cénie* était souvent néologique & précieux. On trouva que l'on ne devait pas dire que *les charmes d'une jeune personne s'embellissent de la décrépitude de son mari ; & que la caducité d'un vieillard éternise la jeunesse de sa femme.*

On fut étonné de lire dans la même Pièce : *L'amour double notre sensibilité naturelle ; il multiplie des peines de détail dont la répétition nous*

accable. On ne s'accoutuma point à cet amour qui double une sensibilité, en multipliant des peines. Mais il y avait de l'intérêt dans *Cénie*, comme dans la *Gouvernante* ; cet intérêt prévaut toujours sur les fautes dans les bons Ouvrages, & donne un certain succès même aux plus médiocres.

Madame de Graffigny fit représenter depuis la *Fille d'Aristide*, Comédie du même genre ; mais le tems de l'indulgence était passé.

GRANGE-CHANCEL (Louis de la) né dans le Périgord en 1678, mort en 1758. Quoiqu'il ait fait plusieurs Tragédies, dont quelques-unes sont demeurées au Théâtre jusqu'à nos jours, la Fosse son contemporain, par la seule Pièce de *Manlius*, lui est fort supérieur. La Grange a défiguré les siennes par des intrigues romanesques, & son style est encore moins soigné que celui de Campistron. Il est surprenant que cet Auteur, dont la versification est ordinairement si lâche, ait mis tant de vigueur dans son libelle des *Philippiques*.

GRANVILLE (Jean-Etienne LE BRUN de) frère de Mr. LE BRUN dont nous avons parlé

ci-dessus, né à Paris en 1738, mort en 1765. Les dispositions les plus heureuses pour la poésie se joignaient en lui à une érudition presque inconcevable pour son âge. La Critique la plus éclairée lui a dicté quelques-uns des articles de sa *Renommée littéraire*, & entr'autres l'extrait de la Poétique de Mr. Marmontel. Il ne se borne pas, comme la plupart des Journalistes, à faire une analyse peu fidèle ou vuide d'instruction; mais il fait voir les erreurs de cet Ouvrage, & il y substitue toujours ce que l'Auteur aurait dû y mettre, la vérité & le goût.

On a de Mr. de Granville une Epître sur les progrès & la décadence de la poésie, qui doit faire regretter qu'une mort si prématurée l'ait enlevé à la Littérature. Mr. son frère possède de lui des manuscrits précieux, qui ajoutent encore à nos regrets. Ce jeune homme était instruit non-seulement des Lettres Françaises, mais il s'était rendu familiers tous les trésors de l'Antiquité Grecque & Latine. Nous avons vu un exemplaire d'Homère, d'Anacréon & de Platon qu'il avait copiés de sa main, & qu'il savait par cœur. Il apprenait l'Hébreu lorsqu'il mourut. Le goût du savoir était sa passion dominante.

GRESSET

GRESSET (Jean-Baptiste-Louis) de l'Académie Française , & de celle d'Amiens , sa Patrie , Auteur du plus agréable des Contes , *le Vert-vert*. Sa *Chartreuse* , & quelques-unes de ses Epîtres sont du genre le plus gracieux & le plus piquant. La poésie en est élégante , harmonieuse , facile , mais quelquefois un peu traînante , négligée & verbeuse. Il a donné au Théâtre *Sidney* , Pièce dont le sujet était trop étranger à nos mœurs , mais dont le style devrait servir de modèle à tous ceux qui , par malheur , n'étant pas nés plaisans , croient devoir annoblir le genre comique , & le rapprocher du ton de Melpomène. Le *Méchant* a eu plus de succès que *Sidney*. Le caractère en est moins éloigné de nous , & d'ailleurs , c'est une des meilleures & des plus ingénieuses Comédies que ayent paru de nos jours. Il est fort à regretter que , depuis cette Pièce charmante , l'Auteur ait négligé une carrière qui lui promettait tant de gloire.

Le style du *Méchant* est du meilleur ton ; le dialogue vif , les détails pleins de sel , les caractères vrais & bien soutenus. En un mot , c'est , quoiqu'en ait dit la Critique , une Comé-

die dans le bon genre, & qui suffirait seule pour immortaliser son Auteur.

GRIMM (N.) né en Allemagne. Il est connu par *la Vision du petit Prophète de Bohémischbroda*, qu'il a faite en société avec quelques beaux Esprits qui n'aimaient pas la Musique. C'est un des plus persévérans admirateurs de Mr. Diderot.

GUYMOND DE LA TOUCHE (Claude) né en 1729, mort en 1760. Son *Iphigénie en Tauride* est restée au Théâtre par le mérite de quelques situations, & non par celui du style qui est incorrect, dur & prosaïque.

H.

HAINAULT (Jean) mort à Paris en 1682. Il apprit, dit-on, l'art des vers à la célèbre Madame Deshoulières. Son fameux Sonnet *sur l'Avorton* est très-ingénieux, mais trop surchargé d'antithèses. Le commencement de la traduction du Poème de Lucrèce est d'un meilleur goût, & fait regretter ce qui nous en

manque. Il avait une philosophie très-hardie ; & fit , à ce qu'on prétend , un voyage en Hollande pour conférer de ses opinions avec le fameux Spinoza , qui n'en porta pas un jugement très-favorable. Hainault remarqua son indifférence , & renonça à la petite ambition de se distinguer par des Songes philosophiques. Le mépris d'un Incrédule le réconcilia avec la Religion.

HARPE (N. de la) jeune Auteur très-avantageusement connu par sa Tragédie de Warwick, Essai d'un mérite rare dans un genre presque épuisé.

On trouve de très-beaux vers dans ses *Mélanges littéraires* , & surtout des Réflexions sur Lucain , qui font infiniment d'honneur à son goût. Il y combat d'une manière victorieuse un des paradoxes favoris de Mr. Marмонтel.

Mr. de la Harpe a composé , pour différentes Académies , des Ouvrages qui ont été couronnés , & qui n'en sont pas moins bons. Des nombreux imitateurs de Mr. de Voltaire , il est celui qui paraît avoir le mieux profité des leçons de ce grand Maître. C'est pourtant de

ce jeune homme rempli de talens , que Mr. Fréron avait prédit , il y a quelques années , qu'il ne ferait jamais rien de passable ; & par une dérision fine & spirituelle , à sa manière , il l'appellait *le Poëte Lilliputien & le Bébé de la littérature.*

Nous osons prédire , au contraire , que si Mr. de la Harpe vient à bout de se garantir de quelques défauts trop ordinaires aux gens de Lettres ; si , par exemple , il a le courage de ne pas sacrifier , par faiblesse , à une cabale dominante les personnes pour qui , dans le fonds du cœur , il a le plus d'estime ; si , au lieu de révolter l'orgueil par l'orgueil , il fait mettre dans les intérêts de son amour propre celui des autres ; enfin s'il préfère l'honneur de ne penser que d'après lui au mérite facile de répéter , avec quelque succès , un esprit qui n'est pas le sien , nous osons prédire qu'il jouira d'une réputation distinguée , quoiqu'il n'ait pas encore rempli , dans la carrière dramatique , les espérances que sa Tragédie de Warwick avait données.

HELVÉTIUS. (Claude) Nous ne considérerons le *Livre de l'Esprit* qu'on lui attribue ,

ni relativement à la Théologie , ni relativement à la Morale :

Non nostrum tantas componere lites.

Nous n'en parlerons que comme d'un Ouvrage de littérature ; & sous ce point de vue, on ne peut lui refuser de justes éloges. Il a, parmi les Ouvrages philosophiques de ce siècle, le mérite très-rare d'être écrit avec pureté, avec clarté, & surtout avec méthode. Il serait d'ailleurs très-injuste de supposer qu'il ne contient que des erreurs. On y trouve beaucoup d'observations fines, & qui prouvent que Mr. Helvétius était digne de traiter son sujet.

Lorsqu'il était à la mode de calomnier tous les jours l'Auteur de la Comédie des Philosophes, on ne manqua pas de dire qu'il avait eu l'intention de désigner Mr. Helvétius dans cette Pièce. Si telle eut été, en effet, l'intention de cet Auteur, il est assez courageux pour ne point la désavouer. Il n'aurait d'ailleurs aucune raison pour ménager ce Philosophe plus qu'aucun autre. Mais cette imputation était fautive ; & s'il ne s'est pas pressé de réfuter cette calomnie, & beaucoup d'autres plus graves encore, c'est qu'il les méprise.

HÉNAULT (Charles-Jean-François) de l'Académie Française , Président honoraire de la Chambre des Enquêtes. Son principal Ouvrage est un Abrégé chronologique de l'Histoire de France , qui immortalisera son nom , mais qui a produit une foule de mauvais Imitateurs.

I.

ISOIRD DE LISLE (N.) Lorsque le Poème de la Dunciade eut paru , cet Auteur obscur donna un long Ouvrage en vers sous le titre de la *Bardinade*. Dans la Préface de cet Ouvrage , il assure qu'avant de le composer , il ne connaissait pas la Dunciade Française , dont il affecte de parler comme d'une Satyre condamnable. Il est cependant très-certain qu'il en a emprunté beaucoup d'idées , & même copié plusieurs vers. Il est incontestable aussi que sa *Bardinade* est une Satyre. Nous n'aurons pas la mal-adresse ou la mauvaise foi de le lui reprocher ; mais lorsqu'on ose imiter Pope & Boileau , il ne faut être ni froid , ni ennuyeux.

Au reste , il faut bien se garder de confondre ce Mr. Delisle avec Mr. Delille , l'un des Professeurs de l'Université de Paris , qui sou-

tient le mieux la réputation de ce illustre Corps, & à qui l'on est redevable d'une nouvelle traduction en vers des Géorgiques : traduction digne, à beaucoup d'égards, de son grand succès.

J.

JAUCOURT (le Chevalier de) Nous parlerions de la noblesse & de l'ancienneté de la maison, si les hommes tels que lui ne faisaient pas plus d'honneur à leur famille, qu'elle quelle soit, qu'ils n'en peuvent recevoir d'elle. A un goût dominant pour l'étude, Mr. de Jaucourt joint une ardeur infatigable pour le travail : la vie célibataire & retirée, une heureuse constitution, le mépris du monde frivole, & la modération de ses desirs, n'ont fait qu'affermir de plus en plus l'attachement qu'il avait voué aux sciences : aussi les a-t-il presque toutes cultivées avec succès. La Médecine & toutes ses branches, la Philosophie & les Belles-Lettres lui sont également familières. On est effrayé du contingent immense que lui seul a fourni à l'Encyclopédie. On assure que plus de dix volumes de cette vaste collection lui appartiennent. Mais ce qu'on doit le plus admirer en

lui, c'est un] désintéressement dont, peut-être, on n'a pas d'exemple. Qui ne croirait qu'après avoir tant concouru à l'Encyclopédie, Mr. de Jaucourt en eut du moins retiré quelque avantage ? Point du tout : on s'est contenté de lui en donner un exemplaire, &, à l'égard du reste, les généreux Editeurs ont cru lui devoir sauver l'embarras d'un refus. *Sic vos non vobis mellificatis apes.*

Les Ecrits de cet Auteur si estimable se font lire avec intérêt. Son style est simple, naturel, facile, & ne manque ni de correction, ni d'élégance. L'article *Paris*, dans l'Encyclopédie, nous paraît un des meilleurs de ce Dictionnaire. C'est une allusion fine & bien soutenue que tout Lecteur saisit sans peine. On y voit à quel degré le caractère des habitans de Paris est calqué sur celui des Athéniens. Mais ce qui caractérise, surtout, les Ecrits de Mr. de Jaucourt, c'est que l'honnête homme n'est jamais éclipsé par l'Auteur. Il ne prêche point la vertu avec cette fausse chaleur à laquelle l'imagination a plus de part que le sentiment ; mais il la fait aimer, en imprimant à ses moindres Ouvrages le caractère d'une ame sensible & honnête. Aussi n'a-t-il jamais été mêlé dans aucune

de ces querelles scandaleuses qui ont déshonoré , parmi nous , tant de prétendus sages. Il vit en paix , sans ambition , sans prétentions , avec un amour noble & désintéressé pour les sciences ; vrai Philosophe au milieu des Charlatans qui s'en arrogent le titre. Le plaisir avec lequel nous faisons l'éloge de Mr. de Jaucourt , prouve que malgré les raisons particulières que nous avons d'estimer fort peu quelques Encyclopédistes , la passion n'a aucune part à nos jugemens.

JODELLE (Etienne) né en 1532, mort à Paris en 1573. Poète Tragique, contemporains & ami de Ronsard. Voyez l'article Garnier. Jodelle acquit , comme cet ancien Poète , une assez grande réputation dans un siècle encore barbare. L'Art de la Tragédie & de la Comédie fit sous lui quelques progrès. C'était déjà beaucoup que d'avoir quitté les ridicules Mystères , & les impertinentes Moralités qui faisaient alors le fonds de nos Spectacles. C'est ce qui valut à Jodelle cet éloge de Ronsard qui n'est plus aujourd'hui qu'une bien faible recommandation.

Alors

Alors Jedelle se penche et dit
 D'une voix humble, & d'une voix hardie,
 La Comédie avec la Tragédie,
 Et d'un ton double, ores bas, ores haut,
 Remplit premier le François échaffaut.

JONVAL. (N.) Auteur d'un petit Journal insipide qui paraissait toutes les semaines sous le titre de *l'Avant-Coureur*. Cet Ouvrage inutile s'était appelé d'abord la *Feuille nécessaire*, & ne contribuait pas peu à donner un certain lustre aux Feuilles de Mr. Fréron.

L.

LANDOIS (Paul) né à Paris. Le véritable & très-obscur inventeur de des Tragédies bourgeoises, où l'on s'est avisé de noter la pantomime du Théâtre, & où l'on a cru suppléer à l'intérêt par des décorations, & de prétendus tableaux résultans des attitudes variées de chaque personnage. La *Sylvie* de Mr. Landois, Drame en un Acte, en prose, emprunté du Roman des *Illustres Françaises*, a donné le premier exemple de ces minutieuses innovations, qui ont été depuis si ridiculement imitées, & vantées si fastueusement par Mr. Diderot. On

fait que ce dernier n'a pas négligé de mettre les papillotes d'un valet au rang des convenances théâtrales qui devaient , apparemment , contribuer au succès de son *Père de famille*. Sylvie fut sifflée en 1741. Le vieux goût tenait encore au *Parterre*.

LARCHER (N.) né à Dijon. Littérateur laborieux , savant & modeste , qui a traduit l'*Electre* d'Euripide , quelques Ouvrages de Pope , & qui est actuellement occupé de la traduction plus intéressante encore des *Transactions philosophiques* de la Société Royale de Londres. Il a fait , avec de justes égards pour feu Mr. l'Abbé Bazin , un Supplément à la *Philosophie de l'Histoire*. On dit que le neveu de cet Abbé a défendu son oncle d'une manière un peu cynique. Lui-même avait cependant observé plus d'une fois que des injures ne sont pas des raisons.

LATTAIGNANT (l'Abbé Gabriel-Charles de) né à Paris. On a donné en quatre volumes le Recueil de ses Chansons. Il y en a une vingtaine de très-jolies.

LÉGIER (N.) né en Franche-Comté. On a de cet Auteur deux Comédies, l'une intitulée le *Rendez-vous*, représentée aux Italiens, & dont le Public ne voulut pas ; l'autre, intitulée les *Protégés*, dont les Comédiens n'ont pas voulu. On a refusé aussi à l'Opéra ses *Mariages Samnites*, imitation malheureuse d'un Conte de Mr. Marmontel.

Les *Amusemens poétiques* de Mr. Légier, Recueil de petits vers, où l'on voit qu'il s'efforce de se traîner sur les pas de Mr. Dorat, en le pillant avec audace, lui & beaucoup d'autres, n'ont amusé personne. Cependant Mr. Légier avait cru intéresser bien des gens, en disant beaucoup de mal de l'Auteur de la *Dunciade*, qui n'a appris son existence que par ses injures.

LINGUET (Simon-Nicolas-Henri) Ecrivain d'un mérite très - distingué, & qui doit atteindre à la plus haute réputation. On l'accuse d'amour pour les paradoxes ; & en effet, il paraît s'éloigner des notions communes dans son excellent Livre de la *Théorie des Loix Civiles*, & dans quelques autres de ses Ouvrages. Mais il a déjà mérité assez de confidé-

ration pour que, d'après son avis, on suspende au moins son jugement sur quelques opinions qui, peut-être, ne passent pour vraies, que parce qu'elles n'ont jamais été suffisamment examinées.

Il nous paraît que la plupart des objets pouvant être considérés sous des aspects absolument opposés, il y a de la témérité à donner légèrement le nom de paradoxe à tout ce qui contredit la manière ordinaire de concevoir. La Liberté, par exemple, est indubitablement le plus grand des biens, & la Servitude le plus grand des maux; mais il faut savoir si ce qu'on appelle liberté, *dans l'ordre actuel des sociétés*, n'est pas souvent un avantage très-funeste, & si la servitude modifiée par la bonté d'un maître, & par l'intérêt qu'il a de conserver son esclave, ne présenterait pas une situation plus heureuse qu'une liberté *illusoire*, dont l'effet est presque toujours de faire périr de misère l'infortuné qui la possède.

En fixant ainsi l'état de la question, on pourra juger si Mr. Linguet s'est trompé ou non dans sa Théorie des Loix Civiles. Ce qui semble très-vrai, c'est qu'un homme qui serait né avec l'amour de l'esclavage, n'écrirait pas comme lui. S'il avait véritablement quelque

goût pour les paralogismes , & la fantaisie d'ajouter à son mérite réel le vernis brillant , mais peu solide de la singularité , il manquait , si nous osons le dire , de confiance en ses propres talens. Les échasses ne conviennent qu'aux pygmées ; & lorsqu'on joint à des connaissances très-étendues , à une habitude heureuse de réfléchir , enfin à une sagacité très-rare le style vif & séduisant de Mr. Linguet , on n'a pas besoin de recourir à de petites ressources pour augmenter sa célébrité. Cet Ecrivain a trop d'esprit pour ne pas savoir que s'il est avantageux de n'être point un homme à préjugés , on ne gagnerait pas infiniment à n'être qu'un homme à paradoxes.

M.

MABLY (l'Abbé BONNOT de) né à Grenoble , frère de Mr. l'Abbé de Condillac ; Auteur de plusieurs Ecrits très-estimés sur la Politique , l'Histoire & la Morale. C'est dans ses *Entretiens de Phocion* que Mr. Marmontel a puisé tout ce qu'il a fait dire de plus raisonnable à son *Bélisaire* ; mais ce qui est très-bien placé dans le premier de ses Ouvrages , devient

froid & ennuyeux dans le Roman de Mr. Mar-
montel, parce qu'il est conduit sur un mauvais
plan, ou plutôt, parce qu'il n'en a pas du tout.
Cela n'a point empêché quelques enthousiastes
de philosophie d'oser comparer cette production
éphémère à l'immortel Ouvrage de Téléma-
que.

La Société économique de Berne a fait aux
Entretiens de Rhodion l'honneur de leur adjuger
le prix académique qu'elle est en usage de dis-
tribuer, sans que cet Ouvrage ait concouru.
Elle a fait depuis le même honneur au *Traité*
du savant Marquis Beccaria sur les *Délits & les*
Peines. Ces deux Ecrits étaient dignes de cette
distinction nouvelle, & la Société de Berne a
donné un exemple que les autres Académies
devraient imiter.

MAILHOL (Gabriel) né à Carcassonne.
On ne parviendrait point à le faire connaître par
les titres d'un grand nombre de brochures
qu'il a données successivement au Public. Les
Pièces de Théâtre, même les plus mauvaises,
ont, au contraire, une sorte de célébrité qui
ne permet pas qu'elles soient absolument igno-
rées. Mr. Mailhol a fait représenter au Théâtre

Français la Tragédie de *Paros*, Roman sans imagination & sans style. Cette Tragédie n'essuya qu'une chute peu bruyante, & pour ainsi dire, anonyme.

Mr. Mailhol a donné, avec le même succès, à la Farce Italienne, *Ramir*, le *Pris de la Beauté*, les *Femmes*, & cette ennuyeuse Comédie des *Lacédémoniennes*, dans laquelle Arlequin jouait le rôle de *Lycurgue*.

MAILLARD (N. DESFORGES) né au Croisic en Bretagne. Il publia, sous le nom supposé de Mademoiselle Malcrais de la Vigne, un Recueil de mauvaises Poësies, adressées à nos plus célèbres Ecrivains, qui, trompés sur son sexe, lui firent tous des réponses, & même des déclarations très-galantes. Mr. Maillard crut enfin pouvoir se produire sous son véritable nom, mais il fut sifflé de ses amans & de ses admirateurs.

Cette anecdote ridicule mérite d'être conservée, parce qu'elle a donné lieu au chef-d'œuvre de la *Métromanie*.

MAIRET (Jean) né à Besançon en 1609, mort en 1660. Il a précédé Rotrou, Scudéri, Corneille

Corneille & Duryer. Sa *Sylvie* fut une des premières Pièces qui donna de la réputation à notre Théâtre. Sa Tragédie de *Sophonisbe* eut un brillant succès, & elle le méritait pour le tems; mais il devint jaloux de Corneille, dès que ce grand homme eut fait le *Cid*.

MALFILATRE (N.) né à Caën en 1733, mort en 1769. Jeune Poète enlevé trop tôt à la littérature, & qui donnait les plus grandes espérances. Mr. le Comte de Lauraguais, à qui la Nation doit le plaisir de voir représenter les chefs-d'œuvre de la scène sur un Théâtre débarrassé de spectateurs, le même qui allie l'amour des lettres à la passion des sciences, & qui, par ce double mérite, relève encore l'éclat d'un nom très-illustre, encouragea Mr. de Malfilâtre par ses bienfaits; mais il ne put le dérober entièrement à l'ascendant de sa mauvaise fortune. Les infirmités accablèrent, avant le tems, ce jeune Auteur, de qui nous n'avons qu'une Ode, & un Poème intitulé *Narcisse*. Ce dernier Ouvrage ne saurait, à la rigueur, être regardé comme un bon Ouvrage. La fiction en est froide, embarrassée, & l'on peut dire de ce Poème, sans être accusé de sévérité, *infelix*

operis summa ; mais on y trouve très-fréquemment des détails de la plus heureuse poésie. L'Auteur s'était exercé, dit-on, à traduire en vers différens morceaux de Virgile. Si ces morceaux sont du même mérite que ceux qu'il a imités, soit du même Virgile, soit de Lucrèce, dans son Poëme de Narcisse, on ne peut qu'inviter les personnes qui les possèdent, à en enrichir promptement la littérature.

MALHERBE (François de) né à Caën en 1556, mort à Paris en 1628. Il a fixé les loix de la poésie Française, & il est resté le modèle de tous ceux qui ont écrit en vers après lui. Il est le premier qui ait élevé le génie de la langue jusqu'au sublime, & personne ne l'a surpassé en harmonie. Le genre de l'Ode est celui dans lequel il s'est le plus distingué. On croit voir cependant qu'il maîtrisait son enthousiasme, plutôt qu'il n'en était dominé ; & , peut-être, fut-il moins embrasé du feu du génie, que dirigé dans ses travaux par un goût exquis, une oreille infiniment sévère, & le talent le plus heureux. Le mérite d'exprimer des idées communes d'une manière neuve & sublime, étant, sans doute, celui qui caractérise le plus

un grand Poëte, nous nous permettrons de rapporter ces vers de Malherbe, que tout le monde connaît, & qui, pourtant, n'ont rien perdu de leur fraîcheur & de leur beauté. L'Auteur avait à rendre cette pensée vulgaire, que tous les hommes sont également destinés à être les victimes de la Mort.

Le Pauvre en sa Cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix,

Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre,

N'en défend pas nos Rois.

MALLET (Paul-Henri) né à Genève en 1731. Après avoir été Professeur de belles lettres Françaises à Copenhague, & l'un des Précepteurs de S. A. R. le Prince Héritaire, aujourd'hui Roi de Dannemarck, il revint en sa Patrie, où il est Professeur en Histoire.

Son principal Ouvrage est une Histoire de Dannemarck en six volumes. Une simplicité noble & convenable au genre, un style pur, une sage impartialité, des recherches profondes, des réflexions amenées par les faits, & qui ne sont pas trop prodiguées; enfin des vues philosophiques sans esprit de système, établissent la réputation de cet Historien sur des fondemens

solides. Il ne surprend pas les suffrages, il les mérite ; & c'est ainsi que se forment les succès durables.

Mr. Mallet est correspondant de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Nous connaissions de lui quelques Pièces de vers manuscrites, qui annoncent des talens distingués pour la poésie.

MARIN (Louis-François-Claude) né à la Ciotat, de plusieurs Académies, Censeur Royal, & Secrétaire général de la Librairie. Il justifie par son amour pour les Arts, & pour ceux qui les cultivent, la confiance dont l'honore le Magistrat éclairé qui préside à la Librairie. On a de Mr. Marin quelques Ouvrages dramatiques, qu'il n'a pas été jaloux de faire représenter ; mais celui de ses Ecrits qui mérite le plus de distinction, c'est l'Histoire du Sultan Saladin. Les recherches laborieuses que l'Auteur a été obligé de faire pour débrouiller le cahos des différentes dynasties Arabes, ne sont pas précisément ce qui donne du prix à cette Histoire ; ce qu'on a surtout remarqué, c'est l'impartialité sage avec laquelle elle est écrite. Mr. Marin a osé parler, en homme dégagé de toute passion, des vices des Croisés, & mettre

dans tout leur jour les vertus d'un Prince Mahométan : & , en effet , quelques préjugés qu'on ait voulu nous donner en faveur de l'Esprit de Chevalerie qui régnait , en Europe , dans ces tems barbares , il faut avouer que ce Prince fut véritablement le seul grand homme qui alors illustra le monde.

MARIVAUX (Pierre Carlet de Chamblain de) de l'Académie Française , né à Paris en 1688 , mort en 1763 , Auteur d'un grand nombre de Romans & de Comédies. On parle , dans la Dunciade , du jargon de cet Ecrivain. En voici quelques exemples pris au hasard dans ses Œuvres. » Laissez-moi rêver à cela , il me » faut un peu de loisir pour m'ajuster avec mon » cœur ; il me chicane , & je vais tâcher de » l'accoutumer à la fatigue. «

» La nature fait assez souvent de ces tricheries-là ; elle enterre je ne fais combien de » belles ames sous des visages communs ; on » n'y connaît rien ; & puis , quand ces gens » là viennent à se manifester , vous voyez des » vertus qui sortent de dessous terre. «

» Le sentiment est l'utile enjolivé de l'honnête , &c. « Ce jargon , dans le tems , s'ap-

pellait du *Marivaudage*. Malgré cette affectation, Mr. de Marivaux avait infiniment d'esprit ; mais il s'est défiguré par un style entortillé & précieux, comme une jolie femme se défigure par des mines.

MARMONTEL (Jean François) de l'Académie Française, né à Bort, dans le Limousin.

Ses meilleurs amis conviennent aujourd'hui assez généralement qu'il n'était pas né pour la poésie. C'est ce que Boileau disait de Chapelain :

Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ?

Sa Tragédie de *Denys le Tyran* parut néanmoins annoncer quelques talens à ceux qui ne l'examinèrent point assez pour y découvrir le germe de tous les défauts qu'on a depuis reprochés à l'Auteur. Sa versification dure & ampoullée, ses maximes répandues sans ménagement & sans choix ; ses fréquentes déclamations, toujours mises à la place du sentiment dans les scènes les plus susceptibles d'intérêt ; toutes ces fautes de goût étaient déjà très-remarquables, aux yeux des Connaisseurs, dans *Denys le Tyran*. Elles devinrent plus sensibles

dans *Aristomène*. *Cléopâtre* parut fort inférieure à ces deux Pièces ; les *Héraclides* baissèrent encore. Enfin, le malheureux succès d'*Egyptus*, qui fut à peine achevé, l'obligea de renoncer pour jamais à la Tragédie.

Il avait essayé le genre de l'Opéra, & l'on se souvient encore de ces vers plaisans du Ballet d'*Acante & Céphise* :

Tout rend hommage
A ce Dieu puissant.
Le Papillon volage,
Le Lion rugissant,
Le Rossignol, &c.

Assurément, ce n'est pas là le style de Quinault. Ce dernier avait trop de goût pour accoupler ainsi les *Lions rugissans* & les *Papillons volages*. Aussi le Public accoutumé à la douce mélodie du Chantre d'Armide, ne put-il se prêter à la versification roide & âpre de Mr. Marmontel.

Ce qui paraîtra inconcevable, c'est qu'après avoir fait rire le Public à la Tragédie, cet Auteur ait entrepris de le faire pleurer à l'Opéra-Bouffon. C'est ce qu'on a vu dans le *Sylvain*, Roman usé quant au fond, trivial quant à la forme, & qui n'a dû une apparence de réussite

qu'à la Musique charmante de Mr. Grétry. On fait d'ailleurs que tous ces Opéra-Bouffons ne sont lus que par les Acteurs, qui s'en dispenseraient encore très-volontiers, s'ils n'étaient obligés d'étudier leurs rôles.

Jusqu'ici, la réputation de Mr. Marmontel paraît donc n'avoir pris un peu de consistance que dans ce qu'il a écrit en prose, c'est-à-dire, dans sa Poétique, sa traduction de Lucain, ses Contes moraux, & son Roman de Bélisaire.

Sa Poétique, comme on l'a dit ailleurs, est un Recueil d'hérésies en matière de goût, qu'il avait déjà insérées, par lambeaux, dans le Dictionnaire encyclopédique. C'est dans cette Poétique étrange que Boileau, Racine & Rousseau sont traités avec dénigrement; qu'Aristophane est comparé à Catilina & à Narcisse, & qu'on accuse Virgile d'avoir comparé Turnus à un âne, comparaison qui ne se trouve point dans Virgile.

Depuis que Mr. Marmontel voit dans ce grand Poète des choses qui n'y sont pas, il n'est pas étonnant qu'il le mette fort au-dessous de Lucain. Cependant il a mal justifié sa passion pour la Pharsale, en la traduisant en prose ampoulée. Ce n'était pas le moyen de la faire paraître supérieure à l'Enéide.

Les amis de Mr. Marmontel abandonnent encore sans trop de résistance sa Poétique & sa Traduction de Lucain. Il ne lui reste donc que ses Contes & ce fameux Roman de Bélisaire, auquel on a essayé de donner tant d'éclat.

Quant aux Contes, nous remarquerons, 1°. que ce ne sont que des Contes; 2°. que ce ne sont que des Contes en prose; 3°. qu'il y a plus de graces dans ceux de la Fontaine, plus d'esprit dans ceux d'Hamilton, plus de philosophie dans ceux de Mr. de Voltaire, peut-être même plus de naturel dans ceux de Perrault; car enfin la Fontaine a dit:

Si Peau d'âne m'était conté
J'y prendrais un plaisir extrême.

Et nous doutons que ce Poëte, ami de la délicatesse & de la naïveté, en eût dit autant du *Mari Sylphe*, de *Tout ou rien*, des *Mariages Samnites*, ou des *Quatre Flacons*.

D'ailleurs, en supposant (ce qu'on est bien éloigné de vouloir disputer) que les Contes de Mr. Marmontel soient en effet d'assez heureuses bagatelles; que le style en soit correct, quoique pesant, surtout quand l'Auteur veut

être léger, est-il donc permis à des Français, enrichis de tant de merveilles littéraires, de se passionner pour de minces historiettes, dont le fond même n'appartient pas à Mr. Marmontel ? Qui ne sait que dans *Zadig*, *Babouc*, *Memnon*, *Candide*, *l'Ingénu*, qui ne sont pourtant qu'une très-faible partie de la gloire de Mr. de Voltaire, il y a & cent fois plus de vues philosophiques & morales, & cent fois plus d'imagination, & des détails infiniment plus piquans, plus neufs, plus variés que dans tous ces petits Romans bourgeois & pédantesques sur lesquels on affecte de se récrier ? Par quel singulier caprice nous arriverait-il donc d'attacher tant de valeur à de médiocres esquisses, tandis que nous avons sous les yeux, dans le même genre, des tableaux peints par de grands Maîtres.

Nous savons qu'il est encore des gens qui capitulent assez facilement sur le mérite des Contes moraux, mais qui se sont tellement arrangés pour admirer Mr. Marmontel, qu'ils mettent du moins son *Bélifaire* infiniment au-dessus de *Télémaque*. Nous en appellons à tout homme qui se vantera d'avoir pu lire d'une haleine ce triste Roman composé de dix-sept Dissertations, enchaînées l'une à l'autre comme ces conversations

d'Ariste & d'Eugène sur le Goût, qui se passent au bord de la mer, & que le Révérend Père Bouhours a rédigées par chapitres. Que cet homme, quel qu'il soit, nous dise avec vérité s'il n'a pas été vingt fois sur le point de s'endormir aux tristes & longues homélies philosophiques de l'aveugle Bélisaire. Exceptons en, toutefois, les trois ou quatre premiers Chapitres de ce Roman moral, qu'on peut lire sans doute avec assez de plaisir. C'est un portique agréable, qui annoncerait un grand édifice, mais qui ne conduit qu'à des ruines.

Le quinzième Chapitre que l'on a tant vanté, n'est (& ici nous interrogeons la bonne foi de ceux qui ont fait semblant de l'admirer) qu'une répétition de ce qu'avaient dit avec plus de force, sur ces matières hardies, des Ecrivains beaucoup plus célèbres. Nous avons de Bayle un Traité de la Tolérance, qui est un vrai chef-d'œuvre de savoir & de raisonnement. Nous en avons un autre plus récent, composé avec tout l'art, toute la séduction, tout l'intérêt qui caractérisent, dès longtems, les Ouvrages de son illustre Auteur. Enfin, cette doctrine de la Tolérance n'a-t-elle pas encore été exprimée en traits de feu par l'éloquent Citoyen

de Genève ? D'où nous viendrait donc l'ivresse qu'on voudrait nous inspirer pour ce quinzième Chapitre , qui n'est , tout au plus , qu'une faible contrefaction d'Ouvrages infiniment supérieurs ?

Observons encore que , quand même Mr. Marmontel eut mérité quelque célébrité par ses Ecrits en prose , par la fertilité de sa plume , par sa persévérance opiniâtre à braver la critique , & par sa littérature qui , véritablement , n'est point commune , il aurait compromis toute sa gloire , en disant que Boileau est un Ecrivain *sans feu , sans verve & sans fécondité* , & en avançant une infinité d'autres paradoxes qui nous rappellent ces vers heureux de Mr. le Franc :

Où , bientôt nous verrons de petits Conquérans ;
Du Parnasse Français audacieux Tyrans ,
De leurs Maîtres fameux proscrire les merveilles ,
Et leur orgueil briser le sceptre des Corneilles.
Tels on vit les Romains , dans des jours ténébreux ;
Du second des Césars dégrader l'âge heureux ;
Ensevelir Horace & déterrer Lucile ,
Préférer la Pharsale aux beaux vers de Virgile ,
Vanter l'esprit guindé du Maître de Néron ,
Et bâiller sans pudeur en lisant Cicéron.

MAROT (Clément) né à Cahors en 1495 ,

mort à Turin en 1544. Le modèle d'une certaine naïveté fine & piquante que l'on appelle encore, de son nom, le genre Marotique. Sa charmante Epître à François I., dans laquelle il se plaint d'un valet

Sentant la hart de cent pas à la ronde ;
Au demeurant le meilleur fils du monde ;

qui lui avait dérobé son argent ; quelques Epigrammes qui n'ont point été surpassées, quelques Contes joyeux, quelques jolies Chançons, lui ont fait un nom immortel.

La manière qu'il a choisie a paru tellement convenable aux Ouvrages de ce genre, que nos meilleurs Poètes, tels que Voiture, la Fontaine, Rousseau, &c. l'ont empruntée de lui. Nous croyons cependant, avec Mr. de Voltaire, que c'est un défaut de goût que de l'avoir employée dans des Ouvrages d'un genre plus sérieux. C'est travestir Minerve que de lui donner la marotte de Momus.

Il semblerait que le Poète dont nous parlons, enjoué, badin, & quelquefois licencieux à l'excès, n'aurait guères dû s'attendre à devenir un des fondateurs de la lithurgie des Eglises Protestantes. Sa Traduction des Pseaumes, con-

tinuée par Théodore de Bèze, a été chantée longtems dans tous les Temples de la réforme de Calvin. On ne sentit point assez, dans cet âge encore grossier, l'étrange disparate du flageolet de Marot & de la harpe de David.

MASSILLON (Jean-Baptiste) Evêque de Clermont, de l'Académie Française, né à Hières en 1663, mort en 1742, Prédicateur célèbre, & qui est véritablement à Bourdaloue ce que Racine est à Corneille.

Bourdaloue armé de preuves, & quelquefois les prodiguant trop, semble n'adresser sa Morale austère qu'à la raison. Massillon s'adresse, principalement, au cœur; & il faut convenir que celui qui nous fait aimer nos devoirs, est bien supérieur à celui qui se contente de nous les démontrer.

MATHON (Alexis) né à Lille, en Flandres. Il avait pensé apparemment que nous devions avoir en Poésie, comme en Peinture, une école Flamande. Il s'était effrayé dans la carrière dramatique par une Tragédie d'*Andrisous* qui n'a point été représentée; mais qu'il a fait imprimer avec une Epître dédicatoire, dans laquelle

il dit aux Comédiens des vérités assez judicieuses , quoiqu'un peu dures. Il est vrai qu'elles paraissent bien déplacées à la tête d'un si mauvais Ouvrage.

MATHON DE LA COUR, Charles-Joseph) né à Lyon en 1738. Cet autre Mr. Mathon a travaillé conjointement avec Mr. Sautereau de Marisy à la rédaction de l'*Almanach des Muses*, que de mauvais plaisans appellaient l'*Almanach des Buses*, & à une brochure non pas hebdomadaire, mais mensuelle, intitulée le *Journal des Dames*, quoique jamais on ne l'ait vu sur aucune toilette. On louait périodiquement, dans ce Journal mort-né, la Muse limonadière, & quelques autres Saphos de ce mérite, auxquelles on avait la complaisance d'accoler ou Mr. d'Arnaud de Baculard, ou Mr. Blin de Sain-More, ou même Mr. le Mière, ce qui était assez facétieux.

On dit que Mr. Mathon de la Cour travaille actuellement à une Histoire de Lacédémone. On espère que du moins il y fera laconique, & qu'il ne perdra pas de vue le conseil judicieux que lui donnait, il y a près de dix-sept cens ans, le Poète Martial dans l'Epi-

gramme LXXX de son quatrième Livre.

... *res est magna sacere, Mathon.*

page 88, de l'édition de Janson.

MAYNARD (François) de l'Académie Française, élève de Malherbe. Ses vers, toujours dénués d'inversion, ont en général trop de monotonie, & trop peu d'élévation; mais ce fut un Ecrivain naturel, facile & correct, qui avait certainement plus de droits aux bontés du Cardinal de Richelieu que les Boisrobert, les Colletet, & beaucoup d'autres Poètes ses contemporains, qui ne le valaient pas. Les Sonnets chagrins de Maynard contre ce même Cardinal sont, peut-être, ce qu'il a fait de mieux.

MÉNAGE (Gilles) né à Angers en 1613, mort à Paris en 1692. Il a fait des vers Grecs, Latins, Français & Italiens; mais c'est dans cette dernière langue qu'il a le plus réussi. Ses poésies Italiennes le firent recevoir de l'Académie *della Crusca*.

Il sentait dans les autres le ridicule du pédantisme dont il était lui-même un peu entiché. On en a la preuve dans sa métamorphose du pédant Montmaur en perroquet.

C'est

C'est Ménage que Molière joua dans la Comédie des *Femmes savantes*, sous le nom de *Vadius*; mais il eut le bon esprit de ne pas s'offenser de cette liberté du Théâtre. Lui-même avait été satyrique avec succès dans la *Requête des Dictionnaires*, & personne n'était plus pénétré que lui de la nécessité de cette satire utile, qui, en respectant les mœurs, répand un juste ridicule sur de mauvais Écrivains, dont les succès découragent quelquefois les vrais talens, & déshonorent le goût du Public. Molière, peut-être, aurait dû l'épargner, d'autant plus que Ménage eut le mérite de sentir, le premier, le génie naissant de ce grand Poète Comique. On fait qu'il dit à Chapelain, en sortant d'une représentation des *Précieuses ridicules*: » Nous adorions, vous & moi, toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées. Croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré... « Cet éloge en renfermait un bien remarquable de la liberté courageuse avec laquelle Molière avait osé jouer tout l'hôtel de Rambouillet. On voit aussi par-là quelle influence heureuse une seule bonne Comédie peut avoir sur les mœurs de toute une Nation.

Au reste , Ménage était un Savant très-estimable. Il était bien nécessaire , surtout dans ces commencemens de la Littérature , qu'il y eut de pareils érudits. C'est à leurs travaux qu'on doit la lumière pure dont nous jouissons , & qui ne tardera pas à s'éteindre , précisément parce qu'on a voulu réduire en Almanachs , & en Dictionnaires très-imparfaits , toutes les connaissances humaines.

La Reine Christine honora Ménage de ses bontés pendant le séjour qu'elle fit en France. Cette Princesse , qui aimait les Sciences , ne put s'empêcher de distinguer un homme à qui notre langue doit beaucoup , quoiqu'il n'ait pas été de l'Académie Française. Le savant la Monnoye n'a pas jugé au-dessous de lui de donner une édition soignée du *Ménagiana* , dans lequel on trouve beaucoup de choses curieuses.

MIÈRE (Antoine-Marin le.) né à Paris. Il est à Mr. Marmontel , dans le genre dramatique , ce que Campistron est à Racine. Il n'a pas tout-à-fait la déclamation emphatique & la noble enflure de son modèle ; mais il a trouvé l'art de le surpasser en dureté , en sécheresse & en bizarrerie.

Toutes les études théâtrales de Mr. le Mière semblent n'avoir eu pour objet que l'effet de la pantomime, & la perspective de la scène. Peut-être eut-il été un excellent décorateur ; mais la nature ne paraît pas avoir eu l'intention d'en faire un Poète. S'il se trouve quelqu'un qui ait eu l'intrépidité de lire ses Tragédies, il peut se vanter de connaître à fond la manière gothique & barbare du fameux Chapelain. Ce n'est pas que Mr. le Mière n'ait quelquefois des idées assez heureuses.

Un vers noble , quoique dur ,
Peut s'offrir dans la Pucelle.

Mais ordinairement il défigure les meilleures idées par des vers précisément techniques , qui ressemblent à de la prose que l'on aurait contournée avec effort , & à laquelle on aurait attaché des rimes comme par gageure.

On invite le Lecteur à tâcher de prononcer ces lignes , prises au hasard , dans la Tragédie de Guillaume Tell.

Hâte-toi ; fais marcher , sous diverse conduite ,
Vers les divers Châteaux notre intrépide élite.
Tandis qu'avec *Wærner* , moi , j'irai sur le Lac ;
Dans l'ombre de la nuit , m'emparer de *Kusnac*.

Et ces autres lignes , non moins helvétiques ,
& fidèlement extraites de la même Pièce :

Je pars , j'erre en ces rocs où partout se hérissent
Cette chaîne de monts qui couronne la Suisse.

Les Pièces fugitives de Mr. le Mière joignent à cette singulière mélodie , une originalité fantasque qui les rend extrêmement piquantes. C'est parmi ces Pièces que l'on trouve ces inconcevables vers adressés à Mademoiselle Dangeville.

Ta folâtre féerie accordait des cerveaux
Les chanterelles élastiques.

C'est dans ces aimables Poésies que l'on trouve encore un peuple qui tombe dans l'ornière de la routine ; une onde guéable ouvrant ses lames , & sur laquelle les chars rencontrent les bateaux , de manière que les foudres croisent les rames , tandis que des fleuves rient dans leurs barbes limoneuses de ces petites rivières qu'on passe au gué. C'est là que le Lecteur ne manquera pas d'être frappé de cette agréable antithèse sur la Ville de Tours :

Ville que de tout tems signale
Son Archevêque & ses pruneaux

Et de cette idée pittoresque sur un Château qui, à la vérité, n'a ni pruneaux, ni Archevêque ; mais qui, en revanche, à l'avantage d'être vu de loin, parce qu'il *dresse ses girouettes illustres.*

C'est là enfin que l'on a grand plaisir à voir

Ces deux fils du siècle d'airain,
Ces deux fougueux Antagonistes,
Le Tien, le Mien, le front serain,
De leurs calculs brûler les listes
Sourire, & se donner la main.

Un peu revenu de la manie du Théâtre & de ces petits vers duriuscules, Mr. le Mière a voulu se signaler dans une autre carrière. Il a entrepris de chanter la Peinture, d'après l'excellent Poème latin de feu Mr. l'Abbé de Marfy. Ce sujet était beau sans doute, & Mr. le Mière a même observé, dans sa Préface, qu'il était bien supérieur à celui de l'Art poétique. C'était un engagement qu'il prenait avec le Public de s'égalier, au moins, à Boileau, d'autant plus que son Poème avait été très-fastueusement annoncé par des admirateurs mal-adroits. Enfin l'Ouvrage a paru, & l'on a cru lire encore les Tragédies de Mr. le Mière. Son style,

sans aucune exagération , est à celui de Boileau ; ce qu'étaient à la mélodie enchanteresse de la flûte de Blavet , le bruit importun d'une scie , & les aigres frottemens d'une lime qui mord l'acier. Voyez cet sur étrange Poème , où toutes les règles de la langue & du goût sont violées à chaque page , l'extrait judicieux qu'en a donné M. l'Abbé Aubert dans le Journal des beaux Arts.

Il est heureux pourtant que Mr. le Mière n'ait pas joint à sa manie pour les vers la prétention des longues Préfaces , comme ces Auteurs qui nous accablent régulièrement , au commencement & à la fin de chacune de leurs Pièces , de fatigantes & volumineuses Dissertations , & de Poétiques faites exprès pour leurs Poësies. C'est une discrétion dont on doit lui savoir beaucoup de gré.

Au reste , Mr. le Mière a remporté plusieurs prix dans les Académies de la Capitale & des Provinces ; mais cette facilité à remporter des prix académiques est devenue , par une suite d'expériences qui ne s'est presque jamais démentie , un signe assez infallible de médiocrité.

MOLIÈRE (Jean-Baptiste Poquelin de) né à

Paris en 1620 , mort en 1673. Le premier des Poètes comiques , anciens & modernes. L'extrême liberté d'Aristophane ne convenait guères qu'à un Etat démocratique. Les bons mots de Plaute se ressentent un peu de la grossièreté de son siècle. Térence ne fut guères qu'un Traducteur élégant : le seul Molière posa , d'une main courageuse , les bornes que doit avoir la véritable Comédie , dans une Monarchie gouvernée par les bienséances & par les mœurs.

On sent bien que d'après les limites que nous nous sommes imposées , nous ne pouvons nous permettre ici que quelques traits rapides & peu approfondis sur le caractère de ce grand Poète.

Le premier secret de l'Art de Molière fut , sans doute , de peindre les hommes qu'il voyait , bravant , à la fois , l'audace des applications & les vains murmures de ceux dont il représentait naïvement les ridicules , & même les vices.

Il est courageux , mais il est nécessaire de répéter ce que nous avons dit ailleurs , qu'il ne peut exister de bonne Comédie , si l'on retranche au Poète la liberté de s'emparer de tous les ridicules qui appartiennent de droit à son art. L'homme métaphysique n'est qu'une spécu-

lation vaine, aussi étrangère à la Poësie qu'à la Peinture. Ce sont les individus, pris dans la société, qui doivent servir de sujets & de modèles à la Comédie. Seulement, on exige de l'Auteur qu'il tâche de masquer son secret, en accumulant sur un seul personnage les traits du ridicule dérobés à plusieurs : de manière que l'ensemble de ces traits réunis ne désigne plus, uniquement, tel ou tel homme en particulier ; mais frappe, à peu près également, sur toute l'espèce des caractères vicieux que le Poëte s'est proposé de peindre.

C'est ainsi qu'Appelle forma sa Vénus, non d'après la plus belle des femmes, qui, peut-être, n'eut pas suffi pour rendre toute l'idée qu'il avait de la Déesse des Graces ; mais d'après la réunion de plusieurs Beautés, dont chacune lui fournit, plus ou moins, les détails qui pouvaient atteindre au modèle que son imagination avait conçu.

On doit avouer que cette loi imposée au Poëte Comique a tourné quelquefois au profit du génie. Cependant Molière, à l'exemple d'Aristophane, s'éleva souvent au-dessus de cette contrainte. Encouragé par Louis XIV, il osa franchir une loi dont l'observation superstitieuse

eut gêné son effor : car le génie ne peut s'immoler toujours aux règles pufillanimes que lui-même n'a pas dictées , & qui ne sont , en effet , que des bienséances de pure convention.

On fait à combien de gens ressembloit son Tartuffe ; on connaît même l'homme en plate accusé , par la voix publique , d'avoir servi de modèle à ce personnage hardi. Molière n'en eut pas moins le courage de déclarer à Louis XIV , qu'il fallait ou lui permettre le Tartuffe , ou qu'il renonçât désormais à la Comédie.

On fait que presque toutes les anecdotes de la Cour & de la Ville , dès qu'elle lui semblaient convenir à son art , venaient se placer , tour-à-tour , dans ses Pièces immortelles , qui n'en avaient que plus de mérite pour les Spectateurs , charmés de retrouver sur le Théâtre les scènes de ridicule que les originaux de Molière avaient données dans la société.

On fait , par exemple , que le trait de Bertrand de Sotenville , qui eut le crédit de vendre tout son bien pour faire le voyage d'outre-mer , fut appliqué à Mr. de la Feuillade , qui avoit dérangé sa fortune pour mener au siège de Candie trois cens Gentilshommes équipés à ses dépens.

On fait que l'impertinent Chasseur de la Comédie des *Facheux*, n'était autre que le Marquis de Soyec****.

On fait que ce Gros-Pierre, qui prit le nom pompeux de Mr. de l'Isle, désignait Thomas Corneille, qui s'avisa de quitter le beau nom de Corneille, en effet très-dangereux pour lui, pour prendre le nom de Mr. de l'Isle.

On fait que, dans la Pièce des *Femmes savantes*, *Cotin*, *Ménage*, *Madame Dacier*, & tout l'hôtel de Rambouillet furent joués. On fait même que Madame de Rambouillet qui était à la première représentation de cette Comédie, dit en sortant à *Ménage* : » Quoi ! » Monsieur, vous souffrirez que cet impertinent de Molière nous joue de la sorte ? » Et que celui-ci eut le bon esprit de répondre : » Madame, j'ai vu la Pièce. Elle est parfaitement belle, & l'on n'y peut trouver rien à redire, ni à critiquer. «

On fait qu'on croyait Mr. de Montauzier lui-même caractérisé dans quelques-unes des brusqueries du *Misanthrope*.

On fait que, dans l'*Amour Médecin*, les quatre premiers Médecins de la Cour, MM. Desfougerais, Esprit, Guenaud & d'Aquin,

Furent représentés naïvement sous les noms de MM. Desfonandrés, Bahis, Macroton & Tomès, noms comiques, qui avaient été fournis à Molière par son ami Despréaux, & qui servaient à désigner plus particulièrement encore ces mêmes Médecins. Tous ces noms étaient dérivés du Grec. Celui de Desfonandrés, qui veut dire *tueur d'hommes*, s'appliquait à Mr. Desfougerais; celui de Bahis à Mr. Esprit, affligé d'un bredouillement glapissant & risible; celui de Macroton à M. Guenaud, à cause de son parler lent & désagréable; enfin, celui de Tomès à Mr. d'Aquin, partisan fanatique de la saignée. Il ne faut pas oublier que, pour rendre la plaisanterie plus agréable à toute la Cour, les Acteurs chargés de ces Rôles, les représentèrent avec des masques que Molière avait fait faire exprès, & qui imitaient parfaitement la figure de ces Messieurs. C'était véritablement la Comédie d'Aristophane.

On sait que toute la Pièce du *Mariage forcé* n'avait pour base que le mariage, en effet, un peu forcé du Comte de Grammont avec Mademoiselle Hamilton.

On sait que jusqu'au nom de *Tartuffe* même qui s'était appelé d'abord *Pamulphe*, avait été

fourni à Molière par une anecdote plaisante arrivée à la table d'un Ecclésiastique (*) du premier rang ; & que les interrogations que fait en latin Mr. Bobinet à son Elève , dans la Comtesse d'*Escarbagnas* , faisaient allusion aussi à une autre anecdote du tems.

Cette liberté de ne laisser échapper aucun des traits comiques que lui fournissait la société , fut pour Molière une source inépuisable d'excellentes plaisanteries. En vain on criait à la satire comme si la Comédie pouvait être autre chose que l'imitation , & par conséquent la satire des mœurs ; Molière avait l'avantage de vivre dans un siècle plein de nerf & de courage , fertile en âmes fortes & vigoureuses , à qui les vaines clameurs de l'Envie étaient peu capables d'en imposer. Ceux qui présidaient alors au Gouvernement avaient eu le mérite de sentir qu'un excellent Poète Comique , avec les seules armes du ridicule , pouvait avoir sur les mœurs de toute la Nation l'influence la plus utile ; maintenir une balance à peu près égale entre les différentes Conditions de l'Etat , balance qui importe infiniment plus qu'on ne le croit à la tranquillité

[(*) Voyez la Vie de *Misanthrope* par Mr. *Bourgeois*.

d'une Monarchie ; réprimer à propos l'orgueil ou l'ambition de certains ordres de Citoyens qui peuvent devenir dangereux , en s'arrogeant insensiblement des prérogatives qui ne leur appartiennent pas ; & qui n'étaient point à craindre lorsqu'ils se trouvaient confondus dans la classe des Citoyens dont il était permis de rire. On ferait un volume sur l'utilité dont pourrait être un homme tel que Molière à une administration éclairée.

L'esprit juste & naturel de Louis XIV semblait lui avoir révélé une partie de ces grandes vues. Souvent ce Prince , près de qui la fortune avait placé Molière (circonstance nécessaire peut-être au repos de ce grand Poète) daignait lui indiquer lui-même les ridicules qui pouvaient être échappés à son pinceau. Aussi trouverait-on dans ses Comédies , plutôt que dans notre Histoire , le vrai caractère de la Nation ; & c'est là ce que des Commentateurs qui auraient quelque génie , devraient surtout y chercher. Mais que pour la gloire de Molière & de la France , ce Commentaire , digne de nos plumes les plus savantes , ne soit point livré à des mains profanes !

La seule Comédie du *Tartuffe* , qui n'avait

eu de modèle chez aucune Nation , soit par la hardiesse de son sujet , soit par les difficultés qu'il offrirait à vaincre , soit par les finesse de l'art que l'on y découvre à chaque scène , soit enfin par l'histoire de la persécution momentanée que cette Pièce attira sur l'Auteur , peut donner lieu à plus de remarques utiles que tout le reste de nos Théâtres pris ensemble.

Au reste , en démontrant , comme nous le faisons à l'instant , la nécessité des personnalités dans la Comédie , nous n'avons pas prétendu allarmer les Citoyens ; mais seulement indiquer au Gouvernement une de ses ressources , pour faire tomber sans violence des abus que les loix n'ont pu prévoir , ou qu'elles ne peuvent réprimer. C'est à lui de saisir ce juste milieu , qui , en accordant aux Arts toute la liberté qui leur est due , empêche cette même liberté de dégénérer en licence. C'est à lui enfin de savoir employer le ridicule comme un supplément à l'insuffisance des loix.

Que les Citoyens , d'ailleurs , soient sans inquiétude. Nous l'avons déjà dit quelque part : des ridicules communs & vulgaires , tels que la plupart de ceux qu'on apperçoit , ne méritent pas même un coup d'œil d'un Poète Comique ,

bien loin de pouvoir servir à la correction des mœurs , & à l'amusement d'une Nation vive & brillante. Les vrais originaux sont très-rare ; & il y a bien des gens qui ont la folle vanité de se croire des personnages dignes de la scène , dont l'Auteur le plus satyrique tranquilliserait bien l'esprit , s'il était à portée de leur dire ce qu'il pense de leurs ames nulles & sans physionomie. Tous les portraits ne sont pas faits pour être exposés aux Sallon , & tous les caractères ne sont pas dignes du Théâtre. Observons encore qu'il n'est pas possible de bien peindre un personnage vicieux ou seulement ridicule, sans qu'on lui trouve dans le monde une infinité de copies. Souvent le véritable original qui a servi de modèle au Poète échappe à l'application , tandis qu'elle va se partager sur des gens auxquels l'Auteur n'avait jamais pensé , & dont même il ne soupçonnait pas l'existence , avant que la malignité des Spectateurs vint la lui révéler. Or , toute application ainsi divisée , cesse , par-là même , d'être une personnalité offensante. Nous garantissons la justesse de cette observation d'après l'expérience que nous en avons faite nous-mêmes plus d'une fois , & surtout à l'occasion de

la Comédie des *Philosophes*, s'il est permis de rappeler aucune Comédie quand on parle de Molière.

Une des loix que se prescrivit encore ce grand homme, & qui ne contribua pas moins que sa liberté courageuse à la perfection de son art, ce fut de choisir constamment ses personnages dans la vie commune, qui est la plus propre à fournir à la scène des ridicules saillans, & qui ont précisément la charge du Théâtre. On sait qu'il ne dérogea à cette règle que dans la Comédie du *Misanthrope*, le seul des caractères qu'il ait traités que le peuple ne devait pas lui fournir. Mais nous avons développé ailleurs cette idée (*); & depuis quelques Ecrivains célèbres nous ont fait l'honneur de l'adopter.

Nous avons fait sentir aussi l'avantage qu'avait eu Molière d'employer dans ses Comédies beaucoup de traits d'une plaisanterie naïve, tels que ces ingénuités si piquantes d'*Agnes*, dans l'*Ecole des femmes*, qui blesseraient aujourd'hui la délicatesse hypocrite de nos oreilles, tandis que nous allons tous les jours nous dédom-

(*) Voyez le Discours préliminaire de la Comédie des *Tuteurs*.

dédommager à des Spectacles forains, libres jusqu'à l'indécence, de ces entraves qu'une vaine affectation de pudeur a données au Théâtre de la Nation, sous prétexte de l'épurer. Cette conduite n'a que l'apparence d'une contradiction, & ne paraîtra pas étonnante à quiconque aura observé que plus on a de morale en paroles, moins on a de mœurs en réalité.

Nous ne pouvons nous refuser à l'idée de considérer un moment Molière comme un Législateur qui exerça sur les Français une sorte de Magistrature, d'autant plus puissante qu'il ne l'exerça que par son génie, & que rien, à l'extérieur, ne décelait au vulgaire le secret de son administration.

Il naquit dans les circonstances les plus heureuses où il pouvait naître, sous un Prince qui le protégea contre les ennemis que devaient nécessairement lui donner & le genre & la supériorité de ses talens. On trouve dans un Mémoire que lui adressa Molière en faveur d'un Médecin, des traces précieuses de la familiarité à laquelle ce Monarque, quoique fastueux, daignait admettre ceux de ses sujets qui illustraient son règne.

Le goût des amusemens nobles, & ces fêtes

ingénieuses & brillantes qui faisaient de la cour de Louis XIV le rendez-vous des Etrangers & l'admiration de l'Europe ; l'esprit de gaité, alors généralement répandu, par une suite de la considération & de la prospérité dont jouissait la Nation ; cet esprit de gaité que la manie philosophique a, depuis, desséchée dans sa fleur, lorsque, las, pour ainsi dire, d'être Français, quelques raisonneurs mélancoliques ont voulu nous livrer au délire sombre des idées Anglaises ; enfin, l'émulation entretenue sans cesse par le concours d'une foule d'excellens esprits que la nature sembla prodiguer dans ce beau siècle : toutes ces circonstances réunies contribuèrent à donner à la France un homme tel que Molière.

Quel assemblage heureux d'événemens nécessaires, peut-être, au développement d'un pareil génie ! Tandis que, pour l'arrêter dans son essor, il ne faudrait, de nos jours, qu'un Tristotin en faveur dans quelques Bureaux d'esprit, qu'un Zoile en place, enfin qu'un seul homme puissant trop peu sensible à la gloire, ou trop faible pour accorder au mérite une protection généreuse contre les fureurs de l'Envie.

Il résulte de ce petit nombre d'observations jetées à la hâte dans un sujet si riche, que

personne ne porta dans le cœur humain un coup d'œil plus sûr & plus profond que ce Poète, qui est en même tems le plus grand Philosophe dont la Nation ait à s'enorgueillir. Non-seulement il sembleroit avoir épuisé toutes les sources du rire, & les différens caractères dont il s'est emparé ; mais encore ceux mêmes qu'il n'a fait, pour ainsi dire, qu'effleurer dans quelques scènes de ses Pièces inimitables. Il y a tel sujet de Comédie que, peut-être, on n'osera jamais tenter, uniquement parce que Molière en a crayonné les premiers traits ; & c'est, en ce sens, l'homme qui a fait le plus de larcins à la postérité. Qui oseroit, par exemple, traiter le sujet du *Railleur*, après la scène de Clitandre & de Trissotin dans les *Femmes savantes* ?

Toutes les innovations que l'on s'est permises, depuis ce grand homme, sous prétexte de réformer ou d'annoblir le genre, n'ont tourné qu'à la ruine de la vraie Comédie. Les uns ont cru imiter la nature en saisissant quelques détails minutieux des usages de la vie commune. Ils ont cru mettre de la vérité dans leurs Pièces, en rendant, avec fidélité, les décorations d'un appartement, ou de petites attitudes domestiques, dont ils ont eu soin de noter en

nuyeulement le pantomime dans leurs Drames. Toutes ces puérités, à prétention, indignent les vrais connaisseurs, & font même une secrète pitié à ceux qui feignent le plus de les admirer.

D'autres, au lieu de peindre les hommes tels qu'ils sont, nous ont donné des Romans qu'on pourrait, tout au plus, regarder comme des exceptions aux événemens ordinaires de la vie, & comme les aventures bizarres de quelques individus de notre espèce. En établissant, sur des événemens peu vraisemblables, un intérêt chimérique, ils ont prétendu remplacer le Peintre des ridicules, & l'Historien des mœurs; mais, malgré leurs efforts, tous ces Ecrivains à la mode ne nous ont appris qu'à regretter Molière davantage.

On a souvent agité l'inutile question de la prééminence entre les deux genres dramatiques. On a voulu savoir qui de Melpomène ou de Thalie méritait le plus d'honneurs. Il nous semble que Molière a résolu ce problème, & qu'il a décidé sans retour la victoire en faveur de la Muse comique. En effet, Corneille a eu, parmi nous, plus d'un successeur digne de balancer sa gloire, & Molière est encore sans émule. Il en fut à peu près de même chez les

Grecs. Ils eurent un Eschile, un Sophocle, un Euripide, mais leur Théâtre ne nous a conservé qu'un Aristophane. Ménandre, dont on a beaucoup vanté l'élégance, a toujours été regardé comme très-inférieur à ce Poète du côté de la force comique. Il paraît donc plus aisé d'avoir plusieurs Corneilles qu'un seul Molière; &c, véritablement, nous voyons encore une foule de jeunes gens se signaler, plus ou moins, dans le genre tragique, tandis que, dans l'autre genre, on distingue à peine encore quelques heureux essais, qui ne sont pas même encouragés.

On a reproché à Molière de n'avoir pas été toujours correct; mais on a point assez remarqué l'énergie singulière de son style, énergie alliée partout à la plus étonnante facilité. Malheur aux Ecrivains froids, qui plus frappés de quelques fautes de détail qu'on peut trouver, sans doute, dans le style de Molière, que des beautés dont il étincelle, croiraient que, même en cette partie, il existe un meilleur modèle! Qu'ils indiquent, s'ils le peuvent, un Poète comique dont on ait retenu plus de traits, dont plus de vers soient demeurés proverbes; qu'ils tâchent enfin d'opposer au Misanthrope quelques Pièces de nos jours, dont le coloris

soit plus vrai , plus naturel , plus brillant.

Mais c'est l'Art du Dialogue , surtout , qui a donné le plus de vie aux Comédies de Molière , & qui paraît aujourd'hui le plus négligé. Ce mérite si rare , & l'extrême simplicité des plans dans les Pièces de caractère (simplicité dont ce grand Poète lui-même n'avait senti toute la nécessité que vers le milieu de sa carrière) sont les seuls indices auxquels le Public éclairé pourrait reconnaître ceux qui seraient véritablement appelés à tenir quelque rang parmi les successeurs de Molière.

Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par un trait qui fait , à la fois , l'éloge de trois grands hommes. Louis XIV eut la curiosité louable d'apprendre par qui son règne avait été le plus illustré. Quel est le plus grand génie de mon siècle , demanda un jour ce Prince à l'ami de Racine , au célèbre Despréaux ? C'est Molière , répondit ce judicieux Critique ; & la postérité a confirmé sa décision.

Molière ne fut point de l'Académie Française.

MONNOYE (Bernard de la) de l'Académie Française , né à Dijon en 1641 , mort

en 1728 , Critique très-savant. Il eut , comme Ménage , la facilité de faire des vers dans presque toute les langues ; mais quelques-uns de ses Poèmes Français , & entr'autres celui du *Duel aboli* , qui remporta le premier prix que l'Académie ait distribué , sont très-supérieurs à tous les vers de Ménage.

Les Noël's Bourguignons de Mr. de la Monnoye sont aussi estimés à Dijon , que les Poésies Languedociennes du Chanoine Goudouly le sont à Toulouse ; mais les jargons irréguliers de nos Provinces , quoiqu'ils puissent fournir quelques expressions énergiques ou naïves , ne sont pas faits pour se naturaliser avec notre langue ; & nos Poètes n'auront jamais , à cet égard , la liberté des Grecs , qui employaient à leur gré , les différens dialectes de leur pays.

MONTAGNE (Michel Eyquem de) né dans le Périgord au Château de Montagne en 1538 , mort en 1592. Philosophe très-hardi pour son tems , très-sceptique , mais dont le pyrrhonisme s'arrêta cependant au doute raisonnable. Ses Essais sont encore entre les mains de tout le monde. C'est , surtout , dans les Ouvrages du célèbre Citoyen de Genève qu'on peut

apprendre à les estimer. On sera surpris de l'usage heureux qu'il a fait de cette source, quoiqu'il semblât qu'elle dût être tarie, depuis long-tems, par les richesses qu'elle a fournies à nos Philosophes les plus distingués. Mr. Rousseau, après eux, a trouvé moyen d'y en puiser de nouvelles; mais, à leur exemple, il se les est souvent appropriées, sans en faire hommage à Montagne.

La philosophie de ce dernier n'a rien d'aride, & n'est altérée par aucun mélange de pédantisme. Montagne est un homme du monde qui, en s'observant lui même, & en osant ne rien dissimuler de ses observations, a fait, sans paraître y penser, le portrait le plus naïf & le plus fidèle de l'espèce humaine. Ses couleurs sont vives, animées, pleines d'énergie. Il s'empare de l'imagination de ses Lecteurs de manière que, malgré les tours vicieux & irréguliers du langage de son tems, & les défauts particuliers de son style, c'est un de ces Auteurs que l'on ne quitte jamais sans peine, & à qui l'on revient toujours avec un nouveau plaisir. On trouve dans ses Essais une foule d'expressions qui ont vieilli, mais que l'on regrette par la singulière vigueur qu'elles empruntent de l'art

avec lequel il a su les employer. On sent qu'on ne pourrait l'éputer sans l'affaiblir, & enfin on lui pardonne tout, parce qu'il est un de ces hommes rares qui ont réuni, au plus haut degré, le talent de plaire & le mérite d'instruire.

Son scepticisme qui serait, pour la plupart des hommes, un état de trouble & d'anxiété, était pour Montagne, d'après ses expressions mêmes, un oreiller sur lequel il reposait mollement sa tête. Ce scepticisme prenait sa source dans son imagination trop féconde. Elle était pour sa raison, dit ingénieusement Mr. Marmontel, ce qu'est pour les yeux un crystal à plusieurs facettes, qui rend douteux l'objet véritable à force de le multiplier.

MONTESQUIEU (Charles de Sécondat, de) de l'Académie Française, né en 1689, mort en 1755. Ses *Lettres Persanes* ne sont pas un Ouvrage de plaisanterie, comme l'a dit un Ecrivain célèbre. Mr. de Montesquieu y traite souvent les objets les plus graves avec cette hardiesse & cette profondeur qui ont caractérisé depuis l'immortel Ouvrage de l'*Esprit des Loix*.

Cette dernière production est un monument

de génie, & non pas un Recueil d'Epigrammes, ainsi que l'a avancé, un peu trop, légèrement, l'Auteur d'une Lettre adressée au savant Abbé d'Olivet. L'admiration de l'Europe semble avoir imposé silence aux détracteurs de Mr. de Montesquieu. Sa philosophie a éclairé le monde. Il n'a eu pour ennemis que des fanatiques obscurs qui le critiquaient sans l'entendre, & qu'il a rendu ridicules à jamais, quand il a daigné leur répondre. Mais s'il eut des Censeurs téméraires, il faut convenir aussi qu'il a eu une foule d'imitateurs médiocres, qui semblent n'avoir usurpé le nom de Philosophes, que pour nous dégoûter de la philosophie.

La postérité trouvera sans doute singulier que le Temple de Gnide, cette production légère d'une imagination voluptueuse & riante, ait été construit par la même main qui avait tracé, avec l'énergie de Tacite, le tableau intéressant & rapide des Causes de la grandeur & de la décadence des Romains, & qui, depuis, éleva l'immense édifice de l'Esprit des Loix.

On doit regretter infiniment la perte de son Histoire de Louis XI; & malheureusement celle que Mr. Duclos nous a donnée, n'est guères capable de nous en consoler.

MOREAU (Jacob - Nicolas) Avocat au Parlement. Il a fait plusieurs Ouvrages relatifs aux événemens politiques de notre tems , qui sont écrits avec une précision élégante. Mais on lui est redevable , surtout , du *Mémoire pour servir à l'Histoire des Cacouacs*. Cette brochure , à la fois très-piquante & très-judicieuse , parut quelques tems après les *petites Lettres sur de grands Philosophes* , & avait le même objet : celui de faire sentir la ridicule vanité d'une secte impérieuse & hautaine , qui avait usurpé longtems la plus grande considération , en faisant servir à sa célébrité le mot imposant de philosophie.

Molière mourut sans doute trop tôt. S'il eut vécu jusqu'à nos jours , quel ridicule immortel n'eut-il pas jetté sur un des plus absurdes délires qui ait jamais fait époque dans notre Histoire littéraire ! Lorsque la Nation aura repris son sang-froid sur des Ecrivains pleins d'orgueil , qui , à force de manège , étaient parvenus à lui dérober une sorte d'admiration , elle aura peine à concevoir par quel art on avait pu jeter sur elle un pareil esprit de vertige : mais , comme nous sommes Français , nous finirons sagement par en rire.

MORLAIX ou MORELLET (l'Abbé)
né à Lyon. Pour se donner une existence dans
la littérature , il se jeta d'abord dans le parti
philosophique , auquel il se dévoua comme les
Codrus & les Décius se dévouèrent pour leur
Patrie. Cet Abbé n'est dépourvu ni de con-
naissances , ni de talents ; mais on lui attribue
le Libelle intitulé *la Vision* , & des Notes qui
tiennent du Libelle sur la *Prière universelle* ,
imitée de l'Anglais de Pope , par Mr. de Pom-
pignan.

Mr. l'Abbé Morellet a traduit de l'Italien
le *Traité des Délits & des Peines* , Ouvrage
fait pour adoucir les hommes , & qui peut con-
tribuer , en leur inspirant plus d'indulgence les
uns envers les autres , à les rendre meilleurs &
plus heureux. L'Ecrivain dont nous parlons
fera beaucoup mieux de traduire , ou de com-
poser , s'il le peut , des livres utiles , que de
deshonorer son esprit par des Satyres calomnieu-
ses. Nous souhaitons beaucoup de prospérité à
son Dictionnaire du Commerce ; nous aurions
voulu ; seulement , ne pas lire dans le *Prospectus*
qu'il en a publié , qu'on peut considérer l'argent
comme un mouton abstrait. Ce jargon métaphysique
n'est pas le style convenable à des Dictionnaires ;

& lorsqu'on écrit pour des Commerçans , il faudrait du moins que la philosophie daignât le rendre intelligible.

MORLIÈRE (Charles-Jacques-Louis-Auguste , Chevalier de la) né à Grenoble. Quoique le petit Conte ordurier connu sous le nom d'*Angola* , soit une de ces productions qu'un homme sensé désavouerait bien plutôt qu'il ne s'en ferait honneur ; quoiqu'il ne soit qu'une imitation d'autres bagatelles du même genre que la licence des mœurs avait mises à la mode il y a quelques années , & qu'on a quittées pour les Contes moraux , sans qu'on en soit devenu plus honnête ; cependant comme on a cru trouver , dans *Angola* , une sorte d'esprit , & que l'Avant-propos , surtout , parut d'un style assez léger , on a disputé cet Ouvrage à Mr. le Chevalier de la Morlière , qui n'a jamais prouvé depuis qu'il eut été capable de l'écrire. Au contraire , il a fait des Romans d'un caractère absolument opposé , & rien n'est plus triste , plus ennuyeux , plus lourd.

L'habitude que cet Ecrivain avait contractée de disserter sur les Pièces nouvelles , au Parterre & dans les Caffés , lui fit croire qu'il pou-

vait s'essayer dans le genre dramatique. Il donna à la Comédie Italienne, *le Gouverneur* qui n'eut aucun succès; & au Théâtre Français, *la Créole* qui ne fut point achevée.

MOTTE (Antoine HOUDART de la) de l'Académie Française, né à Paris en 1672, mort en 1731. Avec beaucoup d'esprit, il a contrefait Homère, Anacréon, Virgile, la Fontaine & Quinault, comme le singe contrefait l'homme. Il a substitué au naturel, au sentiment, aux graces, l'art, le bel esprit & le jargon.

La plupart de ses vers ne sont pas moins froids, moins secs, moins durs que ceux de Chapelain. Sa prose, au contraire, est correcte, harmonieuse, séduisante; mais on doit avertir les jeunes gens de ne la lire qu'avec une extrême défiance; car, dans tous ses Discours, il ne cesse de tendre des pièges au goût de ses Lecteurs. Les paradoxes les plus singuliers y sont exposés d'une manière très-adroite & capable d'en imposer, si l'on perd un instant de vue l'intérêt que l'Auteur avait à les établir.

Personne n'eut, peut-être, plus d'esprit que lui. Aussi Mr. de Fontenelle disait-il que le

plus beau trait de sa vie était de n'avoir jamais été jaloux de Mr. de la Motte. Mais personne n'est, en même tems, plus propre à marquer l'intervalle immense qui sépare le bel esprit du génie.

Mr. de Fontenelle disait encore, avec l'intention de le louer, qu'il voulut être Poète & qu'il le fut. En effet, Mr. de la Motte s'essaya dans tous les genres de Poésie; mais le coloris, cette partie essentielle de l'art, lui manqua presque toujours; & c'est sans doute parce qu'il le sentit lui-même, qu'il prit enfin tant d'humeur contre la Poésie. Il est le premier qui ait entrepris de mettre en vogue le ridicule projet de faire des Tragédies & des Odes en prose. Ses Fables, quoique ingénieuses, sont aussi inférieures à celles de la Fontaine, que son informe abrégé de l'Iliade est au-dessous du Poème d'Homère.

Une des plus grandes erreurs de Mr. de la Motte fut de croire que l'esprit seul tenait lieu de tout. Cette opinion l'égara dans le parti de Perrault & des autres détracteurs des Anciens, dont il ne pouvait juger les Ouvrages que sur le rapport infidèle des Traductions.

On a répété souvent que les vers de la Motte

étaient extrêmement pensées, & que même, en qualité de penseur, il devait avoir le pas sur Rousseau. Ceux qui ont voulu établir ce paradoxe, ont affecté de confondre le masque & le visage. La Motte employe, il est vrai, avec recherche, le jargon & l'appareil de la philosophie. Il en devient, pour ainsi dire, technique; en un mot, il ne quitte jamais la fourrure doctorale & la ton dogmatique; mais aux yeux des connaisseurs délicats, il paraîtra toujours vuide & sec à côté de Rousseau. Ce dernier a réellement dans ses Ouvrages toute la saine philosophie; dont la Motte n'a que l'extérieur.

L'Auteur du Dictionnaire philosophique (article Critique) a cru prouver la supériorité de la Motte, en opposant quelques-uns de ses vers les mieux faits aux vers de Rousseau les plus négligés. Ce petit artifice n'en imposerait, tout au plus, qu'à des enfans. Avec une pareille méthode, il serait aisé à Mr. Fréron de mettre le dernier de nos Poètes au-dessus de Mr. de Voltaire.

On doit placer la Motte au nombre de ces Auteurs qui ont eu, de leur vivant, une réputation trop au-dessus de leurs talens, & dont la postérité

postérité se venge ensuite en les rabaisant au dessous de leur valeur.

MOUHY (Charles de FIEUX , Chevalier de) de l'Académie de Dijon, sa Patrie. C'est un des plus riches modèles du style plat & du genre niais. Depuis la *Paysanne parvenue*, jusqu'à l'*Amante anonyme*, qui est son dernier Ouvrage, il a donné au Public, qui ne s'en doute pas, environ quatre-vingt volumes de Romans, où la langue n'est pas mieux traitée que la raison. On dit que tous ces Romans se vendent dans nos Colonies, & qu'ils font les délices des Nègres qui travaillent à nos Manufactures.

MUSE Limonadière. C'est le titre du Recueil obscur des Œuvres d'une Madame Bourette, Limonadière, qui adresse des Odes en prose à des Rois, & des Epîtres en vers à sa Blanchisseuse. On se dispenserait de parler de cette Muse, s'il n'était utile d'apprendre à la Province que, par une épidémie particulière à notre siècle, la fureur d'écrire s'est emparée, dans la Capitale, de presque tous les états.

Maitre Adam, Menuisier de Nevers, avait prouvé que, dans les Professions les plus com-

munes, il peut se trouver des talents favorisés par la nature. Son exemple est devenu bien contagieux de nos jours. Des Horlogers, des Maçons, des Perruquiers ont eu la manie du bel-esprit, & l'on s'est enfin servi de l'Imprimerie pour avilir les Lettres, dont il semblait qu'elle dût maintenir l'honneur.

N.

N***** (M. le D. de) l'Académie Française. Il serait inutile de rapporter ses autres titres dans des Mémoires purement littéraires. Nous avons déjà observé que le premier de tous était, sans contredit, le mérite personnel.

Quand M. le D. de N***. ne serait connu que par ses Réflexions critiques sur le génie d'Horace, de Despréaux & de Rousseau, son nom n'en serait pas moins illustre. Jamais on n'a renfermé, en un moindre volume, un sens plus fin, plus délicat, plus exquis. On croirait que le Goût lui-même & les Grâces ont dicté ses observations, pour l'honneur des trois Poètes qui en ont été le plus familièrement inspirés. Il est remarquable que, malgré la contagion du goût moderne, celui de M. le D. de N***. se soit conservé aussi pur, & qu'il ait rendu à

Despréaux, surtout, & à Rousseau, une justice que l'on affecte aujourd'hui de leur refuser, même dans des Poétiques. C'est associer son nom à celui de ces hommes sublimes, que de sentir si vivement leurs beautés.

M. le D. de N***. nous paraît, à cet égard, d'autant plus digne d'éloges, qu'il avait à combattre non seulement les préjugés de nos beaux Esprits, mais encore un sentiment d'aversion pour le genre satyrique, qu'il ne dissimule pas, & qui tient, sans doute, à l'aménité de son caractère. C'est apparemment, par une suite de cette antipathie, qu'il appelle les Epigrammes de Rousseau, *des traits où l'esprit se pure des défauts du cœur*. Nous croyons ce jugement trop rigoureux. Il nous semble que M. le D. de N***. ne se rappelle point assez que ce grand Poète, victime de la haine & de la persécution, n'a employé le ridicule qu'à se venger de l'injustice. Il oublie que des Epigrammes, qui ne tombent que sur des productions littéraires, n'annoncent souvent que la gaieté de l'esprit, & non pas la dépravation du cœur, comme les Libelles calomnieux; en un mot, que ce n'est pas plus un crime de dire plaisamment qu'un mauvais Ouvrage est mauvais, que de le témoigner

de toute autre manière , & que même rien ne paraît plus propre à faire pardonner à son Auteur l'existence d'un méchant Livre, que le bon-mot dont ce Livre a été l'occasion.

Le mérite des Réflexions de M. le D. de N***. ne se borne pas à l'analyse fine & raisonnée qu'il y fait de ces trois Poètes. Il traduit Horace comme il le juge. On ne peut se refuser au plaisir de transcrire ici ce morceau charmant tiré de la seizième Ode du Livre 3.

Un clair Ruisseau , de petits bois ,
Une fraîche & tendre prairie ,
Me font un trésor que les Rois
Ne pourraient voir qu'avec envie.
Je préfère l'obscurité
Qui suit la médiocrité ,
A l'éclat qui suit la puissance :
Le Riche est , au sein des plaisirs ,
Moins heureux par la jouissance ,
Que malheureux par ses desirs.



Je n'ai point ces riches habits
Qu'avec orgueil Plutus étale.
Ni vins rares , ni mets exquis ,
Ne couvrent ma table frugale.
Mais , dans ma douce pauvreté ,

De la dure nécessité
 J'ignore l'affligeante peïste.
 Je jouis d'un destin heureux.
 Et n'ai-je pas toujours Mécène
 Si je voulais former des vœux ?

Le talent de la Poësie pourrait être regardé comme héréditaire dans la Maison de M. le D. de N***. On a retenu les vers satyriques & pleins d'énergie que fit son Ayeul contre le fameux Abbé de Rancé, Réformateur de la Trappe. Il est à regretter seulement que des séductions de société ayent égaré M. le Duc de Nevers dans le parti opposé à Despréaux & à Racine, & que son amitié pour Madame Deshoulières l'ait mis dans le cas de protéger Pradon. Ce n'était point à Mécène de se montrer injuste envers Virgile & Horace, ni d'embrasser la querelle de Mévius.

O.

OLIVET (l'Abbé Joseph THOULIER d')
 de l'Académie Française, né à Salins en 1682,
 mort à Paris en 1768. L'un des meilleurs & des
 plus fameux Grammairiens de ce siècle, & l'un
 des Ecrivains qui se sont opposés le plus constam-

ment aux ravages du néologisme & du mauvais goût.

Ses Remarques sur les Tragédies de Racine prouvent qu'on peut connaître parfaitement la langue, & ignorer quelquefois les privilèges de la Poésie. Il est le premier qui ait remarqué & déterminé notre Prosodie Française. Il a traduit plusieurs Ouvrages de Cicéron, & il était digne de les traduire.

P.

PALISSOT (*) (Charles de Montenoy) né à Nancy en 1730, Auteur de la Comédie des *Philosophes*, de quelques autres Pièces de Théâtre, & du Poème de la *Dunciade*. Ses amis prétendent qu'en lisant ses Ouvrages, on s'apperçoit qu'il a fait une étude assez heureuse d'Aristophane, de Lucien, de Molière, de Boileau, & en général, des bons modèles. Mais ses ennemis assurent que c'est un homme sans foi, sans probité, sans religion, sans mœurs; une âme sombre & dévorée de fiel; un banqueroutier, un voleur, un ingrat, un fourbe, un traître, un mé-

(*) Cet article est des Editeurs.

chant, un flatteur, un envieux, un calomniateur, un hypocrite, un scélérat, &c., &c., &c. (*); & ils en donnent pour preuves la Comédie des *Philosophes*, représentée, de l'aveu du Gouvernement, en 1760, & son Poème de la *Dunciade*, dans lequel, témérairement & malicieusement, il a osé se moquer des vers ou de la prose de plusieurs beaux Esprits, infiniment utiles à l'Etat, & au bon ordre de l'Univers.

Nous ne savons pas trop dans quelle classe de démonstrations il faut placer ce genre de preuves. Le plus sûr, à notre avis, serait d'en faire des articles de foi, si l'on ne craignait d'en dégoûter les Philosophes; mais, en attendant, on pourrait rédiger, en forme géométrique, un petit traité des Attributs de cet auteur, qu'on ajouterait aux *Elémens* d'Euclide, pour la gloire des lettres & l'honneur de la philosophie.

Au reste, la nature ayant épuisé son pouvoir à forger un monstre moral, tel que Mr. P..., il est de la plus grande probabilité qu'elle en

(*) Voyez les Pièces justificatives imprimées à la fin de la Comédie de l'*Homme dangereux*.

a fait , en même tems , un monstre physique. C'est pourquoi nous assurons , avec un degré de certitude qui approche de l'évidence , que cet auteur , selon toutes les loix de l'analogie , est infailliblement louche , borgne , bossu , boiteux , qu'il a , d'ailleurs , des griffes de tigre , des défenses de sanglier , des ailes de chauve-fouris , la physionomie d'un oiseau de proie , & qu'on doit lui trouver , à l'extrémité du coccis , une queue de singe , qui dénote visiblement son origine infernale : *ce qu'il fallait démontrer*. On imagine bien qu'un tel homme (si pourtant c'en est un) ne sera jamais de l'Académie Française.

PANNARD (Charles-François) né dans le pays Chartrain en 1690 , mort en 1764. Auteur d'un grand nombre de Parodies , & d'Opéra-Comiques du bon genre. Nous nous permettons de caractériser ainsi l'ancien Opéra-Comique ; non qu'il méritât cependant , sans beaucoup de restrictions , les suffrages d'un homme de goût ; mais du moins ce spectacle avait de quoi plaire avant que l'uniforme ennui des Arriettes eut pris la place de la gaieté piquante de nos Vaudevilles. C'est dans ce dernier genre

que M. Pannard s'était particulièrement distingué. Quelques personnes l'appelaient le la Fontaine du Vaudeville, parce qu'il avait en effet de la délicatesse & de la naïveté.

PASCAL (Blaise) né à Clermont en Auvergne en 1623, mort à Paris en 1662. L'un des plus illustres Ecrivains du siècle de Louis XIV. On fait qu'à l'âge de douze ans, par la seule force de son génie, il parvint à découvrir, sans maître, & à démontrer les trente-deux premières Propositions d'Euclide. Ce prodige s'est à peu près renouvelé depuis dans MM. de l'Hôpital & Clairaut. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Pascal, quoique né avec une vocation si décidée pour la Géométrie, fut en même temps un très-bel esprit & un homme de génie. Il ne se trompa, en matière de goût, que sur la seule Poësie, dont, malgré ses rares talens, il ne se formait aucune idée. A la vérité, il mourut avant que les Satyres de Boileau, les Tragédies de Racine, & les chefs-d'œuvre de Molière & de la Fontaine eussent paru : ce qui le rend infiniment plus excusable que ceux de nos Philosophes modernes qui ont osé, de nos jours, dépriser la Poësie, sans l'entendre.

Un prodige de Pascal , plus grand que celui de quelques propositions de Mathématiques devinées à douze ans , c'est l'excellent Ouvrage des Lettres Provinciales , modèle à la fois de la plaisanterie la plus délicate & de l'éloquence la plus véhémence ; écrit avec tant de pureté , qu'on doit attribuer au seul Pascal l'honneur d'avoir fixé la langue ; surtout , si l'on considère que ses Lettres sont de l'année 1656 , & antérieures , de huit ans , à la première Tragédie de Racine.

Ces fameuses Lettres subsisteront toujours , quoique , dans le moment où nous écrivons , l'Ordre des Jésuites paraisse éteint. Les esprits superficiels qui n'y verraient qu'un Vaudeville du tems , se tromperaient d'autant plus , qu'un chef - d'œuvre d'éloquence est de tous les âges. Pascal ne s'arrêta pas , dans son sujet , aux faibles nuances dont se serait contenté un Ecrivain qui n'eut été qu'ingénieux. Mais ayant saisi , en homme de génie , tous les grands traits qui devaient imprimer un caractère de vie à son tableau , il a immortalisé ce qui n'eut été que passager sans lui ; & dans les révolutions du tems , les Jésuites , peut-être , seront moins connus par eux-mêmes , que par les Pro-

vinciales. C'est ainsi qu'Eschine nous est encore présent dans la belle harangue que pronça Démosthène contre lui, & que les Sophistes d'Athènes font, pour ainsi dire, encore sous nos yeux, dans l'excellente Comédie *des Nuées* d'Aristophane.

Les Pensées de Pascal sur la Religion renferment de grandes beautés. Mais il y aurait de la mauvaise foi à les juger toutes à la rigueur, attendu qu'elles sont moins un Ouvrage fini, que le projet d'un Ouvrage.

Pascal ne fut point de l'Académie Française.

PATU (Claude - Pierre) né à Paris en 1726, mort en 1757. La mort prématurée de ce jeune homme estimable doit être regardée comme un vrai malheur pour la littérature. Il avait cultivé, par l'étude approfondie de plusieurs langues, les heureuses dispositions que la nature lui avait données, & personne n'était plus capable que lui de se faire une réputation brillante, soit par sa prose, soit par les vers.

Sa Comédie des *Adieux du Goût* fut très-accueillie du Public, & le méritait par les heu-

reux détails dont elle est remplie. Il publia , deux ans après , une Traduction élégante & fidèle de plusieurs petites Pièces du Théâtre Anglois & , entr'autres, du célèbre Opéra du *Gnœux*. Ce Recueil a fourni à Mr. Sedaine le meilleur de ses Ouvrages , (*le Diable à quatre*) & à Mr. Collé l'idée de la Pièce intéressante qu'il a donnée sous le titre de *la Partie de Chasse d'Henri IV.*

Plein de ce noble enthousiasme qu'inspire , surtout aux jeunes gens , un homme de génie , Mr. Patu fit, en 1755 , avec l'Auteur de la *Dunciade* , son ami , le voyage de Genève , pour y rendre à Mr. de Voltaire l'hommage que lui doivent tous les gens de Lettres. Nous avons sous les yeux plusieurs témoignages des sentimens dont l'honorait Mr. de Voltaire , & des espérances distinguées que ce grand homme en avait conçues. Mr. Patu joignait , en effet , à un esprit supérieur les principes & l'amour du bon goût ; & sans doute , il en eut retardé la décadence. Il avait vu , avec douleur , les commencemens de cette Secte impérieuse & hautaine , qui , sous le masque de la philosophie , prétendait exclusivement à la considération , se croyait la dispensatrice de la gloire , & se pro-

posait enfin d'affervir la République des Lettres aux caprices de ses Profélytes. Il semblait prévoir leur audace, leur jalousie, leur manège, leur intolérance : aussi nous écrivait-il alors dans la juste indignation qu'il en ressentait : *initium sapientiæ timor Philosophorum.*

PERRAULT (Charles) de l'Académie Française, né en 1626, mort en 1703. Il a contribué à l'établissement de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, sous la protection de Mr. de Colbert. Il a fait, pour les Enfans, de petits Contes naturels, qui plaisent d'autant plus à cet âge, qu'ils ne sont ni philosophiques, ni moraux. Mais il ne devait pas mettre en vers ennuyeux celui de *Peau d'âne*, & partir de là, surtout, pour écrire contre Homère & Virgile. Il n'entendait certainement pas le premier de ces Poètes : aussi Boileau, dans la dispute qu'il eut avec Perrault sur Homère, n'eut besoin, pour triompher, que de relever les bévues continuelles de son adversaire. C'est dans un Poème sur le Siècle de Louis le Grand, publié en 1687, que l'Auteur de *Peau d'âne* entreprit, pour la première

fois , de rabaisser l'Auteur de l'Iliade. Ce Poëme commençait ainsi :

La Docte Antiquité fut toujours vénérable ;
Je ne la trouve pas cependant adorable.

L'homme qui écrivait de ce style n'était pas né pour sentir les beautés d'Homère.

Perrault a eu pour partisans les Philosophes Fonténelle, Terrasson , La Motte & Boin-din ; mais son paradoxe eut pour ennemis le grand Condé, Boileau, Racine & tous les gens de goût. C'est un préjugé bien fâcheux contre l'opinion favorable au parti des modernes, qu'elle ait toujours été méprisée par les seuls hommes qui fussent capables de balancer la gloire des anciens. Cependant cette opinion bizarre est encore favorisée de nos jours par l'orgueil philosophique.

On a lû, avec surprise, à l'article *Encyclopédie* du Dictionnaire Encyclop. qu'aucun homme de Lettres du Siècle de Louis XIV (que M. Diderot, auteur de cet article, appelle le siècle pusillanime du goût) n'eut été digne de fournir à cette fameuse compilation une page qu'on daignât lire aujourd'hui. Il n'en excepte.

que Perrault, & les philosophes ses partisans que nous avons nommés ci-dessus.

L'auteur de cette singulière assertion a-t-il donc pu la hasarder sérieusement, surtout dans le même article où nous avons vu qu'il avait fait une peinture si fidèle de la monstrueuse difformité de cette même compilation ? Quoi ! Corneille n'aurait pas été digne de fournir sur la Tragédie, Molière sur la Comédie, Boileau sur la Poétique, La Fontaine sur la Fable, Rousseau sur l'Ode, la Bruyère sur les Mœurs, Bossuet sur l'Eloquence, *une page que l'on daignât lire aujourd'hui !* Et cette gloire, refusée à de si grands hommes, aurait été précisément réservée aux Auteurs des *Bijoux indiscrets*, d'*Annette & Lubin*, de *Grigri*, de *la Vision*, & à la foule de nos Compilateurs philosophes !

Risum tenentis, amici !

Nous avouons que dans cet immense Alphabet des connaissances humaines en vingt volumes *in-folio*, il se trouve un fragment de M. de Montesquieu, des articles de MM. de Voltaire, d'Alembert, Rousseau, & de quelques autres hommes célèbres, ainsi que plusieurs morceaux fournis par des artistes éclai-

fois , de rabaisser l'Auteur de l'Iliade. Ce Poème commençait ainsi :

La Docte Antiquité fut toujours vénérable ;
Je ne la trouve pas cependant adorable.

L'homme qui écrivait de ce style n'était pas né pour sentir les beautés d'Homère.

Perrault a eu pour partisans les Philosophes Fontenelle, Terrasson , La Motte & Boin-din ; mais son paradoxe eut pour ennemis le grand Condé, Boileau, Racine & tous les gens de goût. C'est un préjugé bien facheux contre l'opinion favorable au parti des modernes , qu'elle ait toujours été méprisée par les seuls hommes qui fussent capables de balancer la gloire des anciens. Cependant cette opinion bizarre est encore favorisée de nos jours par l'orgueil philosophique.

On a lû , avec surprise , à l'article *Encyclopédie* du Dictionnaire Encyclop. qu'aucun homme de Lettres du Siècle de Louis XIV (que M. Diderot , auteur de cet article , appelle le siècle pusillanime du goût) n'eut été digne de fournir à cette fameuse compilation *une page qu'on daignât lire aujourd'hui*. Il n'en excepte.

que Perrault, & les philosophes ses partisans que nous avons nommés ci-dessus.

L'auteur de cette singulière assertion a-t-il donc pu la hasarder sérieusement, surtout dans le même article où nous avons vu qu'il avait fait une peinture si fidèle de la monstrueuse difformité de cette même compilation? Quoi! Corneille n'aurait pas été digne de fournir sur la Tragédie, Molière sur la Comédie, Boileau sur la Poétique, La Fontaine sur la Fable, Rousseau sur l'Ode, la Bruyère sur les Mœurs, Bossuet sur l'Eloquence, *une page que l'on daignât lire aujourd'hui!* Et cette gloire, refusée à de si grands hommes, aurait été précisément réservée aux Auteurs des *Bijoux indiscrets*, d'*Annette & Lubin*, de *Grigri*, de la *Vision*, & à la foule de nos Compilateurs philosophes!

Risum teneatis, amici!

Nous avouons que dans cet immense Alphabet des connaissances humaines en vingt volumes *in-folio*, il se trouve un fragment de M. de Montesquieu, des articles de MM. de Voltaire, d'Alembert, Rousseau, & de quelques autres hommes célèbres, ainsi que plusieurs morceaux fournis par des artistes éclai-

rés. Mais pourquoi cent Auteurs du premier mérite ont il mieux aimé tenir au siècle puillanime du goût, que de coopérer à ce grand Dictionnaire ?

Pourquoi a-t-on annoncé comme le plus beau monument du siècle, comme un monument de génie, une masse indigeste à laquelle tant d'Ecrivains distingués n'ont pas même daigné fournir un article ?

Pourquoi affujettir au ridicule désordre d'une nomenclature alphabétique toutes les sciences & tous les arts, de manière que, par la multitude de renvois qu'entraîne nécessairement cette méthode, ou plutôt ce défaut de méthode, il faut parcourir les vingt énormes volumes pour savoir précisément comment se fait une aiguille ?

Pourquoi s'être flatté d'avoir donné la description fidèle de tous les arts, pour en avoir semé çà & là quelques notices imparfaites & superficielles, tandis que l'Académie des Sciences, si respectable à toute l'Europe, s'occupe, depuis environ un siècle, à donner cette même description dans un ordre bien plus convenable, & qu'elle n'a pu remplir encore, à cet égard, qu'une faible partie de ses engagements ?

Pour

Pourquoi avoir fait tant de larcins déguisés sous le nom d'articles ? Pourquoi tant de paradoxes dangereux sous le nom de vérités utiles ? pourquoi tant d'erreurs de géographie, d'histoire, de morale, de goût, qui dupent, à chaque moment la confiance ou la curiosité du Lecteur ? pourquoi tant d'impertinences érigées en préceptes, surtout en matière de Littérature ?

Pourquoi, comme M. de Voltaire en convient lui-même, tant de déclamations puériles, & de lieux communs insipides... (*) mais les pourquoi, ne finiraient jamais. On désire & on a tout lieu d'espérer que les Savans illustres qui ont promis de coopérer à la nouvelle Edition de ce Dictionnaire donnée par M. le Professeur de Félice, à Yverdon, auront l'attention de la purger soigneusement de toutes les fautes qu'on a si justement reprochées à la première ; & qu'ils sentiront mieux que M. Diderot, que le principal mérite d'un pareil ouvrage, ne doit être ni la hardiesse, ni l'emphase, mais la clarté, l'exactitude, la précision & la vérité.

(*) Voltaire, Siècle de Louis XIV.

PIRON (Alexis) né à Dijon en 1689 ; esprit original & plaisant , & véritablement homme de génie , quoiqu'on puisse lui reprocher d'avoir souvent manqué de goût. Il a écrit , en vers durs , les Tragédies de *Callistène* , de *Cortez* & de *Gustave*. *Gustave* est demeuré , parce que le sujet en est bien ajusté au théâtre , & qu'il en résulte des situations vives & intéressantes. Sa Pastorale des *Courses de Tempé* eut réussi dans le tems où ce genre de Drame était encore en faveur. Le style en est doux & facile , & c'est une singularité remarquable , vu la manière presque toujours un peu contrainte de M. Piron.

On a de lui des Contes très plaisans , dans un genre opposé , mais inférieur à celui de La Fontaine. La meilleure de ses Epigrammes est celle qu'il a faite contre un Journaliste célèbre. On en connaît de lui beaucoup d'autres , qui pourraient , avec la plupart de ses Pièces fugitives , former une collection très piquante. Mais ce qui assure à jamais la gloire de cet Auteur , ce qui établit incontestablement la supériorité de son esprit , & ce qui fait regretter qu'il ait abandonné , de trop bonne heure , la carrière du théâtre , c'est le chef-d'œuvre de

la Métromanie. Nous disons que cette pièce suffit pour assurer à jamais la gloire de M. Pi-
 ron, & tel est l'avantage réel d'un seul ouvra-
 ge de génie sur une multitude de productions
 qui ne seraient qu'estimables. Dès qu'une fois
 une nation est enrichie d'un grand nombre
 d'excellens écrits en tout genre, l'immortalité
 cesse d'être le prix des efforts communs. Plus
 l'art est cultivé, plus les chef-d'œuvres de-
 viennent rares; & alors tout écrivain qui ne
 se fera point élevé, sensiblement, au dessus de
 son siècle, ne sera plus distingué de la foule.
 Il faut, ou se frayer des routes nouvelles, ou
 du moins ajouter quelque degré de perfection
 à des genres déjà connus, pour laisser de soi
 un long souvenir. Mais comment se flatter d'y
 réussir lorsque tous les genres semblent épuisés?
 C'est là, précisément, le triomphe du génie:

Il est vrai qu'un seul ouvrage préémi-
 nent peut suffire alors pour immortaliser son au-
 teur. Nous voyons que cet honneur n'est pas tou-
 jours acheté par de gros volumes. Anacréon,
 avec quelques Odes charmantes, mais d'un
 genre original qui conserve encore le nom du
 poète; Tibulle & Catulle avec un petit nom-
 bre de vers heureux; Chapelain, peut-être,

avec son seul voyage ; M. Piron avec sa *Métromanie*, perceront infiniment plus loin dans l'avenir que beaucoup d'auteurs plus féconds, à qui cependant on ne pourrait refuser sans injustice, un rang distingué parmi les plus beaux esprits de leur tems.

Si l'on est jaloux de prévenir, en quelque sorte, les jugemens futurs, & de se former par avance, quelque idée de ce petit nombre d'ouvrages privilégiés qu'on voit encore paraître à la suite d'un siècle de gloire, & qui porteront infailliblement à la postérité les noms de leurs auteurs, il ne faut qu'interroger les passions mêmes des Artistes ou des gens de Lettres. Toute production contre laquelle ils se seront soulevés avec le plus de fureur, qui aura le plus essuyé de contradictions, & qui, peut-être, aura exposé son auteur aux persécutions les plus vives de l'autorité surprise, ou de la calomnie, sera, vraisemblablement, celle dont le mérite aura été le plus senti, & à laquelle on rendra le plus de justice, lorsque l'esprit de parti aura fait place à la raison. Il faut, au contraire, se méfier beaucoup de tous ces Ouvrages, qui, ne produisant qu'une sensation commune, & n'humiliant personne, sont égale-

ment accueillis de tout le monde , & n'inspirent à ceux qui les lisent qu'une dédaigneuse bienveillance : affront que n'a jamais essuyé aucun chef-d'œuvre. Ces réflexions que nous avons placées ailleurs (*), ne sont point déplacées ici. On sait que Mr. Piron a été persécuté, & qu'il ne sera point de l'Académie Française.

PLACE (Pierre-Antoine de la) né à Calais en 1709. On lui doit l'utile Traduction du Théâtre Anglais, & il est un des premiers qui nous aient fait connaître les bons Romans écrits dans cette langue. On a du même auteur les Tragédies de *Venise sauvée*, de *Jeanne d'Angleterre*, & d'*Adèle de Pontbieu*. *Venise sauvée* eut beaucoup de succès.

POINSINET (Antoine - Henri) né à Fontainebleau en 1735, mort en 1769, homme sans littérature, & d'un caractère singulier qui tenait à la folie. Il a donné à tous les Spectacles de Paris, beaucoup de misères, d'Opéra-

(*) A la tête de l'éloge de Rameau, dans le Nécrologe de 1764.

Bouffons, de Parades, &c. Ses Aventures étaient bien plus plaisantes que toutes les Pièces, & pourraient faire un supplément très convenable à la Bibliothèque bleue.

POMPIGNAN (Jean - Jacques le FRANC de) de l'Académie Française, né à Montauban en 1709. Littérateur digne d'une très-grande considération. Ses Odes sacrées ne sont pas, à la vérité, égales à celles de Rousseau, ni son voyage de Provence à celui de Chapelle; mais il y a de très-belles strophes dans la plupart de ses Odes, & particulièrement dans celle qu'il a faite sur la mort de l'illustre Rousseau. Sa Tragedie de *Didon* est très-supérieure aux meilleures Pièces de Campistron. Ce n'est pas, tout-à-fait, égal à Racine; mais c'est s'en approcher de manière à avoir peu de rivaux. On assure qu'il ne s'est pas approché moins près de Virgile dans sa Traduction en vers des *Georgiques*, qui n'a point encore paru.

Mr. de Pompignan a eu, malheureusement, des Panégyristes indiscrets, dont les éloges maladroits auraient été plus dangereux pour sa réputation, que les traits satyriques lancés, depuis quelque tems, contre lui, sans aucun

égard. Un ressentiment particulier a pu forcer Mr. de V. à abuser de la vengeance à l'égard de Mr. de Pompignan. L'Auteur de la *Dunciade*, sans avoir les mêmes motifs, avait eu, cependant, la faiblesse de se permettre, dans la première édition de son Poëme, un trait contre cet Ecrivain respectable, & s'était livré à des impressions étrangères à sa manière de penser. Il ose en faire l'aveu, quoiqu'il n'ait pas l'honneur de connaître Mr. de Pompignan; mais il doit son premier hommage à la vérité. Son caractère est également éloigné des basses adulations & des critiques injustes.

PORTE (l'Abbé Joseph de la) né à Bésfort en Alsace. Dans un tems où de prétendus hommes de génie ont publié, avec emphase, des compilations inutiles ou dangereuses, Mr. l'Abbé de la Porte (qui pouvait ne pas se borner à des compilations) en a donné, avec modestie, qui sont vraiment dignes d'éloge. Son *Voyageur Français* dispensera d'acheter une immense quantité de volumes, où les observations qui méritent d'être lues, sont noyées dans une foule de détails minutieux, ou de répétitions fatigantes.

Un jugement sain , un esprit d'analyse très méthodique ; & d'ailleurs toutes les qualités d'un ami solide , qualités qui supposent beaucoup de vertu ; tels sont les principaux traits qui caractérisent cet homme estimable , & qu'une amitié de plus de vingt ans nous a mis à portée d'observer. Il serait à souhaiter , pour l'honneur des gens de Lettres , qu'à l'exemple de Mr. l'Abbé de la Porte , ils fussent bien persuadés que le véritable esprit est celui qui peut servir à nous rendre meilleurs & plus heureux.

PORTELANCE (N.) né à Paris , associé de Mr. Poinfinet , pour une Parodie de *Titon & l'Aurore* , intitulée *Totinet* , & représentée une ou deux fois à la Foire Saint-Germain. Peu de tems après , il donna au Théâtre Français la Tragedie d'*Antipater* qui avait été annoncée comme un prodige ; mais qui fut démesurément sifflée.

PRADON (N.) né à Rouen , mort à Paris en 1698. Les ennemis de Racine se servirent de ce mauvais Poète , pour chagriner ce grand homme , & Pradon ne rougit pas de se prêter à leurs Cabales. Sa Tragedie de *Phedre* n'est

connue que par l'honneur qu'elle eut d'être opposée un moment au chef-d'œuvre de Racine. Jamais, peut-être, l'esprit de parti n'avait produit de scène plus absurde.

Pradon ressemblait assez à quelques-uns de nos Poètes tragiques modernes ; dénué de connaissances & d'études, versificateur trivial & d'une fécondité malheureuse, mais plein d'orgueil, & surtout d'animosité contre la satire. Il eut la bêtise de croire que Boileau avait voulu faire un jeu de mots en disant du Poème de Saint-Amand ;

Le Moïse commence à moisir par les bords.

Pradon le lui reprocha très-amèrement. *Moïse & moisir*, s'écrie ce judicieux Critique, quelle petite antithèse pour un si grand Poète ! Mr. Fréron n'a pas plus de joye, quand il croit trouver dans Mr. de Voltaire un hémistichie défectueux,

Il ne faut pas cependant que nos jeunes Auteurs se persuadent trop aisément qu'ils sont en droit de parler de Pradon avec irrévérence, ni de se donner mutuellement son nom, comme ils l'ont fait dans quelques Epigrammes : car enfin, ce Poète est Auteur d'une Tragédie de

Tamerlan qui s'est soutenue au Théâtre pendant plusieurs années, & de celle de *Régulus* que l'on jouait encore, avec quelque succès, au commencement de ce siècle. Il a fait d'ailleurs ces jolis vers :

Vous n'écrivez que pour écrire ;

C'est pour vous un amusement ;

Moi, qui vous aime tendrement,

Je n'écris que pour vous le dire.

Nous ne croyons pas qu'on put leur comparer ces vers, où Mr. le Mière a prétendu, sans doute, être agréable & gracieux :

Ah ! depuis que mon cerveau fume,

Frappé de tragiques vapeurs,

La plus pleureuse des neuf sœurs

De son poignard taille ma plume.

Voyez la suite de cet ingénieux badinage de Mr. le Mière dans le feu Journal des Dames, ou dans l'Almanach des Muses.

PREVOT D'EXILES (l'Abbé Antoine-François) né à Hesdin en Artois en 1697, mort en 1763. Ecrivain très-fécond, qui a

enrichi notre littérature d'un nouveau genre de Romans. On connaîtra mieux leur mérite , lorsqu'on aura donné une idée de ceux qui avaient eu le plus de faveur , avant qu'il fit paraître les siens (*).

Le goût des aventures extraordinaires avait prévalu long-tems dans ces sortes d'Ouvrages. Nous n'avions pas un Poëme épique , & la Nation était inondée d'une foule de Romans , assujettis à quelques règles de l'Épopée ; dans lesquels des héros imaginaires , se disputant , par leurs faits d'armes , les plus belles Princesse du monde , recevaient enfin , au douzième tome , le prix de leur persévérance. Tout était merveilleux dans ces Romans , excepté le style. D'ailleurs , nulle vérité dans les sentimens , nulle vraisemblance dans les Caractères , moins encore dans les mœurs ; & , pour comble de ridicule , c'était de l'imagination en prose. Les Italiens , plus raisonnables que nous , avaient du moins senti que ces grandes fictions , où

(*) Nous empruntons ici ce que nous avons dit ailleurs dans un Eloge de Mr. l'Abbé Prevôt , qui parut en 1764 , dans le Nécrologe des hommes célèbres de France.

domine le merveilleux, ne pouvaient être souffertes qu'autant qu'elles étaient embellies par le vrai langage de l'imagination, qui ne peut être que la poésie.

A ces Romans énormes, succédèrent les nouvelles galantes dans le goût Espagnol. Alors le merveilleux fut remplacé par l'intrigue, & l'imagination par l'esprit; mais ce changement n'en produisit aucun à l'avantage de l'art. La lecture de ces nouvelles devint plus pénible qu'amusante. On se lassa de suivre des fictions, peu intéressantes par elles-mêmes, dans un dédale de nœuds difficiles à débrouiller; & le vrai manquant toujours dans les caractères & dans les mœurs, il fallut enfin recourir à la simplicité & au naturel, qui semblent ne plaire aux hommes, qu'à mesure qu'ils ont pris plus de peine pour s'en écarter.

Le Roman de la *Princesse de Clèves*, intéressant uniquement par le développement d'une passion vive, ouvrit les yeux de la Nation, & fit voir que l'on ne devait point chercher les moyens de réussir ailleurs que dans la nature. Cependant, il faut avouer que la révolution parut se faire un peu trop aux dépens de l'imagination. L'élégance du style n'empêcha point

que l'on ne trouvât quelque froideur dans des Romans absolument dénués d'intrigue & de merveilleux. Il eut suffi, sans doute, de le prodiguer moins ; mais tel est le caractère de l'esprit humain, qu'il semble toujours se porter vers les extrêmes.

L'inconstance Française ne tarda pas à introduire un nouveau genre que le goût de frivolité, & la dépravation des mœurs n'ont soutenu que trop long-tems, au préjudice de notre gloire. On regarda comme inutile de peindre des caractères, lorsque la Nation commençait à perdre le sien. La licence devenue générale, & laissant à peine subsister de faibles égards pour les bienséances, les sentimens délicats disparurent. Un triste persiflage composé de mots à la mode, empruntés du jargon de nos petites maîtresses, jargon plus insensé que celui des Précieuses ; quelques Aventures scandaleuses arrivées dans ces lieux de plaisirs, appelées *petites maisons*, & racontées avec plus de légèreté que de décence, formèrent une nouvelle classe de Romans ; inintelligibles d'abord pour la Province, avant qu'elle eut adopté les vices de la Capitale, & qui ne paraîtront à la postérité (s'ils y parviennent) que des archives de dé-

mence. On ne peut nier que quelques-unes de ces bagatelles ne fussent écrites avec assez d'élégance ; mais elles accoutumèrent l'Etranger à faire peu de cas d'une Nation annoncée , par tant d'Ouvrages , comme un modèle de frivolité & de ridicule.

On doit excepter de cette foule de Romans celui de *Gilblas* , que beaucoup de gens préfèrent aujourd'hui à *Don Quichottes même* , qui n'est qu'une satire très-ingénieuse du goût particulier qu'avaient les Espagnols pour les Livres de Chevalerie , tandis que *Gilblas* est la peinture la plus fidèle , la plus naïve , & la plus piquante des différens ridicules attachés à l'espèce humaine.

D'après le coup d'œil rapide que l'on vient de jeter sur les Romans , on conçoit assez pourquoi ce genre d'Ouvrages ne s'est concilié que rarement les suffrages des bons esprits. Toute lecture inutile devient bientôt insipide : aussi les jeunes gens seuls & les femmes lisent encore , avec quelque avidité , l'espèce de Romans dont on vient de donner une idée.

Mais il en est de plus estimables , dans lesquels presque toutes les conditions du genre dramatique sont remplies ; où les mouvemens

du cœur sont développés avec art ; où les passions s'expriment dans le langage qui leur est propre ; enfin où l'on trouve des caractères vrais , & qui ne se démentent point , des mœurs prises dans la nature , & des sentimens qui nous affectent d'autant plus que nous les eussions nous-mêmes éprouvés dans les circonstances où les personnages de ces Romans sont placés. Dans ces Ouvrages , comme dans nos Pièces de Théâtre , le vice doit toujours être puni , la vertu toujours récompensée. C'est en ce genre , surtout , que se distingua Mr. l'Abbé Prevôt , qui ne paraît avoir été surpassé que par le célèbre Richardson.

Le grand nombre de Caractères, également vrais & bien soutenus, qui sont peints dans le *Cléveland* , prouvent , à la fois , la connaissance profonde que l'Abbé Prevôt avait des hommes , & l'heureuse fécondité de son imagination. Le début de ce Roman , dans la Caverne de Rummy-hole , est une des scènes les plus attachantes dont on ait l'idée. Il n'est pas de Lecteur qui n'ait versé des larmes sur le sort de l'infortunée *Fanny* , qu'un excès de sensibilité précipite dans des malheurs si cruels ; l'épisode de l'Île de *Sainte-Hélène* ; le caractère de *Gélin* ,

mêlé d'audace & d'artifice ; l'influence de ce caractère sur tous les événemens que l'Auteur a prodigués dans la fable avec une richesse qui étonne ; tous ces détails d'un bel Ouvrage sembleraient suffire pour assurer au nom de l'Abbé Prevôt une réputation durable. On avoue néanmoins que ce Roman gagnerait à être réduit , & que l'Auteur s'y est trop livré à la passion du merveilleux. Le voyage de *Cléland* chez les *Abaquis* en est un exemple , aussi bien que la manière [peu vraisemblable dont le même *Cléland* retrouve Madame *Lallin* , après l'avoir vu brûler vive par les *Rouïntons*.

Mais le chef-d'œuvre de cet estimable Ecrivain , c'est , sans aucun doute , l'Histoire intéressante du *Chevalier des Grioux* & de *Manoh l'Escaut*. Qu'un jeune libertin , & une fille née seulement pour le plaisir & pour l'amour , parviennent à trouver grace devant les âmes les plus honnêtes ; que la peinture naïve de leur passion produise l'intérêt le plus vif ; qu'enfin le tableau des malheurs qu'ils éprouvent & qu'ils ont mérités , arrache des larmes au Lecteur le plus austère , & que , par cette impression la même , il soit éclairé sur le germe des faiblesses renfermé , sans qu'il le soupçonnât ,
dans

dans son propre cœur , c'est assurément le triomphe de l'art ; & ce qui peut donner la plus haute idée du talent de l'Abbé Prevôt : aussi dans ce singulier Ouvrage , l'expression des sentimens est-elle quelquefois brûlante , si l'on ose hasarder ce mot. Il fallait que cet Auteur eut éprouvé lui-même , avec bien de la force , tout l'empire des passions ; pour avoir su les peindre avec tant d'énergie & de chaleur.

Outre ses Romans , l'Abbé Prevôt a donné une Histoire générale des Voyages en seize tomes in-4°. , plusieurs Histoires particulières , plusieurs Traductions de l'Anglais ; enfin on a de cet Ecrivain laborieux & facile , près de cent cinquante volumes.

PUISY *** (Magdeléine d'Arfant de) née à Paris. On a de cette Dame quelques Romans & un volume de Caractères , où elle a oublié celui de la femme bel esprit , qui n'eut pas été le moins piquant du Livre.

On a retenu d'un de ses Romans , intitulé : *Zamor & Almanzine* , une naïveté précieuse à conserver : « La Princesse s'ennuyait fort du ferrail : le moyen de ne pas périr d'ennui avec des Eunuques ! »

Q.

QUÉTANT (N.) On l'a nommé dans la Dunciade avec MM. Bienfait , Nicolet , Taconet , Poinfinet , parce qu'il a composé , comme les deux derniers de ces Messieurs , des Bouffonneries & des Parades pour les Spectacles des deux premiers. Mais par sa farce plaisante de *l'Ecolier devenu Maître* , justement applaudie sur les Boulevards , il a mis un intervalle immense entre lui & ses rivaux. On profite de la seule occasion que l'on aura , peut-être , de parler de Mr. Quétant , pour apprendre à la Province qu'il est l'Auteur du *Maréchal ferrant* , du *Serrurier* , & qu'en effet on représente de pareilles Pièces dans la Capitale , où elles sont même devenues le fond d'un de nos Spectacles les plus fréquentés.

QUINAULT (Philippe) de l'Académie Française , né à Paris en 1635 , mort en 1688. Quoiqu'on se plaise aujourd'hui à venger la mémoire de ce Poète , des satyres de Despreaux , ceux qui le réduisent au seul mérite de ses Opéras , ne lui rendent pas encore une justice en-

tière. Ses Tragédies sont, à la vérité, faibles & romanesques; mais il faut observer qu'elles avaient toutes précédé l'*Andromaque* de Racine; que le style en est naturel, assez pur pour le tems, & qu'enfin nous avons vu réparaître de nos jours le faux *Tibérinus* & l'*Astrate*, non sans quelque succès. Boileau que l'habitude des grands modèles, & la sévérité de son goût, avaient élevé à des idées de perfection bien supérieures, eut raison cependant d'être rigoureux envers ces productions molles & négligées, dont la réussite eut perdu le Théâtre.

La Comédie de la *Mère coquette* est encore une de nos plus agréables Comédies d'intrigue. Elle eut suffi seule pour assurer à Quinault une réputation distinguée, surtout si l'on réfléchit combien alors les bons modèles étaient rares.

Ces observations ne peuvent qu'ajouter à la gloire de cet Auteur, qui, d'ailleurs, est suffisamment établie par ses belles Tragédies lyriques. Il semble que ce Poète était né pour donner à un grand Roi des fêtes nobles & majestueuses. Nous ne l'avons trouvé nulle part mieux caractérisé que dans ces vers de Mr. de Caux, qui n'en a pas fait toujours d'aussi heureux :

Qu'il est digne d'être le Roi de France !

Quinault, le doux Quinault, dans sa verve galante,
Préparait à l'Amour une fête brillante,
Enchaînait mollement des vers ingénieux,
Qu'animaient de Lulli les sons harmonieux.

Personne, en effet, n'a su lier, avec plus d'art que ce Poète, des divertissemens agréables & variés à des sujets intéressans. Personne n'a porté plus loin cette molle délicatesse, cette douce mélodie de style, qui semble appeller le Chant. Personne enfin n'a si bien connu la quantité précise de sentiment qui convenait à ce genre, dont il a été le créateur & le modèle.

Mais que les détracteurs de Boileau ne se hâtent pas de triompher. On ne doit pas dissimuler qu'il y a dans le genre de l'Opéra un vice radical, qui a suffi pour indisposer contre lui les meilleurs esprits, tels que Boileau, Racine, la Fontaine, Rousseau, la Bruyère, &c. Tous ces grands hommes, qui avaient bien acquis le droit d'être difficiles, ne pouvaient tolérer que l'on mit au rang des chefs-d'œuvre, des Poèmes ordinairement dépourvus de vraisemblance, libres des trois Unités, & dans lesquels presque toutes les règles de l'art sont nécessairement violées. Ce spectacle si pompeux, si varié, ne présentait souvent à leurs yeux qu'un

magnifique ennui. Et véritablement, sans être taxé de trop de rigueur, on peut dire, de l'aveu du gout, que le meilleur des Opéra ne sera jamais un excellent Ouvrage. Nous croyons cependant que ce Spectacle, où, comme l'a dit Mr. de Saint-Lambert,

Tous les Arts à la fois séduisent tous les sens.

est très-convenable pour de grandes fêtes, & qu'il est même susceptible de beautés particulières, dont aucun Ecrivain n'a mieux senti que Quinault toutes les espèces différentes. Mais nous le répétons, il ne faut pas s'étonner que Boileau, si exact, si sévère dans ses productions, & qu'une étude continuelle des anciens avait accoutumé à leur caractère de beautés mâles & nerveuses, ne put se familiariser avec une poésie presque toujours dénuée d'images & de métaphores hardies. D'après cette manière austère de penser, que lui donnait le sentiment de sa propre force, il avait de la peine à regarder Quinault comme un grand Poète, & en cela, il était conséquent. En effet, on ne peut guères désavouer que, lorsqu'on vient de lire les vers excellens de Boileau & ceux de l'inimitable Racine, on ne soit tenté de juger

Quinault un peu rigoureusement. Ce dernier, pourtant, a su très-souvent exprimer avec grâces des sentimens naturels & délicats. Assurément, c'est posséder une partie du secret des Poètes : mais c'est être encore fort loin de Racine ; & il n'est pas de Lecteur qui ne souffre à descendre de Phèdre à Armide.

Nous ne nous sommes permis ces observations, que pour faire sentir à quelques Ecrivains de nos jours, qu'une décision un peu sévère de Despréaux ne suffit pas pour affaiblir la vénération qui lui est due, comme au législateur du goût.

R.

RABELAIS (François) né à Chinon en 1483, mort en 1573. Cordelier d'abord, ensuite Bénédictin, puis Médecin, puis Curé de Meudon, &c. Ecrivain, d'un caractère vraiment original, dans lequel on ne fait ce qui doit le plus étonner, ou de la raison profonde qui perce à travers le délire de son imagination bizarre, ou de l'excessive folie sous laquelle il semble avoir pris plaisir de masquer sans cesse sa raison.

Quiconque n'est pas instruit des mœurs, des

usages, des ridicules, & même de l'histoire du tems où vivait Rabelais, sera nécessairement tenté de rejeter avec dégoût son Pantagruel, comme un tissu d'extravagances; mais plus on est éclairé sur ces différens objets, plus ce même Ouvrage paraîtra d'une singularité piquante. Plus on appercevra que ce n'était pas sans raison que la Fontaine, Molière, Rousseau, & tant d'autres excellens esprits avaient pour Rabelais la plus grande estime. Il a fourni à tous ces Auteurs, à Racine (*) lui-même, & à Mr. de Voltaire (**) de très-bonnes plaisanteries; & on pourrait, à quelques égards, appliquer à son Livre ce que Boileau disait des Ouvrages d'Homère :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

On ne peut disconvenir, pourtant, que ce bizarre Ouvrage ne contienne aussi un très-grand nombre de mauvaises bouffonneries, dans lesquelles on se flatterait en vain de découvrir aucun sel, aucun à propos, peut-être même aucun sens. La gaité de Rabelais ressemble, à

(*) Dans la Comédie des Plaideurs.

(**) Dans son *Pauvre Diable*, & ailleurs.

l'yvresse , & cette yvresse n'est pas toujours celle d'un homme de bonne compagnie. Cependant personne ne paraît avoir porté aussi loin que cet Auteur le génie de la raillerie , celui de la satire , & cet art singulier de mêler toujours le ridicule au sérieux , & le sérieux au ridicule. Sous les nuages mêmes dont il s'enveloppe , on démêle l'érudition la plus surprenante. Il savait tout , s'est moqué de tout ; & dans le siècle où l'on alluma le plus de bûchers , & où Marot , moins licencieux que lui , fut obligé de sortir de France , il échappa à la persécution par l'enjouement de son caractère , & par les excès d'imagination & de folie qu'il eut l'adresse d'accumuler dans son incroyable Ouvrage.

On a appelé le célèbre Swift le Rabelais de l'Angleterre , & véritablement , il y a des traits de ressemblance entre ces deux Ecrivains. Ils ont tous deux un caractère également satyrique & moqueur. L'avantage paraîtrait même du côté de Swift , si , dans les Ouvrages de ce dernier , on ne consultait que la raison , le goût , & les bienséances. Mais il n'était pas universel comme Rabelais , & il ne savait pas , comme lui , presque toutes les langues an-

ciennes & modernes. Swift a vécu d'ailleurs dans un siècle où le goût s'était infiniment perfectionné. Il est donc moins original, moins étonnant que Rabelais qui lui a servi de modèle ; & , en effet , pour avoir la somme du génie de cet homme singulier , ce ne serait point assez que de réunir Aristophane & Lucien , quoiqu'il participât cependant beaucoup au caractère de l'un & de l'autre.

On trouve dans les Amusemens sérieux & comiques de Dufreny quelques imitations très-heureuses du style , & même de l'esprit de Rabelais.

RACAN (Honorat de Beuil , Marquis de) né en Touraine en 1589 , mort à Paris en 1690 , ami de Malherbe , & le meilleur de ses élèves , quoiqu'il ne l'ait point égalé , du moins , dans le genre lyrique. On trouve de très-belles strophes dans quelques-unes de ses Odes ; mais c'est dans le genre Pastoral qu'il s'est principalement distingué. On sait encore par cœur plusieurs morceaux de ses *Bergeries* , celui , entre autres , qui commence par ces vers :

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis ,
Et qui de leur toison voit filer ses habits , &c.

RACINE (Jean) de l'Académie Française, né à la Ferté Milon en 1639, mort en 1699. On ne s'étendra point sur le mérite de ce grand homme, le plus pur, le plus élégant, le plus harmonieux, le plus tendre, le plus éloquent de tous nos Poètes. En lisant ses vers, on croit sentir que, sous le règne d'Auguste, il eut été Virgile, comme en lisant ceux de Virgile, on est persuadé que, dans le siècle de Louis XIV, il eut été Racine. Le choix heureux de leurs expressions, la continuité de leur élégance, & leur délicieuse harmonie sont cause de l'égale difficulté que l'on éprouve à les bien traduire. Les Etrangers reconnaissent cette difficulté à l'égard de Racine, comme nous la sentons à l'égard du Poète Romain.

Il semble que l'admiration s'accroisse encore pour Racine, lorsqu'on pense au succès avec lequel son génie était capable de se plier à tous les genres. Qui reconnaîtrait en effet, le sublime Auteur d'Athalie dans l'agréable Comédie des Plaideurs, & qui croirait que le même homme eut, avant Rousseau, égalé Marot dans l'Epigramme ? Au reste, ce dernier genre n'est pas le seul dans lequel Rousseau ait été devancé par Racine. On n'a point assez observé

que les chœurs d'Esther & d'Athalie lui assurent encore la prééminence dans le genre lyrique. Quinault connaissait les grâces; Rousseau savait s'élever jusqu'au sublime; mais les chœurs de Racine réunissent aux charmes du sentiment & à la majesté de nos livres saints, une Poésie vraiment divine. Ils ont plus que de l'intérêt. Ils respirent cette onction douce & tendre, dont Racine avait trouvé la source dans son cœur, & qui étant moins un secret de l'art qu'un don de la nature, peut à peine être définie, & ne saurait être imitée.

Mais sa gloire ne se bornait pas à la seule Poésie. Il eut eu la même supériorité dans la prose. On peut en juger par les Discours à l'Académie, où se trouve un magnifique éloge du grand Corneille; par ses lettres à l'Auteur des hérésies imaginaires, dignes d'entrer en comparaison avec les meilleures Provinciales, & enfin par son abrégé de l'histoire de Port royal, que le savant Abbé d'Olivet appelait un chef-d'œuvre. Et véritablement, c'en est un auquel il n'a manqué qu'un sujet plus intéressant.

C'est surtout par ses admirables Tragédies, que Racine s'est acquis une gloire immortelle.

Notre respect pour l'antiquité, qui n'est ni aveugle, ni superstitieux, ne nous empêche pas de reconnaître que les Grecs n'ont rien à leur opposer; mais c'est à l'école des Sophocles & des Euripides que Racine apprit à les surpasser.

Molière eut l'honneur de l'encourager le premier, & de prévoir, dans les productions encore informes de sa jeunesse l'avenir brillant que lui promettait son génie. La critique sévère de Boileau, dont il fut l'ami jusqu'à la mort, acheva de perfectionner les dons heureux qu'il tenait de la nature. On sait que Racine se glorifiait de l'avoir pour maître, & il devait cette tendresse au grand homme qui l'avait consolé souvent des injustices du Public & des fureurs de l'Envie.

RACINE (Louis) de l'Académie des Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort en 1764, fils de l'illustre Auteur dont nous venons de parler & digne de cet honneur par son beau Poème de la Religion, que le grand Rousseau regardait comme un des ouvrages les plus estimables de notre langue.

Peu d'Ecrivains ont mieux connu que Louis Racine l'heureux mécanisme des bons vers

& la justesse de l'expression. Ce mérite ne brille pas dans son poëme seulement, mais encore dans quelques autres de ses Ecrits, qui ne sont pas moins dignes de sa réputation.

Il a publié la vie & quelques Lettres de son Père avec des remarques sur ses Tragédies. De quelque sentiment dont il dût être pénétré pour la mémoire de ce grand homme, il n'a trouvé que des Lecteurs aussi jaloux que lui-même de l'admirer. On lui fait gré de sentir toute la dignité de son nom, & de le faire valoir avec une noble confiance.

Louis Racine, comme nous l'avons dit ailleurs, joignait à ses rares talens une modestie qui en augmentait encore le prix. On sait qu'il s'était fait peindre les œuvres de son Père à la main, & le regard fixé sur ce vers de Phèdre :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

Il faut ajouter Louis Racine au grand nombre d'hommes illustres qui n'ont point été de l'Académie Française, malgré tous les droits que son nom & ses ouvrages lui donnaient à cette distinction. C'est ce qui a, dit-on, fait naître à Mr. l'abbé Trublet l'idée d'un nouveau Chapitre qu'il se propose d'ajouter à ses

Essai de morale, intitulé : du danger d'avilir les honneurs en les refusant aux personnes qui les méritent ; & en les prodiguant à celles qui ne les méritent pas.

RAYNAL (l'abbé) né à Saint Geniez, auteur de quelques histoires, & entre autres, de celles du Stadhouderat & du Parlement d'Angleterre. Elles sont remplies d'antithèses de mots, & vuides d'instruction.

REGNARD (Jean François) né à Paris, en 1647, mort en 1709, le second de nos Poètes comiques, très-inférieur à Molière, mais fort au dessus des Dufresny, des Dancourt, des Boilly, des Marivaux &c. on trouve chez lui, plus que chez eux, cette force comique si précieuse & dont on a vu depuis si peu d'exemples sur nos Théâtres. L'enjouement & la plaisanterie dominent principalement dans ses ouvrages, mais dans la Comédie du Joueur, il s'est approché du génie de Molière même. Il a peint ce caractère comme il devait l'être. Cependant, de nos jours, où toutes les bornes des Arts sont confondues, on a osé dire à l'occasion de je ne fais quel

Drame Anglais transplanté sur notre scène , que Regnard n'avait qu'indiqué le sujet , & que le Traducteur de la Pièce Anglaise l'avait rempli. Ce n'est pas un des moins absurdes jugemens que le mauvais goût ait porté dans ce siècle , & rien ne serait plus facile que de le démontrer. Le Drame de Béverley n'est que l'histoire d'un furieux , qui doit avoir peu de modèles , même en Angleterre , & que son caractère forcé conduirait infailliblement à Tyburn. La Comédie de Regnard est , au contraire , la vraie peinture d'un joueur , tel que nos mœurs pouvaient en admettre la représentation. On voit dans le lointain , & pour ainsi dire dans la perspective théâtrale , qu'ayant commencé par être dupe , il pourrait finir par être fripon. C'est là que le Poète doit l'abandonner. Si l'horoscope d'un pareil joueur vient à se remplir , il n'appartiendra plus à la scène , mais au Châtelet. Il suffit , pour la correction que la Comédie peut se proposer , qu'on l'ait représenté perdant sa maîtresse , deshérité , & voisin des plus grands malheurs. Le personnage de *Tout à bas* est placé par le génie même , pour faire entrevoir à des spectateurs délicats jusqu'où la passion du jeu peut conduire ; & q'en est assez pour des Français. En un

mot, la manie du Joueur de Regnard n'est qu'un vice, que Thalie peut réprimer par le ridicule ; & la frénésie monstrueuse de Beverley devient un crime, que les loix seules doivent arrêter par la crainte des supplices. Ces observations peuvent s'étendre à la plupart de ces autres *Drames*, d'un genre horrible & sombre, dont on a dérobé les sujets à la Tournelle pour en infecter notre Théâtre.

Les autres Comédies de Regnard sont des Pièces d'intrigues remplies de sel, de finesse & d'excellentes plaisanteries, parmi un petit nombre de mauvaises. Il y a peint avec beaucoup de vérité les ridicules & les travers de son tems. Mais il avait observé peu de caractères. Le *Légataire* tient le premier rang dans ces pièces d'intrigue qui sont toutes dialoguées de la manière la plus naturelle & la plus vive. Nous ne connaissons rien de plus gai que le *Reste imprévu*. Enfin quoique Regnard n'ait pas embelli les *Ménechmes* de Plaute ; autant que Molière avait embelli les sujets de l'*Avaro* & de l'*Amphytrion*, empruntés du même Poète, il peut cependant être appelé, à juste titre, le Plaute Français. Il est même supérieur à ce Comique romain, non pas, il est vrai, par

l'imagination & par la fécondité, mais par l'avantage qu'il eut de vivre dans un siècle plus poli, & d'avoir sous les yeux de meilleurs modèles.

Despréaux, à qui il était réservé d'être l'ami de tous les vrais talens, connut le prix de ceux de Regnard, qui lui dédia ses *Ménechmes*.

Les Libraires, au lieu de grossir le Recueil des Œuvres de ce Poète comique de quelques satyres assez froides, & dont on n'est pas certain qu'il soit entièrement l'auteur, auraient dû y ajouter les scènes ingénieuses & piquantes que Regnard avait données à l'ancien Théâtre Italien. Ce spectacle, aujourd'hui déshonoré par des farces si absurdes, méritait alors d'occuper des hommes célèbres. La liberté & la plaisanterie hardie qui y régnaient, peuvent nous retracer quelque idée de la Comédie antique & du genre d'Aristophane. Boileau appelait ce théâtre *un grenier à sel*, quoique lui-même, à l'occasion de la satire des femmes, n'y eut pas été ménagé; & Racine voulait y faire représenter sa comédie des *Plaideurs*.

Une singularité digne d'attention dans la vie de Regnard, c'est qu'après avoir été longtemps

esclave à Alger, il voyagea successivement dans toute l'Europe, & fut le premier Français qui alla jusqu'en Laponie. Ayant remonté le fleuve Torno, & pénétré jusqu'à la mer glaciale, il grava sur un rocher ces vers heureux :

*Gallia nos genuit : vidit nos Africa, Gangem
Hauſimus, Europamque oculis luſtravimus omnem.
Caſibus & variis acti terræque, marique,
Hic tandem ſtetimus, nobis ubi deſuit orbis.*

Regnard ne fut point de l'Académie Française.

REONIER (Mathurin) né à Chartres en 1593, mort en 1613, le précurſeur de Boileau dans le genre ſatyrique, qui lui a fait une très grande réputation. Il eut, comme ce dernier, l'avantage de voir beaucoup de ſes vers devenir proverbes en naiſſant. Son ſtyle mérite encore l'étude de tous ceux qui veulent ſ'adonner au même genre. Il eſt plein de ſens, d'énergie, de vigueur, & Boileau, qui jugeait ſi bien de la convenance des ſtyles, ne put y ajouter que de la correction & de l'élégance; mais le poète moderne a d'ailleurs plus

de gaité, de finesse, de graces, des tours plus variés, des railleries plus délicates, en un mot, un sel plus attique, &c ; surtout, infiniment plus d'égards pour les bienfaisances.

Nous pensons, à la vérité, qu'il y aurait, dans ce siècle, un excès de rigueur à vouloir captiver l'imagination de nos poètes sous des loix trop austères, &c à regarder comme cyniques des peintures enjouées, telles que notre La Fontaine a pu s'en permettre d'après l'Arioste, &c d'après la plûpart des écrivains les plus généralement estimés chez les nations voisines. Pourquoi nous donnerions nous des entraves que des peuples plus religieux, plus sévères que nous, ne donnent par eux-mêmes à leurs poètes ? La poésie, il faut en convenir, a des privilèges que n'a point la prose. On sent combien il est aisé d'exprimer, en langage commun, des choses qui ne peuvent avoir aucun sel que par le mérite de la difficulté vaincue. Une licence qui coûte si peu, &c qui ne suppose aucun talent, révolte le lecteur le moins délicat ; &c c'est la raison pour laquelle de certains livres, tels que les *Bijoux indiscrets*, par exemple, ne sont lus de personne, tandis que l'Arioste, la Fontaine, &c le

petit nombre d'Ecrivains qui leur ressembloit, sont entre les mains de tout le monde. La poésie porte, si l'on ose le dire, la gaze avec elle. Elle s'adresse à l'imagination plus qu'aux sens. Les difficultés qu'elle est obligée de vaincre, le langage figuré qu'elle doit substituer au langage vulgaire, les métaphores hardies, les images piquantes, les tours allégoriques qu'elle emploie, y servent d'enveloppe aux objets, en font disparaître, en quelque sorte, le fond sous la forme, & sollicitent, du moins, l'indulgence de tous ceux qui ne sont pas pédans, en faveur du poëte. En un mot, toutes les fois que l'expression est chaste, l'écrivain, aux yeux des gens du monde & des connaisseurs, n'a point péché contre les bienséances. Ce n'est donc pas, pour s'être permis de pareilles libertés, que nous reprochons à Régnier d'avoir manqué à la décence. C'est, au contraire, parce que sans ménagement pour son lecteur, il l'a conduit dans des lieux de débauche; c'est que, dans le style le plus familier, il a peint des objets crapuleux, dégoutans même pour quiconque n'a pas le goût dépravé, & les mœurs entièrement corrompues; c'est enfin parce qu'il n'est qu'ordurier dans quelques-unes.

de ses satyres, & qu'au lieu d'un coloris avoué des Muses, il n'a employé que des crayons grossiers dans des sujets dont la licence n'est rachetée par aucunes graces.

RENOUÏ (Jean Julien Constantin) né à Honfleur en 1725. Il a fait une Tragedie d'*Hercule mourant*, qui ne réussit pas plus au théâtre Français, que l'*Hercule mourant* de Mr. Marmontel à celui de l'Opéra. Ce sujet est malheureux. M. Renouï a fait aussi quelques petites Comédies. Le *Caprice*, en trois actes & en prose, ne fut point trop mal accueilli.

ROBÉ DE BEAUVESET (N.) né à Vendôme. Peut-être ne lui a-t-il manqué, pour être Poète, que de l'harmonie & du goût. Il a de l'imagination, quelquefois de la chaleur & de l'énergie; mais il n'a guères traité que des sujets bizarres ou cyniques.

On a de lui une satyre publiée en 1752, qui n'était pas sans mérite. La plupart des critiques en étaient judicieuses. Il y avait même quelques morceaux d'une verve assez facile.

Le Poème qu'il a intitulé *Mon Odyssée*, est un exemple singulier de la rudesse de son style

& de la bizarrerie de ses rimes , qui ont presque toujours une affectation pénible de recherche & d'exactitude , & qui donnent à tous les vers une apparence de bouts rimés , que l'on se ferait efforcé de remplir par caprice. Les cacophonies y sont si fréquentes que souvent on a peine à les prononcer.

L'imagination de cet Auteur s'est échauffée , à ce qu'on dit , en assistant à des spectacles de Convulsionnaires , & l'on prétend qu'il ne fait plus de vers que pour annoncer la fin des tems , & l'arrivée du Prophète Elie.

ROCHON DE CHABANNES (N.) né à Paris. Il a donné au Théâtre Français *Heureusement* , petite Comédie d'après un petit Conte de Mr. Marmontel. Le jeu de Mr. Molé fait encore voir avec quelque plaisir cette bagatelle. L'Auteur a donné depuis la *Matinée à la mode* , ou le *Protecteur* , en un acte & en prose. Il est d'un esprit bien pauvre d'avoir cru remplir , en un acte , le riche sujet du *Protecteur*.

Mr. Rochon a fait représenter , au même Théâtre , une Pastorale mêlée de chant & de danses , intitulée *Hylas*. Cette Pastorale imitée

de l'*Oracle*, des *Graces* & de beaucoup d'autres Pièces connues, n'avait pas même le mérite de la délicatesse du style. Elle était, au contraire, d'un genre un peu graveleux. C'est apparemment, pour s'égayer, qu'un Journaliste, en rendant compte de cet autre bagatelle, a dit que l'Auteur avait trop imité la manière d'Aristophane. Mr. Rochon Aristophane ! Ce trait nous fait souvenir d'une bévue de Mr. Fréron, qui appelait Vadé Anacréon.

Avant que d'essayer ses talens au Théâtre Français, Mr. Rochon avait débuté, à la Farce Italienne, par le *Deuil Anglais*, & à l'Opéra-comique, par *les Filles*. On ne peut, à l'occasion de cette dernière production, se refuser une remarque qui sert à faire connaître l'esprit moutonnier de nos beaux Esprits. Mr. de Saint-Foix venait de donner, à la Comédie Française, une petite Pièce, dans le genre agréable qui lui est propre, intitulée *les Hommes*. Elle eut beaucoup de succès. Quelques jours après, parurent *les Femmes* au Théâtre Italien ; ensuite *les Filles*, à l'Opéra-comique. On peut être sûr qu'à Paris, un succès quelconque est toujours l'époque d'une infinité de sottises.

RONSARD (Pierre de) né dans le Vendômois en 1525 , mort en 1585 , Poète Français. Il eut de son vivant une si grande réputation , que mal écrire c'était , selon un proverbe du tems , donner des soufflets à Ronsard. Il fut honoré des bienfaits & de la familiarité de plusieurs de nos Rois. On a même conservé des vers que Charles IX lui adressa , & qui , à notre avis , sont d'une verve infiniment plus heureuse que les meilleurs vers de Ronsard. Cependant ce Poète , si célèbre , avait pensé détruire le génie de notre langue , par la licence qu'il se donna d'y introduire une foule de mots purement grecs , qui rendent sa poésie presque toujours dure , bizarre & inintelligible. On peut en juger par cette Epitaphe singulière qu'il avait faite pour Marguerite de France , & pour François premier.

Ah ! que je suis marry que la Muse Françoisse
Ne peut dire ces mots , comme fait la Grégeoise ;
Ocymore , Dyspome , Oligochronien ;
Certes , je les dirois du sang Valésien , &c.

Cette affectation ne venait que de son érudition vraiment singulière , & dont il semblait

vouloir faire paradè. Mais il prétendait encore enrichir la langue d'une autre manière, en y faisant entrer, indifféremment, toutes les espèces de Dialectes, qui étaient alors, & qu'on voit de nos jours en usage en France. » Il ne faut se fâcher, disait-il, si les Vocables sont Gascons, Poitevins, Normands, Manceaux, Lyonnois, ou d'autres pays. « C'était entreprendre d'ériger le jargon de ces différentes Provinces en autant de langues régulières ; mais il ne prenait pas garde que ces dialectes bizarres, sans règle, sans principes, sans caractère, ne pouvaient former qu'un assemblage barbare, une confusion anarchique, & qu'enfin, par cette bigarrure étrange, il eut converti la langue Française elle-même en un pur jargon.

Ronsard avait d'ailleurs plusieurs des qualités qui font les grands Poètes ; une imagination vive, forte, hardie, de l'élévation dans l'esprit, & la connaissance des bonnes sources ; mais son goût ne prit aucune supériorité sur son siècle, ou plutôt il manqua absolument de goût. Voulant tout régler, comme le dit Boileau, il brouilla tout, fit un art à sa mode,

Et toutefois longtems eut un heureux destin ;

Mais sa Muse en Français parlant Grec & Latin,

Vlt, dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le fuste pédantesque.

Ce fut, à ce que nous croyons, le premier de nos Ecrivains qui osa débiter dans la carrière de l'Epopée, par son Poème de la Franciade, qui est un de ses plus médiocres Ouvrages. A l'exception du genre dramatique, il avait tenté presque tous les genres de poésie, & l'universalité prétendue de ses talens augmenta encore sa réputation ; mais elle n'était qu'apparente, & c'était à notre siècle qu'un pareil phénomène était véritablement réservé. Nous avons vu dans Mr. de Voltaire, l'homme universel qu'on avait cru voir fausement dans ces commencemens informes de notre littérature.

ROSOIS (N. de) né à Montmartre. C'est le seul Ecrivain qui puisse rendre problématique cette maxime de Boileau :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire ;
maxime qui, jusqu'à présent, ne s'est point vérifiée à son égard.

On a de Mr. de Rosois un Poème des Sens,

dans lequel on souhaiterait qu'il eût un peu moins négligé le sens commun.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste) né à Paris en 1669, mort en 1740. On commence à lui donner le nom de grand, & cette distinction qu'il mérite, n'est pas inutile pour empêcher de le confondre avec d'autres Auteurs qui ont porté le même nom que lui. Il a été l'Horace de la France.

Ses Odes, à l'exception d'un petit nombre, sont un des plus précieux monumens de poésie que nous ayons dans notre langue, & demeureront à jamais le modèle de ce beau genre, le plus difficile de tous après le Poème épique, parce qu'il exige, à peu près, les mêmes conditions, l'enthousiasme & le génie. Aussi rien n'est-il plus rare parmi nous qu'un bon Poète lyrique, & peut-être ne sommes-nous tombés dans une espèce d'indifférence pour ce genre sublime, que par un juste dégoût pour l'immense quantité de mauvaises Odes hazardées, depuis Rousseau, par une foule d'Ecrivains médiocres.

Nous n'avons rien, dans un genre qui est à peu près le même, de plus achevé que ses

Cantates, & elles attendent encore le Musicien de génie, qui saura s'immortaliser, en associant les richesses de son art à ces Trésors de poésie. Quelques-unes de ces Cantates ne sont que sublimes. Le plus grand nombre respire la volupté, & tiendra lieu d'un reproche éternel à ceux qui ont accusé Rousseau de n'avoir pas connu la délicatesse, le sentiment & les graces.

Ses Allégories, pleines de raison & de saine philosophie, déposeront de même contre ceux qui ont osé dire que ce Poète avait peu pensé.

Il est étonnant que les Comédiens soient assez peu jaloux de la gloire d'un de nos plus grands hommes, pour n'avoir jamais songé à remettre sa Comédie du *Flatteur*, & même celle du *Capricieux*, Pièces, malgré leurs défauts, si préférables à toutes les rapsodies romanesques dont ils ont avili leur scène depuis quelques années.

Nous n'avons pas d'Epigrammes comparables à celles de Rousseau par le sel attique, par la finesse ou la naïveté piquante, par la justesse & l'énergie de l'expression; enfin par cet art si peu commun de ne jamais employer un seul mot inutile. Du moins aucun Auteur n'en a-t-il fait un aussi grand nombre qui remplisse toutes ces conditions.

On aurait les mêmes éloges à faire de ses Epîtres, s'il n'y régnait quelquefois trop de recherche & d'affectation. La satire y est plus amère, & par conséquent, moins enjouée & moins fine qu'elle ne l'est dans Boileau; mais depuis la mort de ce dernier, la Sottise reparaissait avec tant de succès, les corrupteurs du goût se reproduisaient avec tant d'audace, & la littérature était livrée à tant d'innovateurs sans mérite, que l'on doit, peut-être, pardonner à Rousseau d'avoir substitué le ton de Juvenal à celui d'Horace. Que n'eut-il pas osé, s'il eut vécu jusqu'à nos jours, & s'il eut vu la décadence entière de ces beaux Arts qu'il avait honorés ?

Boileau, dans un siècle de gloire & de liberté, avait pu dire sans conséquence :

Tous les jours, à la Cour, un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité.

Notre siècle est fertile en sots admirateurs.

Il en est chez le Duc, il en est chez le Prince.

Mais il en coûta cher à Rousseau pour avoir parlé du Parnasse aussi librement que Boileau parlait de la Cour. L'esprit de cabale & d'in-

trigue s'était perfectionné chez les Ecrivains médiocres , & leur avait donné des moyens de nuire , inconnus jusqu'alors à leurs prédécesseurs. Quelques-uns d'eux , pour venger leur amour-propre humilié par les plaisanteries de Rousseau , imaginèrent de forger , sous son nom , des couplets scandaleux & horribles , qui avaient le double but , & de l'écarter de l'Académie , & de le rendre odieux à la société. Cette trame affreuse réussit , & Rousseau fut l'innocente victime de cette détestable invention.

Que ceux qui oseraient croire encore que ce Poète fut véritablement l'Auteur de ces couplets , interrogent leur propre cœur , & qu'ils pèsent la persévérance généreuse avec laquelle Rousseau se refusa constamment à tous les moyens honteux de rentrer dans sa patrie. Qu'ils lisent ce qu'il écrivait avec tant d'énergie au Baron de Bréteuil : » vous savez quels » sont mes sentimens , & que des graces , & » des accommodemens ne conviennent qu'à des » fripons , & non à un honnête homme , injustement opprimé. J'aimerais mieux être » mort que de sortir d'oppression par une hon- » te qui serait irréparable . . . J'aime bien la

» France, mais j'aime encore mieux mon hon-
 » neur & la vérité. Quelque destinée que l'a-
 » venir me prépare, je dirai comme Philippe
 » de Commines : Dieu m'afflige, il a ses rai-
 » sons, mais je préférerai toujours la condi-
 » tion d'être malheureux avec courage, à celle
 » d'être heureux avec infamie. »

Que ces mêmes personnes dont ici nous in-
 terrogeons le cœur, songent que Rousseau a
 tenu le même langage jusques dans ces mo-
 mens terribles, où l'homme n'ayant plus rien
 à perdre, semble au dessus de toute crainte &
 de tout déguisement. Qu'enfin ces mêmes per-
 sonnes songent encore qu'un des plus irréconci-
 liables ennemi de Rousseau, que Boindin, ou-
 tragé lui-même dans les couplets, a protesté
 jusqu'à sa mort que Rousseau n'en était pas
 l'auteur, & nous osons croire que nos Lecteurs
 n'en seront pas moins persuadés que nous.

Ce qui nous confirme encore dans cette opi-
 nion, c'est que ces couplets, si malignement
 vantés, ne sont en effet qu'un tissu d'injures
 grossières, presque dénuées d'esprit, & qu'on
 y voit, tout au plus, une imitation mal adroi-
 te de cette singulière richesse de rimes, que
 Rousseau affectait quelquefois, & qu'il est si
 facile de contrefaire.

La cause qui a pu jeter si longtems du pyrrhonisme & de l'incertitude sur cette malheureuse histoire, il faut l'avouer, c'est que Rousseau, intérieurement convaincu de son innocence, mais effrayé des suites de l'accusation répandue sourdement contre lui, crut, imprudemment, qu'il ne pouvait se laver du soupçon d'avoir fait les couplets, qu'en faisant connaître celui que, par un sentiment de persuasion intime, & des vraisemblances très fortes, il avait lieu d'en regarder comme l'auteur. D'accusé, il devint mal-à-propos accusateur ; il ne sentit point que les preuves légales lui manquaient ; & dans l'impossibilité où il se trouva de les fournir, il fut justement condamné, moins comme auteur des couplets, que parce qu'il avait employé des moyens illégitimes pour les attribuer au plus violent de ses ennemis, & à l'homme qu'il soupçonnait le plus de les avoir faits.

Au reste, nous devons à la gloire de M. de Voltaire, reproduire ici ce témoignage de la justice qu'il rendit enfin au grand Rousseau après sa mort. Voici ce qu'il écrivit à Mr. de Séguy en 1743.

» J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous
» m'avez

« m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec vo-
« tre Projet de souscription pour les Œuvres
« du célèbre Poète dont vous étiez l'ami. Je
« me mets très volontiers au rang des sous-
« cripteurs, quoique j'aye été, malheureuse-
« ment, au rang de ses ennemis les plus déclai-
« rés. Je vous avouerai même que cette inimi-
« tié pesait beaucoup à mon cœur. J'ai tou-
« jours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens
« de Lettres devraient être tous frères. . . . Il
« semblait que la destinée, en me conduisant
« dans la ville où l'illustre & malheureux
« Rousseau a fini ses jours, me ménageât une
« réconciliation avec lui. L'espèce de maladie
« dont il était accablé m'a privé de cette con-
« solation que nous avions tous deux égale-
« ment souhaitée. L'amour de la paix l'eut em-
« porté sur tous les sujets d'aigreur qu'on avait
« semés entre nous. Ses talens, ses malheurs
« & ce que j'ai ouï dire ici de son caractère,
« ont banni de mon cœur tout ressentiment, &
« n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à son mérite. »
« Si M. de Voltaire, en parlant de ce grand
« Poète, s'est depuis, exprimé d'une manière
« moins décente, & moins honorable pour lui-
« même, cette variation ne peut être regardée

que comme une inconséquence, qui ôte à son jugement sur Rousseau toute espèce d'autorité.

ROUSSEAU (Jean Jacques) né à Genève en 1708. C'est un des plus beaux génies de ce siècle, un homme d'un naturel peu vulgaire, n'aimant à ressembler à personne, & manifestant peut-être un peu trop une sorte de singularité, soit dans sa conduite, soit dans ses Ecrits, comme on n'a pas manqué de le lui reprocher. Mais sans nous arrêter à ce qui n'est point du ressort de ces Mémoires, essayons d'apprécier cet auteur célèbre, en nous préservant, à la fois, d'une critique outrée, & d'une admiration fanatique.

De tous nos Ecrivains modernes, il est assurément un de ceux qui pensent avec le plus de profondeur, dont les sentimens sont les plus mâles, les plus énergiques. La liberté, l'humanité, la patrie, la Religion même, au moins la naturelle, (exception rare en sa faveur) voilà les grands objets qui ont allumé son enthousiasme, & qui font lire ses ouvrages avec tant de plaisir. On ne peut l'accuser, comme beaucoup d'autres, d'avoir souvent répété, avec une emphase étudiée, le mot imposant de

Vertu, plutôt que d'en avoir inspiré le sentiment. Quand il parle de nos devoirs, des principes essentiels à notre bonheur, du respect que l'homme se doit à lui-même, & qu'il doit à ses semblables, c'est avec une abondance, un charme, une force qui ne saurait venir que du cœur. On voit qu'il s'est nourri de bonne heure de la lecture des anciens auteurs Grecs & Romains. Ces vertus Républicaines qu'ils nous ont dépeintes le ravissent, le transportent, & paraissent souvent l'inspirer. Si son respect pour elles, n'allait pas quelquefois jusqu'à l'excès, nous avons presque dit jusqu'à l'idolâtrie, on partagerait plus volontiers ce noble enthousiasme de l'auteur; mais dominé par son imagination trop ardente, & par on ne sait quelle manie de rabbaïsser ses contemporains, il ne voit jamais, dans ceux-ci, que des Pygmées, & dans les autres, que des géans par lesquels il semble vouloir nous humilier, & peut-être nous décourager.

On ne peut nier que son Discours contre les sciences, couronné par une savante Académie, ne soit un chef-d'œuvre d'éloquence. Il n'a voulu (a-t-on souvent répété à cet égard comme à bien d'autres) que se jouer de sa

plume & de ses lecteurs. Tel que certains sophistes de l'antiquité, il paraît se plaisir à combattre toutes les opinions reçues, & à défendre les paradoxes les plus bizarres ; mais nous croyons que souvent on a mal saisi sa pensée, & que souvent aussi la chaleur de la dispute l'a fait aller plus loin qu'il ne se l'était d'abord proposé.

Son Discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes, & sur l'origine des sociétés, a étonné par la hardiesse, & disons le franchement, par la bizarrerie des idées. Il nous paraît que c'est pour avoir beaucoup trop élevé l'homme sauvage, & trop déprimé l'homme social, qu'il s'éloigne ainsi, en double sens, de la vérité. En général, son système à cet égard repose sur une base trop métaphysique, trop déliée. Quelquefois, si l'on ose le dire, il se plaît à tourner la pyramide sur sa pointe, & à faire des prodiges de force pour la maintenir ainsi dans un violent équilibre. Mais, comme Pa dit Boileau, *Rien n'est beau que le vrai*. L'admiration qu'on accorde à des tours de force est fatigante, pénible, & bientôt épuisée.

Les idées de Mr. Rousseau sur la Politique devaient avoir, naturellement, beaucoup d'ad-

versaires. Cette matière est si délicate, si compliquée; elle réveille tant de préjugés, tant de passions opposées; il est si difficile de saisir ce juste milieu, ce point presque imperceptible qui sépare un extrême de l'autre; les Grands aiment si fort à dominer, les Petits aiment si fort l'indépendance, que c'est, principalement, sur ces objets qu'il n'est guères de lecteurs assez exempts de tout motif secret de partialité, pour qu'on puisse prendre dans leurs jugemens une entière confiance. Ce qui nous semble certain, c'est que M. Rousseau voit souvent les hommes trop en noir. Une santé délicate, un vif amour pour la vertu, une imagination forte & quelquefois sombre, une sensibilité exquise, mais exigeante & ombrageuse, quelques injustices, quelques persécutions qu'il a essuyées, tout cela, joint à l'orgueil du Génie, lui a fait juger les hommes avec une excessive rigueur. Il a cru voir ce qu'ils devraient être, il s'est indigné de ce qu'ils sont, & souvent de ce qu'il les a crus. Il ne s'est pas toujours rappelé que les hommes, comme il l'a dit lui-même, étant plus faibles que méchans, l'indulgence est la première vertu du sage. Quoiqu'il en soit rien n'est plus désolant

que le tableau que fait M. Rousseau des horreurs de la société. On ne peut imaginer de coloris plus sombre. Il ne tient pas à l'auteur que nous ne soyons persuadés que les hommes ne sont que des bêtes féroces; destinées à s'entre-déchirer mutuellement. C'est là de l'excès, sans doute; avouons le cependant, si ce tableau est infidèle, ce n'est guères que parce que le peintre ne présente que le côté sinistre, tandis qu'il laisse dans l'ombre le côté consolant & favorable.

Le Roman d'Héloïse a fait beaucoup de bruit. On pourrait presque lui appliquer ce qu'on disait du Cid, que c'était un excellent ouvrage, dont on avait fait une excellente critique. L'intrigue m'a paru mal conduite, l'ordonnance mauvaise, Les personnages sont trop uniformes, trop guindés, trop exagérés, quoique l'auteur ait voulu les représenter dans la belle nature. Le Costume y est blessé sans cesse. C'est toujours Mr. Rousseau qui parle par la bouche de ses acteurs. Il a beau chercher à se mettre à leur place, à se plier à leur génie, à leur condition, à leur sexe, c'est un grand homme qui, bien qu'il se baïsse, est souvent plus grand qu'il ne feroit pour la vrai-

semblance. Quelle Lettre, par exemple, que celle de Julie sur les duels & sur l'adultère ! Quoi de plus admirable en un sens, & de plus déplacé dans un autre ! Le personnage de Saint-Preux, à quelques endroits près, est faible & peu intéressant. Celui de Volmar est violent, c'est-à-dire peu naturel & contraint, par conséquent. Celui de Julie, qui aime tant à différer, est un assemblage de tendresse, de grandeur d'ame, de piété & de coquetterie. Cet ensemble, il faut l'avouer, est défectueux ; mais malheur à celui qui ne sentirait que les défauts ! Malheur à celui que les beautés de détail, dont abonde ce charmant Ouvrage, ne transportent, & n'affectent pas délicieusement, & qui ne s'attendrit pas pour les vertus dans les admirables peintures que l'Auteur en a su tracer ! Quelle différence entre la froide galanterie de la plupart de nos Romans, & l'amour si vivement ressenti & exprimé par Mr. Rousseau ! Quel intervalle immense entre le feu du sentiment & les glaces du bel esprit ! Quelle ame, quelle véhémence n'a-t-il point fallu pour exprimer, avec tant de chaleur & d'énergie, les divers mouvemens des passions qui nous agitent !

On fait avec combien d'ardeur le Public a accueilli le *Devin de Village*, Pastorale remplie de graces, & digne de l'âge d'or, s'il eut existé. Rien de plus intéressant, de plus délicat, de plus naïf que les paroles & la Musique de cet Opéra. On n'a pas l'idée ni d'un coloris plus frais, ni d'un meilleur ton de simplicité champêtre. Combien de fois n'a-t-on pas répété ces jolies chansons : *Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire*, &c. *Je vais revoir ma charmante maîtresse*, &c. ! Voilà ce qui doit toujours plaire. Voilà le langage qui va au cœur, parce qu'il en vient, langage bien préférable à ces petites bluettes frivoles, à ces pointes, en un mot à tous ces lieux communs doucereux & insipides, qui rendent nos chansons à la mode si puériles, si ridicules, si méprisables.

Quant au style & à la forme des Ouvrages de Mr. Rousseau, on peut dire, en général, que cet Auteur a une manière qui est toute à lui. Il paraît pourtant quelquefois, par une sorte de rudesse & d'apreté affectée mais énergique, tenir du goût de Montagne, dont il est grand admirateur, & dont il a adopté & rajeuni plus d'opinions qu'on ne pense. Son style, d'ailleurs, se plie merveilleusement bien à tous les

objets qu'il traite. Il est plus varié que celui de plusieurs Ecrivains célèbres, tour-à-tour nerveux, sublime, gracieux, délicat & pathétique. On n'a guères loué avec plus de finesse que M. Rousseau; mais aussi l'on ne peut guères employer une ironie plus amère, & une satire plus piquante que la sienne. Quel nombre, quelle cadence, quelle harmonie dans ses périodes! Quelle marche aisée, noble & soutenue! Avec quelle véhémence, &, si nous osons le dire, quelle tyrannie ne subjugué-t'il pas ses Lecteurs! Le premier effet qu'il produit sur eux est infailliblement de les séduire, de les entraîner par la magie de son style. Ce n'est qu'après l'impression affaiblie, que la réflexion le combat quelquefois, &, pour peu qu'elle s'éloigne, on revient encore à lui.

Mais ce qui nous paraît le distinguer principalement, c'est son caractère d'énergie. Quand il s'élève, ou contre le despotisme, ou contre les préjugés & les vices de son siècle, c'est Périclès qui frappe & qui renverse. C'est Démosthène tonnant du haut de sa Tribune. On voit qu'un sentiment profond & souvent amer le domine, & qu'il ne peut pardonner aux hommes les maux qu'ils se font à eux-mêmes. Si

vous en exceptez quelques hyperboles , qui , ordinairement , appartiennent moins au fond qu'à la forme , sa Morale est , à beaucoup d'égards , vraie , sublime , favorable aux opprimés , inexorable aux oppresseurs , très-fine , très-intéressante dans les détails. C'est ce qui paraît , surtout , dans son *Héloïse*. C'est là qu'on voit combien il connaît les replis les plus cachés du cœur humain ; & l'on peut lui appliquer , en Morale , ce que disait Fontenelle d'un célèbre Naturaliste. *Il prend presque toujours la nature sur le fait.*

De tant d'Auteurs qui ont tant écrit de choses vagues & communes sur les Femmes , qui ont fait de leur fausseté , de leur dissimulation , de leurs caprices , de la légèreté de leur caractère , des petites ruses de leur amour-propre , tant de satyres rebattues , & souvent si peu réfléchies , il est certainement celui qui a le mieux saisi & apprécié ce sexe , qui a le mieux trouvé , dans les différences naturelles , la raison des différences morales. Voyez là-dessus les premières pages du 4^e. volume d'*Emile*. Toute femme sincère ne pourra que se reconnaître au bien & au mal qu'il en dit. Au reste , cet Ouvrage de Mr. Rousseau sur l'éducation

renferme aussi des beautés sans nombre, des vûes perçantes & hardies; mais on y découvre toujours son secret penchant à s'éloigner de toutes les pratiques reçues. Généralement parlant, son système paraît assez bien calqué sur celui de la nature, & c'est, peut-être, la principale raison qui le rend impraticable quant à l'ensemble, dans l'état actuel des choses. On peut suivre pourtant, avec quelques modifications, la plupart des préceptes qu'il nous y donne; & l'Auteur aura toujours le mérite d'avoir réveillé les esprits de son siècle sur ce grand objet de l'éducation.

N'oublions pas d'observer que la partie d'Emile, où l'on traite de la Religion naturelle, est un des plus beaux morceaux de tout l'Ouvrage. Il peut y avoir quelques écarts; mais les grands principes y sont développés avec une force, une noblesse digne de Bossuet. On a, sur-tout, admiré, dans la Profession de foi du Vicaire Savoyard, un portrait de Jésus-Christ fait de main de maître. Heureux le peintre si lui-même n'avait quelquefois défiguré ce portrait digne, en quelque sorte, de son divin modèle!

S'il peut nous être actuellement permis de

relever quelques fautes dans le style de cet Écrivain célèbre, nous remarquerons d'abord qu'à l'exemple d'Ovide, il ne fait pas toujours s'arrêter. Il tourmente la pensée en la présentant sous trop de faces. Il a des phrases parasites, qui, prises à part, sont toujours belles, harmonieuses, bien cadencées; qui paraissent même renforcer quelquefois la pensée de l'Auteur; mais de manière pourtant que la dernière phrase toute seule produirait, peut-être, autant & plus d'effet, en frappant un coup plus simple & plus rapide. Il n'est pas exempt d'expressions négligées; il en a même de triviales; & c'est avec raison qu'on a remarqué celle-ci : » *La Musique Française ressemble à une Vache qui galoppe, ou à une Oye grasse qui veut voler.* » Dans son Discours sur l'Économie politique, où il parle de la proportion équitable qu'on devrait établir dans les impôts, » Un Grand, » dit-il, prétendra qu'en égard à son rang, » ce qui serait superflu pour un homme inférieur, est nécessaire pour lui; mais c'est un mensonge (ajoute Mr. Rousseau) car un » Grand a deux jambes ainsi qu'un Bouvier, » & n'a qu'un ventre non plus que lui. « Il est clair que par ces tournures, abjectes l'inten-

tion de l'Auteur est d'avilir les grandeurs de préjugé, & de rappeler nos idées à l'Egalité primitive ; mais, peut-être, manque-t-il ainsi doublement son but : premièrement comme homme de goût, ensuite comme Philosophe qui révolte trop, par sa manière, ceux qu'il voudrait réformer. Le vice heurté de front s'indigne & se raidit ; pris de biais, il temporise, bat en retraite, & se rend quelquefois. Quoiqu'il en soit, Mr. Rousseau sacrifie souvent la précision au nombre & au rythme, au lieu que Mr. de Buffon, autre Ecrivain justement célèbre, fait admirablement unir la précision avec l'harmonie.

Un autre défaut que nous avons entendu reprocher encore au style de cet homme éloquent, c'est un peu de néologisme. Ce reproche n'est peut-être pas tout-à-fait sans fondement. Il nous semble cependant que c'est presque toujours si heureusement, & avec tant de raison & de graces, que cet auteur emploie des mots nouveaux, ou qu'il donne à des mots reçus des acceptions nouvelles, que nous ne savons trop si l'on peut le blamer d'une hardiesse qui embellit & enrichit la langue. *Cur ego*, disait

Horace : *si linguam Catonis & Enni, dicere valeo*, &c.

Dans le fonds, le langage n'est-il pas fait pour l'homme, & non l'homme pour le langage. Voici, selon nous, les seules restrictions qu'il conviendrait de mettre à cette liberté, pour éviter les abus. Jamais il ne faudrait employer une expression inusitée, que lorsqu'elle donne plus de force au discours, ou qu'elle peut servir à fixer une nuance délicate qui échapperait sans elle. Il faudrait aussi que le sens en fut toujours très clair; & au moyen de cette double précaution, il serait permis de braver quelquefois une exactitude trop pusillanime, qui ne peut que rétrécir & borner la carrière de l'art. Il est vrai que peut-être le génie seul a le droit d'enfreindre heureusement de certains usages, comme il n'appartenait qu'aux Dictateurs Romains de faire taire les loix, en quelques occasions, pour le bien même de ces loix & de la liberté. » Toutes les fois, dit M. Rousseau avec le ton d'indépendance qu'en lui connaît, toutes les fois qu'à l'aide d'un barbarisme ou d'un solécisme, je pourrai me faire mieux entendre, ne croyez

pas que j'hésite. « A notre avis, il aura souvent raison. (*)

(*) Nous avons préféré l'article qu'on vient de lire à celui que nous avions fait nous mêmes sur le célèbre écrivain qui en est l'objet. Cet article nous a paru très intéressant, rempli d'observations, également fines & judicieuses, qui supposent, dans le rédacteur, beaucoup d'esprit, de sagacité & de talent. Il nous a été envoyé par M. Romilly, pasteur de l'Eglise de Genève, le même qui a fourni à l'Encyclopédie les articles *Tolérance* & *Versu*. Il serait à souhaiter, pour l'honneur de cette collection qu'elle eût eu un plus grand nombre de coopérateurs de son mérite, & surtout aussi modestes, aussi dignes du nom de sage que ses concitoyens lui donnent à son insçu, & qu'il ne perdra jamais, parcequ'il n'en a pas fait, comme tant d'autres, une affiche d'orgueil & d'ostentation. Nous lui sommes redevables aussi de l'article *Bonnet*, pag. 44. L'amitié dont il nous honore est une preuve que l'esprit de parti n'a sur lui aucun empire. Il n'a vu, dans la Comédie des Philosophes, qu'une pièce d'une morale pure que les circonstances avaient rendu nécessaire; dans la Dunciade qu'un badinage utile au goût; & en ne la considérant même que du côté le moins favorable, elle ne lui paraît encore qu'une vengeance très modérée de tant d'affreux libelles dont nous avons été assaillis par une foule de beaux esprits, & de prétendus philosophes.

M. Romilly est fils d'un homme très distingué dans son art, qui a donné à M. Diderot, avec le désintéressement le plus noble, tout ce qui concerne l'hélogerie dans le Dictionnaire Encyclopédique.

ROY (Pierre Charles) né à Paris en 1683, mort en 1764. Il joignit à des talens très distingués pour le genre de l'opéra, un talent très dangereux : celui d'une satire souvent personnelle & amère, plus caractérisée par l'énergie que par les graces. Nous ne chercherons point à le justifier d'une licence que nous avons toujours condamnée. Nous devons dire seulement que ce tort de M. Roy fut peut-être le vice de son tems, plutôt que celui de son cœur. Les fameux couplets faussement attribués à Rousseau, & dans lesquels M. Roy lui-même fut assez vivement outragé, ces couplets, & la triste célébrité qu'ils eurent, excitèrent dans les esprits, au commencement de ce siècle, une fermentation générale, & les montèrent à ce ton âcre d'une satire emportée & violente, si éloignée des jeux que notre Horace s'était permis dans le siècle précédent.

Depuis cette fatale époque, les rivalités, entre les gens de lettres, devinrent à la fois plus cruelles & plus envenimées. Cette maladie a continué jusqu'à nos jours : tellement que s'il existait un homme qui eût ramené la satire à ses vraies limites, & qui en respectant, les mœurs, la probité, l'honneur des écrivains les plus

plus médiocres , ne se fut armé du ridicule qu'en faveur du goût , & aux dépens de la vanité , cet homme , loin d'être accusé de malignité , devrait être regardé comme le reformateur d'un abus odieux & barbare. Se fut-il même trompé dans quelques-uns de ses jugemens , chose très possible & très indifférente , on devrait , en ne lui faisant aucune grâce sur ses erreurs , & en usant envers lui des mêmes droits qu'il se serait arrogés sur les autres , imiter les égards qu'il aurait eu pour eux , c'est-à-dire respecter ses mœurs , en ne faisant point de quartier à son amour-propre.

Si M. Roy se fut toujours contenu dans ces limites sévères que la décence prescrit à la satire , sa mémoire n'aurait aucun besoin d'apologie. Quelque délicate que soit la sensibilité des gens de Lettres , & quelques moyens qu'ils emploient pour intéresser les gens du monde aux querelles de leur orgueil , tant qu'on respectera en eux ce qui constitue le vrai mérite d'un citoyen , ils n'ont aucune protection à réclamer ; leurs talens seuls doivent les défendre :

Qu'un artisan , au contraire ,

Ouvrier estimé , dans un art nécessaire :

se trouve inquieté dans la paisible possession de son état, il a droit de se plaindre. D'après des statuts que la législation elle-même a prescrits, d'après des titres d'apprentissage suffisans, & un examen dans lequel on ne peut supposer de prévarication, il doit exercer en paix son métier. On ne pourrait, sans injustice, lui ôter les moyens de subsister dans une condition honnête, & d'ailleurs avouée par les loix. Il en devrait être de même de quiconque est aggré-gé à un corps, après avoir rempli de certaines formalités établies par une administration sage. Nous voyons cependant tous les jours des Médecins s'accuser réciproquement d'ignorance dans des écrits publics, sans que personne s'en formalise. Il est pourtant vrai qu'un Médecin ignorant serait, non seulement un homme digne de mépris, mais un homme très dangereux; &, toutefois, on ne se passionne jamais, contre ce genre de querelles. On a eu le bon esprit de concevoir qu'elles peuvent tourner à l'avantage des sciences, & qu'il en est de ces orages parmi les savans, comme des troubles civils dans un Etat. *Ex privatis odiis Respublica quandoque crescit.* Pourquoi donc des hommes raisonnables se passionneraient-ils davantage

dans les querelles, moins importantes, des musiciens, des versificateurs, ou même des philosophes?

Serait-ce donc un Etre si sacré qu'un écrivain qui souvent sans vocation, & toujours sans un examen préalable, a pris le métier de bel esprit par le sentiment intime de son inutilité? Nous le répétons encore, si M. Roy n'avait eu rien de plus grave à se reprocher, nous n'aurions pas même songé à le défendre. Les auteurs dont il se fut moqué, le lui auraient bien rendu, &, au pis aller, toutes ces guerres de plumes sont bien indifférentes à la tranquillité publique.

On a recueilli, en un volume, la plupart des poésies de M. Roy; elles ne paraissent pas avoir fait une grande fortune. En général, elles sont dures, froides & recherchées; mais on fait par cœur plusieurs morceaux de ses Opéra; & l'on n'oubliera jamais ces beaux vers qui commencent le prologue du Ballet des Elémens.

Les Temps sont arrivés. Cessez, triste Cahos,
Paraissez Elémens, Dieux, allez leur prescrire

Le mouvement & le repos.

Tenez les renfermés chacun dans son empire.

Coulez, Ondes, coulez. Volez, rapides Feux ;
 Voile azuré des Airs, embrassez la Nature :
 Terre, enfante des fruits, couvre toi de verdure ;
 Naïsez, Mortels, pour obéir aux Dieux. (†)

ROY (N. le) né à Paris, avocat devenu poète pour se consoler du malheur qu'il a eu de perdre un bras à la chasse. Il a fait la Tragédie d'*Adrien*, & celle de *Roxane*, que les Comédiens n'ont jamais voulu jouer. C'est ce Mr. le Roy

dont la Muse invalide,

Depuis dix ans, cherche en vain des acteurs.

Il est triste de n'être pas jugé digne même des sifflets.

RULLIÈRE (N. de) On connaît de lui une Epître, intitulée *les Disputes*, qui paraît approcher beaucoup du caractère des Epîtres d'Horace; & plusieurs autres petites Pièces de vers d'un style très délicat & très agréable.

On lui attribue une histoire de la dernière Révolution de Russie, qui n'est pas imprimée, mais que nous avons entendue avec le plus

(†) Cet article est tiré en partie d'un Eloge que nous avons fait de M. Roy, pour le Nécrologe de 1764.

grand intérêt. Quelques morceaux historiques aussi bien traités suffiraient pour donner à l'Auteur beaucoup de réputation dans ce genre d'écrire.

S.

SABATIER (N.) né à Cavailhon. On a de cet Auteur un recueil de Poësies, dont la plus grande partie consiste en Odes. On voit par sa Préface, & par quelques Dissertations qu'il a répandues dans son Recueil, qu'il a des opinions saines en matière de goût, & qu'il a véritablement de la littérature.

On doit lui savoir beaucoup de gré de s'être élevé avec force contre ce déluge de poësies Allemandes, dont des Traducteurs, non moins Allemands que leurs originaux, ne cessent de nous inonder.

Quoiqu'on en dise, la poésie n'est aujourd'hui guères plus avancée en Allemagne qu'elle ne l'était en France du tems des Ronsard, des Garnier & des Jodelle. Traductions pour traductions, il vaudrait encore mieux, peut-être, traduire en Français ces anciens Auteurs Gaulois, que de nous accabler de tous ces Essais

de poésies Germaniques. Nous ne pouvons en excepter qu'un très-petit nombre, dont les Auteurs se sont formés sur nos plus grands Maîtres, & surtout les Ouvrages de l'illustre & savant Mr. de Haller, qui a su prendre Boileau pour son modèle, qui honore véritablement sa Patrie, & qui est très-digne, en effet, d'être connu du reste de l'Europe, non seulement comme un très-bon Poète, mais comme un vrai Philosophe.

Mr. Sabatier est moins heureux en exemples qu'en préceptes. Ses Odes ne sont guères que des amplifications incohérentes & ampoulées; & c'est de ce genre, surtout, que Despréaux voulait parler, quand il a dit :

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

On dit que Mr. Sabatier s'est dévoué à l'éducation de la jeunesse au Collège de Tournon. Nous en félicitons ce Collège. Il serait à désirer que beaucoup de nos Auteurs, renonçant à la maladie des prétentions, & au vain fanatisme d'une gloire qui leur échappe, eussent le courage de chercher, comme lui, à se rendre vraiment utiles à la Patrie. Quelque ridicule qu'on ait jeté sur les prétendus Pédans de Collège,

ils sont très-supérieurs à nos petits Pédans du beau monde. Il vaut infiniment mieux former des Citoyens , que de faire des Contes moraux , des Tragédies gothiques , des Drames bourgeois , de tristes déclamations philosophiques , d'ennuyeux Discours , & en général , des Ouvrages médiocres. Quiconque n'enrichit pas la littérature , l'appauvrit & la déshonore.

SAGE (Alain-René le) né à Ruys , en Bretagne , en 1677 , mort à Boulogne-sur-mer en 1747 , Auteur du meilleur de nos Romans , car *Télémaque* n'en est pas un. Cet homme estimable , n'ayant eu ni fortune , ni cabale , ni manège , a été honteusement négligé par tous les Biographes. Les Anglais , qui , surtout , dans le genre des Romans , paraissent n'être sensibles qu'à l'imitation vraie de la nature , & qui , en cela , sont très-raisonnables , font de *Gilblas* la plus grande estime. Cet Ouvrage , comme on l'a dit ailleurs , est , peut-être , supérieur au Roman de *Dom Quichotte* , qui n'est qu'une satire , à la vérité très-ingénieuse , d'un ridicule particulier à la Nation Espagnole. Ce ridicule n'existant plus , *Dom Quichotte* perd nécessai-

rement beaucoup de son mérite , & *Gilblas* demeurera toujours.

Aucune des aventures de ce Livre n'est au dessus de la sphère des événemens communs. Ce n'est point une charge triste & sombre de faits tragiques accumulés sans vraisemblance , qui n'offrent au Lecteur qu'un tissu d'intidens romanesques , souvent dépourvus de caractères , & qui , enfin , ne pourraient passer que pour l'histoire bisarre de quelques individus. C'est la peinture la plus fidèle & la plus naïve de l'homme dans tous les états de la vie. On croit , en lisant *Gilblas* , en avoir connu tous les personnages. Molière lui-même ne l'eut pas désavoué.

Ce qui ajoute encore à la gloire de le Sage , c'est qu'il a donné au Théâtre l'excellente Comédie de *Turcaret*. Quoique la plupart des Financiers de nos jours ne ressemblient plus entièrement aux modèles que le Sage avait sous les yeux , cependant , tant qu'il y aura des Parvenus insolens , dont les richesses auront achevé de corrompre les mœurs ; tant que l'on verra des Coquettes rusées mettre , sans pudeur , à contribution l'imbécille & vaine opulence , cette

Pièce subsistera comme un des plus beaux monumens dont notre scène comique ait à se glorifier.

La petite Comédie de *Crispin rival de son Maître* ne lui est pas inférieure en son genre. Regnard n'a rien produit de plus gai ; & il nous semble que cette Pièce charmante devrait être le plus sûr contrepoison de ces dolentes rapsodies , dont on a voulu deshonorer la scène. Le Sage avait parfaitement senti que le Théâtre n'est point une Chaire , qu'il ne faut pas y prêcher fastidieusement une morale froide , monotone & inanimée ; mais que l'art , comme l'a dit un de nos plus grands Poètes , consiste à nous instruire *par gracieux préceptes , & par sermons de joye antidotés*. Ce dernier vers nous paraît la définition la plus juste qui ait été donnée de la Comédie.

On doit aussi à la gaité de le Sage l'origine de la Comédie en vaudevilles , reste encore précieux de la bonne plaisanterie Française , auquel on a substitué de nos jours de tristes Opéra-Bouffons & de honteuses Parades , comme si , dans tous les genres , on eut conspiré pour avilir le goût de la Nation.

Le Sage ne fut point de l'Académie Française ; & c'est une chose assez plaisante que cette exclusion semble avoir été , précisément , réservée à nos meilleurs Auteurs comiques.

SAINT-EVREMOND (Charles de SAINT-DENYS, Seigneur de) né à Saint-Denys le Guast , en Normandie , en 1613 , mort à Londres en 1703. Il eut quelques parties de l'esprit de Voiture , perfectionné par des connaissances plus étendues , & par une teinte de philosophie.

Il n'était un homme de goût , lié avec des personnes illustres , qui écrivit poliment en prose , & très-médiocrement en vers. Il jugea , dès la Tragédie d'Alexandre , que Racine méritait d'être comparé à Corneille ; mais il eut toujours en faveur de ce dernier une prévention qui lui ferma les yeux sur toute l'étendue du mérite de Racine , qu'il ne regardait que comme un infiniment bel esprit.

On trouve dans les Œuvres de Saint-Evremond , des réflexions fines sur l'Histoire , des observations bien faites sur l'Art du Théâtre , & enfin quelques Lettres agréables , la plupart adressées à la belle Madame de Mazarin , ré-

fugée , comme lui , en Angleterre , &c. à la célèbre Ninon de l'Enclos , qu'il appelait la moderne Léontium , &c pour laquelle il fit ces vers heureux :

L'indulgent & sage nature

A formé l'ame de Ninon

De la volupté d'Epicure

Et de la vertu de Caton.

Ce fut un des fruits des progrès de la Raison en France , que d'avoir introduit , même à la Cour , l'amour & le goût des Lettres. Le siècle de Louis XIV offre , parmi les gens de qualité , beaucoup d'exemples de cette louable émulation , qui les portait à signaler leurs noms par des talens agréables : un Duc de la Rochefoucauld , par ses pensées fines , & quelquefois profondes , sur le cœur de l'homme , dont il a fait la satire ; un Duc de Nevers , dont nous avons parlé ; un Buffy , par ses Lettres ingénieuses , quoique trop remplies d'égoïsme ; un la Fare , un Saint-Aulaire , si recommandables par les graces de leur esprit ; enfin , un Hamilton , Ecoffais naturalisé parmi nous , & très-supérieur à Saint-Evremond lui-même , par la légèreté de sa prose & l'agrément de ses vers.

SAINT-FOLX. (Germain François POUZ-LAIN de) né à Reanes ; Génie délicat & gracieux qui s'est fait un genre particulier & qui a enrichi nos différens spectacles de plusieurs petites pièces , qui forment des tableaux agréables , dans le gout de l'Albane. Il ne s'est pas borné à ces charmans ouvrages. Ses Essais sur Paris prouvent qu'il a étudié notre Histoire en Philosophe.

SAINT GELAIS (Mélin de) né à Angoulême , mort à Paris en 1554. poète François très ingénieux , contemporain de Marot & son ami , beaucoup plus instruit que ce dernier , & cependant n'ayant pas eu , comme lui , un caractère original , qui lui ait mérité l'honneur d'être , en aucun genre , réputé modèle. C'est dans l'Epigramme qu'il s'est le plus approché du génie de Marot ; & il nous en est resté de lui quelques-unes qui méritaient véritablement de passer à la postérité. Le nom d'Ovide François qu'on lui donna de son tems , prouve qu'on a toujours abusé de la manie de faire des parallèles. Quel trait de ressemblance pouvait avoir avec Ovide , un homme qui n'a écrit que des Sonnets , des Rondeaux , des

Dixains , des Epigrammes , &c. &c. ? Son vrai mérite est qu'on ait retenu, jusqu'à nos jours, quelques-uns de ses vers, tandis que nous avons de prétendus poètes, absolument morts de leur vivant, qui n'en sont pas moins orgueilleux, & qui, dans leur néant, se croient très supérieurs à tous ces écrivains du seizième siècle, qu'ils n'ont jamais lûs. S'ils daignaient cependant les lire, ils seraient effrayés de la multitude de leurs connaissances, & , peut-être, ils en deviendraient plus modestes. La plupart des poètes du tems de François I, & Saint Gelais lui-même avaient étudié la philosophie, le droit, la Théologie, les Mathématiques. Ils joignaient à ces études celles des langues anciennes, & presque tous savaient encore l'Italien, l'Espagnol &c. Il faut avouer qu'il y avait loin d'une pareille éducation à l'orgueilleuse ignorance de nos petits pédans du beau monde, qui font des vers légers pour les Dames de leurs Cercles, qui se disent quelquefois philosophes, pour se dispenser d'avoir une existence, & qui parlent d'une manière si décisive & si tranchante de choses, dont en les poussant jusqu'à deux questions, on verrait qu'ils n'ont pas même les premières idées.

SAINT HYACINTHE (N.) mort au commencement de ce siècle , Auteur du *Chef-d'œuvre d'un inconnu* , plaisanterie pleine de sel contre les Commentateurs , mais qui a pu contribuer à jeter du décri sur l'érudition.

On ignore communément que l'idée de cette plaisanterie est tirée de la Préface du *Don Quichotte* de Miguel de Cervantes , qui avait eu le bon esprit de la faire infiniment plus courte. Molière , d'ailleurs , dans la Comédie des *Précieuses* , a donné l'exemple d'un commentaire ridicule sur une chanson impertinente , ce qui pourrait encore avoir servi de modèle au badinage de Saint Hyacinthe. Cet homme de Lettres n'a passé pour le fils de M. de Bossuet , que sur des bruits populaires qui ne méritaient aucune attention.

SAINT LAMBERT (N. de) né en Lorraine , en 1717. Nous plaçons ici avec bien de la satisfaction le nom d'un de nos Compatriotes , justement célèbre par des pièces fugitives charmantes qui avaient été comme l'aurore de sa réputation. Son Poème des Saisons , ouvrage d'une plus longue haleine , nous a paru rempli de peintures heureuses , fidèles , & neuves encore dans notre poésie. Ces détails agréables

& variés comme la nature, rendent la solitude des campagnes plus chère à ceux qui l'aimaient déjà, & en inspirent le goût à ceux qui n'en connaissaient pas le prix.

On a reproché à ce Poème la monotonie des Episodes, le défaut d'ensemble, un peu de froidur, & quelques taches légères qu'il est aisé de faire disparaître dans une nouvelle Edition. Mais on n'a peut-être pas rendu assez de justice à la pureté, à l'élégance, à la correction du style, & au but véritablement moral de l'Auteur, qui est d'inspirer aux personnes opulentes le désir d'habiter leurs Terres, pour y répandre la prospérité par leur présence, & pour s'y procurer un bonheur digne de l'homme, en soulageant au moins la misère des cultivateurs.

Nos Sibarytes de Paris, qui, dans le tourbillon du luxe, apperçoivent à peine la nature, étaient peu capables d'apprécier le mérite du Poète qui l'a chantée. Pour nous, accoutumés à la douce tranquillité de notre retraite, nous avons été charmés de trouver, dans le Poème des Saisons, des sentimens qui sont dans notre cœur, & des tableaux dont le modèle est sous nos yeux.

Nous regardons comme une inattention que

M. de Saint Lambert ne manquera pas de rectifier, ce qu'il a dit, dans une de ses notes, au sujet de Racine. Il y suppose que ce grand Poète n'a point que les Juifs. Cette li-
ghe seule a peut-être suffi pour enlever bien des suffrages à M. de Saint Lambert; & nous croyons qu'il ne faudrait pas se la permettre, quand même on aurait fait la Henriade.

SARRASIN (Jean François) né à Germanville, près de Caën en 1605, mort en 1694. Elève & imitateur de Voiture, Bel esprit très agréable dans la société & dans ses ouvrages.

Il y a des tours fort ingénieux & des plaisanteries très heureuses dans un poème satyrique qu'il a fait sous le titre de *Dulot vaincu*, ou *la défaite des bouts-rimés*. Boileau, dans son *Lutrin*, & Pope dans sa *Dunciade*, paraissent en avoir tiré quelque parti.

On trouve, dans son Ode de Calliope sur la bataille de Lens, des strophes très belles & dignes de Malherbe, ce qui suppose à Sarrafin un enthousiasme que Voiture n'avait pas.

M. le Brun a retrouvé une Eglogue de ce Poète

Poëte que l'on croyait perdue, & qui est un chef-d'œuvre dans un genre où nous ne pouvons pas nous flatter d'en avoir beaucoup.

Les Grands ne savent peut-être pas assez jusqu'où peut aller la sensibilité d'un homme de génie. Sarrafin mourut de chagrin pour avoir cru déplaire au Prince de Conti, dont il était Secrétaire ; & Racine, depuis, eut le même sort, persuadé qu'il avait eu le malheur d'indisposer contre lui Louis XIV.

Cette sensibilité prouve, quoiqu'en ait dit l'Envie, qu'une ame reconnaissante & sublime se trouve presque toujours alliée à des talens supérieurs. Hainault, Pélisson, la Fontaine demeurèrent fidèles à Fouquet disgracié, tandis que tous les favoris l'abandonnaient, ou même insultaient à son malheur, soit par cette indifférence froide que la philosophie appelle prudence, soit par ambition, soit enfin par lâcheté. Hainault osa venger Fouquet de la dureté de Colbert, par un Sonnet qui honore la mémoire du Poëte, & qui a passé à la postérité. Pélisson le défendit par son éloquence, comme Cicéron avait défendu Milon son ami. La Fontaine entreprit de fléchir Louis XIV. Il eut le courage de lui présenter une Ode, dans la

quelle on ne fût ce qu'on doit la plus admirer, ou de sa noble hardiesse, ou du sentiment généreux qui la lui dicta. Auparavant, il avait exhalé ses regrets dans une Elégie que tous les Poètes devraient savoir par cœur, & qui est pour eux, en quelque sorte, un titre de noblesse.

SAURIN (N.) de l'Académie Française, né à Paris. Il a débuté par deux Ouvrages aujourd'hui absolument ignorés, la Comédie des *Rivaux* & la Tragédie d'*Aménophis*.

Quoique ses Tragédies de *Spartacus* & de *Blanche & Guiscard* aient eu quelques représentations, elles ne sont guères plus connues, ni plus dignes de l'être. Il y a cependant quelques traits de force dans la première, & une sorte de grandeur dans le personnage de *Spartacus*, auquel tous les autres sont sacrifiés; mais le style en est dur, prosaïque, incorrect & affligeant pour quiconque a l'amour de la poésie.

• Pourquoi vouloir forcer la nature? Quand on a eu le malheur de naître avec si peu de vocation pour l'art des vers, il semble qu'il vaudrait mieux écrire, tout simplement, ses Tragédies en prose, ou plutôt ne pas faire de Tragédies.

La petite Comédie des *Mœurs du tems*, est ; jusqu'ici , le seul des Ouvrages de Mr. Saurin qui soit agréable : aussi le jour de sa réception à l'Académie Française , cette savante Compagnie lui témoigna , par ces paroles , l'estime qu'elle faisait de cet Ouvrage : » Sans doute , » nous rendons justice à ces Comédies que la » pureté de Térence caractérise , & que le sel » âcre d'Aristophane ne deshonorait jamais. «

Voilà , selon toute apparence , la raison secrète pour laquelle le divin Molière , & , après lui , Regnard , Dufresny , Brueys , le Sage & Piron , & quelques autres Auteurs d'un sel un peu trop corrosif , n'ont point été de l'Académie , tandis que cet illustre Corps s'est empressé d'accueillir les la Chaussée , les Boissy & Mr. Saurin lui-même. Ces derniers ont eu l'avantage de n'employer qu'un sel plus doux , & d'une saveur précisément académique. C'est un avis pour les jeunes gens qui voudront se ménager à la fois les faveurs de Thalie & les honneurs du Louvre.

Quoiqu'il en soit , le succès mérité de la petite Comédie des *Mœurs du tems* , que l'Auteur a écrite en prose , achève de prouver qu'il n'est pas appelé à la poésie. Nous croyons que

son *Orpheline léguée*, qu'il a écrite en vers, & qui n'a pas eu plus de suffrages à la lecture qu'aux représentations, en est encore une preuve. Nous osons même y ajouter sa Traduction en rimes du Drame Anglais de *Beverley*, malgré la réussite momentanée dont ce dernier Ouvrage a été redevable à l'art singulier d'un des principaux Acteurs.

SAUVIGNY (N.) Auteur de la *Mort de Socrate*, Tragédie, dans laquelle il y avait un personnage muet, & ce personnage était l'éloquent Platon. Cette Pièce, qui était plutôt un panégyrique de Socrate qu'une Tragédie, contenait des invectives amères contre Aristophane, qui n'avaient été placées dans l'Ouvrage, que pour faire une allusion maligne à la Comédie des *Philosophes*; mais qui ne passèrent point à la censure.

L'enthousiasme soudain dont Mr. de Sauvigny s'était échauffé pour Socrate était si factice, qu'en 1757, il avait écrit des *Philosophes* en général : » qu'ils n'étaient que des Charlatans & des fanatiques, & que leurs Ouvrages ne pouvaient servir que de trophées à l'extravagance humaine. «

La Melpomène de Mr. de Sauvigny s'est ensuite transportée d'Athènes dans l'Amérique septentrionale, au pays des Iroquois, au-dessus du lac Ontario, précisément à la Cataracte de Niagara. On a trouvé que sa versification avait un peu l'air sauvage du lieu de la scène, & que, par une sorte d'harmonie imitative, son style, inégalement ampoulé, bondissait comme la Cataracte. Il y a loin de ce style recherché à la simplicité avec laquelle Mr. de Sauvigny a écrit *les Amours innocens de Pierre le Long & de Blanche Bazu*. C'est, peut-être, à ce genre tempéré que cet Auteur doit se fixer. Ce n'est pas (car il faut être juste) que ses Tragédies n'annoncent plus de verve que celles de beaucoup de nos Ecrivains dramatiques; & qu'*Hirza*, dont il a changé trois ou quatre fois le dénouement dans le cours des représentations, ne soit réellement supérieure à *Astarbé*, à *Caliste*, à *Guillaume Tell*, &c. &c.

SCARRON (Paul) né en 1598, mort en 1660, le premier qui ait fait parler aux Muses le langage des Halles. Il a travesti Virgile, mais non pas avec le projet de le rendre ridicule, comme Marivaux a travesti, depuis, Homère & Té-

lémaque , ce qui ne fait pas honneur au goût de cet Académicien. Le burlesque de Scarron est fort au-dessous de la gaité de Rabelais. Celui-ci est plaisant dans les choses , l'autre ne l'est que dans les mots. Rabelais avait d'ailleurs une érudition immense , & Scarron n'avait que très-peu de littérature. Aussi n'est-il rien resté de lui que son *Roman comique* , Ouvrage très-comique en effet , & toujours digne de plaire à ce Public choisi

Qui laisse à la Province admirer le Typhon.

SCUDÉRY (George de) de l'Académie Française , né au Havre-de-Grace en 1601 , mort en 1667. Un des plus féconds & des plus mauvais Ecrivains de l'autre siècle , quoiqu'il y ait eu des Portiers de Comédie ruds par l'affluence du monde à la représentation d'une de ses Pièces. C'était l'*Amour tyrannique* , Tragédie , qui eut un succès incroyable , à la faveur de quelques situations romanesques , & de quelques-unes de ces surprises de Théâtre , que les Scudéry de nos jours essayent de remettre en faveur.

A l'humeur d'un Capitaine , l'Auteur de l'*Amour tyrannique* joignait une vanité qu'il ne

décéla jamais d'une manière plus plaisante, qu'en se faisant graver à la tête de cette Pièce, avec les attributs d'Apollon & de Mars, & cette ridicule inscription :

Et Poète, & Guerrier,
Il aura du Laurier.

Il osa être jaloux de Corneille, & ce fut lui qui défera le *Cid* au jugement de l'Académie Française, qui, depuis, n'a jamais jugé un procès de cette importance. Boileau vengea Corneille, en rendant le nom de *Scudéry* méprisable. Mais le Cardinal de Richelieu, qui n'était pas moins jaloux de la gloire du *Cid*, récompensa Scudéry en lui donnant le Gouvernement

De Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui suffisait, pour sa garde,
Un Suisse, avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du Château

Chapelle.

Scudéry dédia à la Reine Christine son Poème d'*Alaric*, si connu par ce début ridiculement fastueux :

T. jv

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la Terre.

Il est singulier qu'alors l'Épopée, c'est-à-dire, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, fut précisément en proie aux tentatives malheureuses des Ecrivains les plus médiocres. On pouvait compter autant de mauvais poèmes épiques que nous avons vû depuis de fades héroïdes. C'est une preuve que les ridicules beaux Esprits de l'autre siècle avaient cependant plus de connaissances & plus de nerf que nos petits Ecrivains doucereux & efféminés.

La sœur de Scudéri eut plus de réputation que son frère & le méritait, non par les énormes & fastidieux Romans; mais par quelques Eloges délicats de Louis XIV, par quelques vers heureux, & , si l'on veut, par un Discours sur la vraie gloire, qui pourtant n'eut guères d'autre célébrité que de remporter le prix de l'Académie Française, pour être ensuite éternellement oublié. Mademoiselle de Scudéry mourut à Paris en 1701.

SEDAINE (N.) maître Maçon, & Auteur d'un Recueil de Poësies & de plusieurs Opéra bouffons. Il a mis, à la tête de quelques-unes de ces bouffonneries, des Préfaces

de la plus grande prétention, & non moins ridiculement sérieuses que celles dont M. Poinfinet, son émule, enrichissait aussi ses Parades.

Du préau de la foire, M. Sedaine fit tout-à-coup une apparition éclatante au Théâtre Français par la Pièce du *Philosophe sans le savoir*, qui fut sifflée très-justement à la première représentation, en qualité de Comédie; mais qui eut le lendemain un succès prodigieux en qualité de Drame. Ce nom qui, autrefois, signifiait, généralement toute espèce d'action théâtrale, s'applique aujourd'hui plus particulièrement à ces Romans dialogués qui prétendent à l'intérêt; Il se donne encore aux Tragédies que M. Diderot appelle domestiques, & M. Sedaine vient d'en décorer aussi je ne sais quelle farce lugubre en ariettes & en prose, intitulée, *le Déserteur*.

M. Saurin, dans l'Épître qui précède sa traduction de *Beverley*, dit que le *Philosophe sans le savoir*, est un Drame très original. Nous n'appellerons pas de sa décision; mais nous observerons que la *Gageure*, autre Pièce de M. Sedaine, d'un genre incompréhensible, est bien plus originale encore.

Qu'on nous permette ici une dernière digression sur les succès qu'obtiennent de nos jours,

au théâtre, ces mauvais Romans pathétiques, dont nous avons déjà parlé tant de fois. Au jugement de leurs Auteurs, ces succès semblent confirmés par les larmes qu'ils voyent répandre aux représentations. Ces Messieurs ne se doutent pas encore que les mêmes marques de sensibilité n'annoncent pas toujours une impression semblable; qu'il ne faut pas comparer, par exemple, les pleurs que fait verser aux ames délicates l'éloquente douleur de Phèdre, à ceux qu'arrache à quelques Lecteurs une situation intéressante quelconque, fut-elle amenée sans aucune vraisemblance, & présentée par l'Ecrivain le plus mal-adept. On peut ressentir quelque émotion involontaire à certaines aventures de la *Paysanne parvenue* de M. le Chevalier Mouhy; & cet attendrissement n'a, certainement, rien de commun avec celui qu'on éprouve en lisant *Clarisse*. D'ailleurs, il est bien plus aisé encore d'intéresser au Théâtre qu'à une simple Lecture: car, lorsque les hommes sont rassemblés, ils ont tous, comme l'a très judicieusement observé M. de Saint Lambert, une secrète disposition à se communiquer tous les mouvemens qui les affectent. Je ne fais à quel enthousiasme, dit-il, passe rapidement

» de l'un à l'autre ; & alors , le philosophe le
» plus ferme est , du plus au moins , comme cet
» homme sensé qui rougissait de mêler ses larmes
» à celles d'un auditoire que faisait pleurer un
» mauvais Prédicateur. Il répétait souvent : *il ne*
» *fais ce qu'il dit , il ne fait ce qu'il dit ,* & n'en
» pleurait pas moins. «

Voilà le mot de l'énigme des grands succès dont ces Messieurs se vantent. En effet , il n'est pas impossible , qu'entraînés par l'art des acteurs , quelques personnes raisonnables n'ayent larmoyé au *Philosophe sans le savoir* , & même au *Déserteur* de M. Sedaine ; mais , à la réflexion , elles n'ont pas dû être moins étonnées que ne l'est un homme d'esprit qui se surprend à rire d'un mauvais jeu de mots , ou d'un pirovable calembour.

Ce qui démontre ce que nous venons d'avancer , c'est que toutes ces Pièces , si applaudies au théâtre , tombent régulièrement à l'impression , pour ne se relever jamais ; & que M. Sedaine qui a eu le bonheur d'assembler quelquefois une foule si tumultueuse de spectateurs , n'a peut-être pas encore trouvé un lecteur.

Ce n'est pas que cet Auteur ne se soit prodigué autant qu'il a pu à tous les spectacles. Il

a hasardé malheureusement sur la scène lyrique *Aline ou la Reine de Golconde*, d'après un badinage charmant de M. le Chevalier de Boufflers. Jamais on n'a travesti en vers plus durs & plus lourds un sujet aussi agréable. On croirait voir un singe contrefaire devant un miroir les attitudes élégantes d'une jolie femme.

SEVIGNÉ (Marie de RABUTIN, Marquise de) née en 1626, morte à Grignan en 1696. Immortelle par ses lettres charmantes, qu'elle écrivit sans prétention, & sans prévoir qu'on dût jamais les rendre publiques. Elles ont le double mérite de contenir des anecdotes curieuses, & d'être écrites avec cette aisance naïve, familière & cependant élégante, qui les rend dignes de servir de modèles dans le genre épistolaire. Ses décisions sur le goût seraient quelquefois dangereuses ; mais partout son style a des graces animées qu'elle doit à la seule nature, & que l'art voudrait en vain imiter.

Ce fut encore une des particularités remarquables du beau siècle de Louis XIV, que cette fleur d'esprit que le bon goût de la Cour répandit sur des femmes aimables, qui, sans être ni précisément lettrées, ni ce qu'on

appelle savantes, firent les délices de la société, par les seuls charmes d'une raison cultivée. C'est alors que l'on vit avec surprise éclore les productions légères & délicates des la Fayette, des la Suze, des Deshoulières, des Muralt, des Villedieu, des Chéron, des d'Aulnoy, des Lambert, &c., &c., &c., &c. Nous ne parlons pas de Madame Dacier, parce qu'elle fut moins une femme d'esprit qu'un véritable savant.

SIVRY (Louis POINSINET de) de la Société Royale de Lorraine, né à Paris en 1735. Il a traduit en vers naturels & faciles Anacréon, Moschus, Bion & quelques autres Poètes Grecs. Dans sa Tragédie de *Briséis*, qui fut représentée avec succès, il avait eu l'art de resserrer, en un seul Drame, tout le plan de l'Illiade, & de faire un usage très-heureux des plus beaux détails d'Homère. Aux yeux des Connaisseurs éclairés, il ne s'est pas moins distingué sur les traces d'Ovide, dans la Tragédie d'*Ajax*, Pièce dans laquelle nous croyons cependant qu'il a été trop peu secondé par son sujet. La dispute des armes d'Achille n'a plus

pour nous le même intérêt que certainement elle aurait eu pour les Grecs.

De tous les imitateurs de Racine ; Mr. de Sivry est celui qui nous paraît avoir le plus souvent approché dans ses vers de la noble simplicité de son modèle. L'Ecrit qu'il a intitulé *Appel au petit nombre* ; est une sortie pleine de vigueur & d'éloquence , contre le mauvais goût de la multitude ; mais on aimerait mieux que l'Auteur n'eut pas quitté la carrière. Cependant , si les Lettres ont perdu quelque chose à sa retraite, il nous en a dédommagés en se tournant entièrement du côté des sciences , & en consacrant ses veilles à des recherches laborieuses & profondes sur l'antiquité. On sait qu'il s'occupe d'une Traduction de Plin le Naturaliste. C'est une entreprise immense , attendue depuis longtemps dans notre littérature ; qui avait effrayé les Ecrivains les plus capables de la remplir , qui , pour la gloire de la Nation , ne saurait être trop encouragée par le Gouvernement , & qui fera le plus grand honneur à l'érudition & aux talens de Mr. de Sivry.

T.

TOUSSAINT (François Vincent) né à Paris. Il a débuté par des hymnes à la louange du bienheureux François de Paris. Ensuite il s'est fait Philosophe & on lui attribue le Livre *des Mœurs*. C'est à cet ouvrage du moins qu'il a dû une sorte de célébrité. Comme il y débite, avec assez d'onction, une morale plus épurée & moins fastueuse que celle de la plupart de nos sophistes modernes, & qu'il a, selon eux, la faiblesse d'admettre un Dieu rémunérateur & vengeur, ils l'ont appelé le capucin de leur secte.

TRESSAN (Louis Elizabeth, Comte de) connu par de jolis vers, & par son goût éclairé pour l'histoire naturelle. Mais ce qui lui assure à la considération publique plus de droit encore que ses talens & sa naissance, c'est l'exemple unique qu'il a donné à tous les gens de lettres, en réparant, avec autant de noblesse que de courage, une injustice qu'il avoit commise, à l'inspiration de quelques Philosophes, envers l'Auteur de cet ouvrage. Ce der-

nier, dans une Comédie qui fut représentée à Nancy, le jour d'une cérémonie à jamais mémorable, s'était permis quelques plaisanteries, non contre la personne, mais contre les paradoxes du célèbre citoyen de Genève. Ces mêmes Philosophes, qui déchirent aujourd'hui si scandaleusement M. Rousseau, depuis qu'en leur témoignant son mépris il a mortifié leur amour propre, paraissaient alors animés pour lui de l'enthousiasme le plus violent. M. le Comte de Tressan, livré à leurs séductions, & entraîné par cet esprit de société dont il est si difficile de se défendre, adressa au Roi de Pologne un Mémoire, dans lequel il traitait d'*attentat* la liberté que l'Auteur de cette Comédie avait prise, & demandait vengeance au nom de M. Rousseau & de la Philosophie. Ce Mémoire n'eut point d'effet. L'Auteur de la Comédie se contenta, pour sa défense, de publier *ses petites Lettres sur de grands philosophes*; & quelque tems après, il fit son apologie au Théâtre même par cette Pièce connue, qui sembla déconcerter enfin les ennemis de sa tranquillité & de la raison. Le succès de cet Ouvrage lui donna la confiance de l'adresser à M. de Tressan, qui ouvrit alors les yeux, & jugea digne

digne de lui de témoigner à l'Auteur le repentir qu'il avait de s'être livré à des conseils violens, qui, en effet, étaient si éloignés de son caractère. Il eut la politesse de lui écrire qu'il ne s'était montré dans cette affaire qu'avec regret, que le souvenir l'en affligeait, & qu'enfin, il n'avait su que trop tard bien des choses qui s'étaient passées, & qui avaient animé justement l'Auteur à défendre une cause que tout homme qui pense, se ferait honneur de soutenir.

L'Auteur fut sensible, comme il le devait, à un procédé aussi rare, & sa reconnaissance lui fit un devoir de le publier. La Lettre de M. le Comte de Tressan fut consignée en 1763, (*) dans plusieurs papiers publics ; & depuis,

(*) REMARQUE DES EDITEURS.

Nous avons trouvé cette lettre importante dans le Journal Encyclopédique, & nous croyons devoir la reproduire en entier.

*Lettre de Mr. le Comte de TRESSAN à
Mr. PALISSOT.*

M. le Procureur général de Lorraine m'est témoin ;
Monsieur, que je n'ai reçu que depuis peu de jours

L'Auteur reçut de nouvelles marques de son estime, dont il avait toujours été très jaloux.

Mais avec quelle indignation M. de Tré-

la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & l'exemplaire de vos Ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne peux, Monsieur, qu'être extrêmement sensible à la politesse & aux sentimens avec lesquels vous avez traité d'une affaire dans laquelle je n'ai paru qu'avec regret, & dont le souvenir m'afflige. Je vous jure, Monsieur, que personne ne rend plus de justice que moi aux talens aimables & à l'esprit qui règne dans tous vos ouvrages. Il faudroit avoir une ame insensible pour n'être pas touché jusqu'aux larmes des vers sublimes & pathétiques que vous avez faits sur la Dame la plus respectable, & la plus digne d'être regrettée. (*Madame la Princesse de Robecq*) je n'ai su que trop tard bien des choses qui se sont passées, & qui vous ont animé justement à défendre une cause que tout homme qui pense se ferait honneur de soutenir. Vos lettres à M. de Voltaire, sont, comme tout ce que vous écrivez, Monsieur, pleines d'esprit, de politesse; & tout ce qui est discussion y est traité d'une manière aussi sage qu'agréable. Soyez persuadé qu'en toute occasion, je me ferai honneur & plaisir de répondre aux sentimens dont vous voulez bien m'assurer. La première fois que j'irai à Paris, je serai charmé de vous y assurer moi-même de tous ceux d'estime & de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être &c.

C'est

On n'a-t-il pas dû apprendre que, pour se venger de son abandon, les mêmes philosophes ont osé, dans un recoin de leur vaste compilation Encyclopédique, insérer sous son

NB. C'est en 1756 que M. le Comte de Treslan avait injustement persécuté M. Palissot, à l'instigation de quelques philosophes, & c'est en 1763 qu'il lui a écrit la lettre qu'on vient de lire. Il lui avait donné, en 1764, à la cour de Lunéville, de nouveaux témoignages d'amitié à l'occasion de la Dunciade. Nous en avons la preuve par une lettre écrite, cette année là même, à M. Palissot par M. le Chevalier de Solignac; & c'est en 1765, qu'on a inséré dans l'Encyclopédie le Libelle dont il s'agit sous le nom du même M. de Treslan. De deux choses l'une. Ou ce Libelle est véritablement de lui, & alors quel nom donner à une pareille conséquence! Ou les Editeurs de l'Encyclopédie le lui ont faussement attribué, & c'est une injure dont M. de Treslan & M. Palissot ne sauraient être trop vengés. Ce qui nous laisse dans le doute, c'est le singulier silence qu'a gardé M. le Comte de Treslan sur cette affaire après une brochure que nous avons vûe intitulée, *Dénonciation aux honnêtes gens d'un nouveau Libelle philosophique, &c.*; après ce qui a été publié l'année dernière, à ce sujet, dans le Journal Encyclopédique, & surtout après une Lettre que lui écrivit M. Palissot, au commencement de 1769, lettre qui a été imprimée, & qui semblait exiger une réponse.

nom un article *Parade*, rempli d'indécences, d'injures grossières, & qui pis est, d'absurdités ! On renouvelle dans cet article, avec une espèce de fureur, toutes ces calomnies honteuses que la haine philosophique répandit dans une foule de libelles méprisés, pendant qu'on jouait la *Comédie des Philosophes*, & longtems encore après cette époque.

Ces Messieurs s'étaient flattés, sans doute, que cet article enseveli dans l'immensité de leurs volumes, échapperait à tous les yeux : car avec quelle apparence pouvaient-ils penser qu'on prêterait, sur leur parole, à M. le Comte de Tressan un procédé de cette nature ? Comment persuader qu'un homme de son rang & de son mérite se serait abaissé jusqu'à écrire sur les *Parades*, & jusqu'à composer l'article le plus abject de tout leur Dictionnaire ? M. de Tressan peut-il même être censé savoir ce que c'est qu'une *Parade* ? & n'est-il pas fort étrange que dans le prétendu dépôt des connaissances humaines, on ait consacré plusieurs pages à disserter gravement sur ce genre de polissonnerie, rebuté aujourd'hui même de la livrée ?

Ces Messieurs avaient donc, en effet, espéré que cette indignité resterait dans les ténèbres.

Cependant , leur propre expérience devrait leur avoir appris que tout se découvre.

Le public judicieux & impartial sentira la nécessité où nous étions de nous étendre ici malgré nous. Il fallait justifier & Mr. de Tressan , & nous-mêmes. Il fallait , surtout , apprendre aux honnêtes gens , l'existence d'un libelle qu'ils auraient été si loin de soupçonner dans une Compilation prétendue philosophique. Cette indécence n'est pas la seule que renferme ce Dictionnaire ; & les personnes qui se piquent de justice sont actuellement à portée de connaître toute la vérité de ce vers de la Comédie des *Philosophes* :

Ce sont eux que l'on doit nommer persécuteurs

TRISTAN l'Hermite (François) de l'Académie Française , né à Soliers dans la Province de la Marche en 1601 , mort à Paris en 1655. Sa *Marianne* dût sa grande réputation aux talens du célèbre Comédien Mondori , & au rare mérite qu'elle avait pour le tems. Le grand Rousseau ne dédaigna point de la retoucher en 1751 , quoiqu'il fut persuadé que le sujet en était malheureux.

On a de Tristan beaucoup d'autres Ouvrages dramatiques , qui sont tombés dans l'oubli.

Il balançait, comme Mairet & Scudery, la réputation naissante de Corneille, qui ne trouva parmi les Poètes ses contemporains, que le seul Rotrou qui rendit justice à ses talens, parce que lui-même en avait de supérieurs. L'Auteur de *Venceslas* devait être l'ami de Corneille; & cette belle Tragédie ne devait pas être inutilement rajeunie par Mr. Marmontel.

TRUBLET (l'Abbé Nicolas-Charles-Joseph DE LA FLOURIE) né à Saint-Malo en 1697.

L'Abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage.
Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui, par supplément, servait.
Il entraînait adage sur adage.
Il compilait, compilait, compilait.
On le voyait sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous faisait, sans jamais le lasser.

Voltaire.

TURPIN (N.) ancien Professeur de l'Université de Caën, Continuateur des Vies des Hommes illustres de France, commencées par

feu Mr. l'Abbé Pérau. Il a déjà donné celles du Maréchal de Choiseul, & du grand Condé. A la tête de cette dernière, on lit une Epître dédicatoire, pleine de noblesse, qui fait estimer l'Auteur, & qui honore les Lettres.

Mr. Turpin a rendu à la Muse de l'histoire son énergie & sa dignité. On ne peut que l'inviter à suivre une carrière dans laquelle il a débuté d'une manière si honorable.

V.

VADÉ (Jean-Joseph) né en Picardie en 1720, mort en 1757. On ne le cite ici que parce qu'on a nommé sa parade des *Raccolleurs* dans la Dunciade. Il n'a guères écrit que dans le genre grivois, & dans le langage des halles. C'est un burlesque fort au-dessous de celui de Scarron, & Boileau aurait dit avec plus de justice encore de Vadé que de ce dernier, qu'il ne pouvait entendre prononcer son nom, parce que ce nom lui rappelait le souvenir d'une sonife.

Vadé, cependant, était né avec quelque esprit naturel & de la gaieté, ce qui manque à presque tous ceux qui ont voulu faire après

lui des Opéra bouffons. Il est peut-être nécessaire qu'il y ait de ces sortes d'Ecrivains pour amuser la populace. Un petit nombre de couplets heureux & de parodies enjouées, prouve que Vadé aurait pu mériter quelquefois de divertir les honnêtes gens.

VAYER (François de la Mothe le) de l'Académie Française né à Paris, en 1588, mort en 1665. Philosophe sceptique comme Montagne, mais qui n'en a ni la sagacité, ni l'imagination, ni les graces. Il est, au contraire prolix, diffus, embarrassé dans son style. Ce n'était pas moins un homme très-savant, qui partage avec Montagne, Charron & Bayle, l'honneur d'avoir été souvent mis à contribution par la philosophie moderne. Il avait été précepteur du Duc d'Orléans, frère de Louis XIV. il serait à désirer que l'éducation des Princes fut ordinairement confiée à des Philosophes ; mais il faudrait bien se garder de prendre pour tels tous ceux qui s'en donnent le nom. La vraie philosophie ne met point d'enseigne ; elle n'attaque les préjugés mêmes & les abus qu'avec circonspection. Elle n'est point turbulente, audacieuse, fanatique. Elle

ne s'attache pas, uniquement à détruire. Elle n'ôte pas aux criminels un frein nécessaire, aux méchans leurs remords, & enfin aux ames honnêtes les espérances consolantes qui les fortifient dans la vertu. Le nom de Philosophe est aujourd'hui très commun; mais la chose, peut-être, n'a jamais été plus rare.

VERNET (JACOB) Pasteur & Professeur en Théologie à Genève, né dans cette Ville en 1698, L'un des hommes les plus modestes, &, en même tems, un des plus judicieux critiques, & des plus savans littérateurs qui aient honoré sa patrie. Ce n'est point à nous de le juger comme Théologien. Nous nous contenterons de dire qu'il a, dans toutes les Eglises Protestantes, la réputation d'être un de ceux qui ont le mieux saisi, dans le Christianisme, cette simplicité sublime qui le caractérise, & qui ont su le présenter sous le point de vuë le plus propre à le faire aimer.

Ses Dialogues Socratiques sont écrits avec goût, & remplis d'intérêt. Cette marche de Socrate, si admirable pour l'instruction, y est fidèlement suivie. On sait que ce Philosophe, par une suite de questions proposées avec art,

cherchait à conduire insensiblement, & comme d'eux-mêmes, les disciples à la Vérité. Tel est, dans l'Ouvrage estimable dont nous parlons, l'art du Professeur Genevois.

Ses Lettres Critiques, sous le nom d'un Voyageur Anglais, ne lui font pas moins d'honneur. Elles semblent justifier & étendre ce que nous avons dit nous-mêmes, quelques années auparavant, dans les *Petites Lettres sur de grands Philosophes*. Nous sentons tout le prix de ce rapport, & nous reconnaissons que dans cet Ouvrage Mr. Vernet a développé avec beaucoup de finesse le manège de quelques-uns de nos Philosophes modernes, la guerre ouverte, ou mal adroitement cachée qu'ils font, depuis longtems, à la religion, leur fanatisme d'incrédulité, leur vaine ostentation de philosophie avec si peu de philosophie, enfin leur despotisme littéraire dont l'autorité commence pourtant à décliner, parce qu'ils ont allarmé, même les Gouvernemens, par leur maladie de tout détruire, & par le ton d'audace qu'ils ont substitué, par degrés, à celui de la séduction.

On trouve, dans ces mêmes Lettres, un tableau plein de vigueur & d'énergie des an-

siens abus de la politique ultramontaine, de cette politique tantot souple, tantot audacieuse, & toujours profonde, par laquelle, dans de certaines circonstances, la Cour de Rome s'était arrogé un empire plus absolu que celui des anciens Césars.

Il ne manquait à la gloire que M. Vernet s'est acquise par cet Ouvrage, que d'être confirmée par les injures de nos prétendus Philosophes. Leur caractère ne s'est pas démenti. Ils ont vengé leur étrange philosophie par des libelles calomnieux, auxquels cet homme respectable n'a opposé que l'évidence & la modération. Il est à présumer que ces Messieurs se défabuseront enfin d'une méthode qui rendrait la vérité même exécration, si, par hasard, ils l'avaient annoncée dans leurs écrits. C'est dans un mouvement d'indignation pareil à notre, que l'éloquent Citoyen de Genève s'est écrié avec la véhémence ordinaire : » Oui, » si pour être Philosophe, il faut noircir la » réputation de mes semblables, publier, aux » yeux de l'Univers, des choses qui devraient » rester ensevelies dans un éternel silence, » tramer & conduire de froids complots, y » présider ; en un mot, si pour être Philoso-

» phe , il faut renoncer à l'humanité , à la jus-
» tice , à la bonne foi , je renonce à la philo-
» sophie , & à la dénomination de Philosophie ,
» *Et j'en laisse le titre à tant de fourbes dignes*
» *de le porter.* »

Mr. Vernet doit être bien consolé des calomnies de nos Sophistes , par l'accueil distingué que lui firent en Italie des hommes du premier mérite , & de la plus grande considération : tels que les Cardinaux de Polignac , Albéroni , Corsini , depuis souverain Pontife , le Marquis Scipion-Maffei , &c. , &c. Il ne fut pas accueilli moins honorablement en France par le célèbre Dom Montfaucon , le Père le Courayer , l'Abbé de Saint-Pierre , Mr. de Fontenelle , & Mr. de Voltaire lui-même , qui n'aurait pas dû l'oublier.

Ce fut à Rome que le Président de Montesquieu prit en Mr. Vernet , une confiance qui ne s'est jamais démentie. Il lui adressa , plusieurs années après , son manuscrit de l'Esprit des Loix ; & la première Edition de cet excellent Ouvrage est due aux soins du Professeur de Genève. On trouve , au sujet de cette édition , plusieurs méprises fort étranges dans un Recueil de prétendues Lettres familières du

Président de Montesquieu, publiées par Mr. l'Abbé de Guaſco. Selon lui, ce fut par un nommé Mr. Sarraſin, réſident de Genève à Paris, que le manuscrit de l'Esprit des Loix fut remis à l'Imprimeur Barrillot; & Mr. le Professeur Vernet, qui se chargea de présider à l'édition, se permit d'y changer quelques mots qu'il ne croyait pas français, parce qu'ils n'étoient pas du français de Genève: ce qui donna (dit Mr. l'Abbé de Guaſco) beaucoup d'humeur à Mr. de Montesquieu. Ces petits détails contiennent autant d'erreurs que de mots. Il n'y eut jamais de Mr. Sarraſin, réſident de Genève en France. C'est Mr. Muſſard, l'un des Conseillers d'Etat de la République, qui fut chargé du manuscrit, non pour le remettre à Barrillot, que l'Auteur de l'Esprit des Loix ne connoissoit point; mais pour être rendu à Mr. Vernet. Il est faux que ce dernier se soit permis de corriger la moindre chose au style de Mr. de Montesquieu, quoique celui-ci l'eût autorisé à lui faire librement les observations qu'il croirait convenables. Mr. Vernet usa quelquefois de cette permission, non sur des mots, mais sur des choses. Cependant rien ne fut imprimé que de l'aveu & sur les ordres

de l'Auteur. Loin d'avoir essuyé de sa part aucun reproche, Mr. Vernet n'en reçut que des remerciemens que nous avons vus. Enfin Barrillot fit à Genève une seconde édition du même Livre, & Mr. de Montesquieu n'y fit rien changer : preuve évidente qu'il était content de la première.

Les moindres particularités sur un Ouvrage, tel que celui de l'Esprit des Loix, ont leur prix, & nous avons cru ne pas déplaire aux Amateurs des Lettres, en nous arrêtant un moment sur ces détails, qui servent, d'ailleurs, à prouver le peu de confiance que méritent certaines anecdotes littéraires, publiées avec autant d'indiscrétion que de légèreté.

Nous terminerons cet article en restituant à Mr. Vernet une petite pièce très ingénieuse, qui a été attribuée, dans plusieurs Dictionnaires, tantôt à Mr. l'Evêque de Rochester, tantôt à Mr. de Boze, Secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres. C'est l'Epitaphe du fameux Père Hardouin, Jésuite, que sa brièveté, & l'infidélité des copies qu'on en a faites, nous engage à transcrire ici :

Hic

*Hic jacet hominum Pædagogus ædus,
 Natione Gallus, Religione Jesuita.
 Orbis litterati portentum,
 Doctæ febricitans,
 Antiquitatis cultor, idem atque depredator,
 Commenta inaudita vigilans somniavit,
 Scepticum puer egit,
 Credulitate puer,
 Audaciâ juvenis,
 Deliriis senex,
 Verbo dicam: Hic jacet HARDUINUS.*

VERTOT (l'abbé René Aubert de) né à Bennetot en Normandie en 1655, mort à Paris en 1735. Ses *Révolutions de Portugal*, celles de Suède & surtout ses *Révolutions Romaines*, font regretter qu'il n'ait pas écrit l'histoire de la nation. Il était digne de cette glorieuse & difficile entreprise. Son style à la majesté, l'élégance, l'agrément & le feu nécessaires à un excellent historien. Le seul reproche qu'on ait à lui faire c'est d'avoir embelli quelquefois ses récits aux dépens de la vérité; mais il ne la défigure, ni par le gout puéril des antithèses, ni par une vaine ostentation de maximes sententieuses & philosophiques, ni enfin

par cette manière d'écrire tranchante, brusque & hachée, qui réunit l'obscurité à la sécheresse, & qui est aussi fatigante pour le lecteur, que contraire à la dignité de l'histoire.

VOISENON (l'abbé Claude Henri de FUSÉE de) de l'Académie Française. On est fâché que cet Auteur ingénieux & plein de graces, n'ait pas donné au théâtre de la nation ses Comédies des *Mariages assortis* & de la *Coquette fixée*. Elles en étaient dignes, & par leur mérite, & parce que l'Auteur a toujours eu le bon esprit de regretter l'excellent comique de Molière ; ce qui lui a même fourni l'idée d'une très jolie Pièce donnée avec succès à la Comédie Française, intitulée : *le Retour de l'Ombre de Molière*.

C'est un malheur pour la scène, que M. l'abbé de Voisenon, né avec une santé faible & délicate, n'ait pas été à portée de donner plus de momens à une carrière qui lui promettait des succès distingués.

Indépendamment du mérite reconnu de ses Comédies, & de ses autres ouvrages, il a, plus que personne, tous les charmes de l'esprit de société, & M. de Voltaire l'appelle avec justice

justice un des conservateurs de la gaîté Française.

VOITURE (Vincent) de l'Académie Française, né à Amiens en 1598, mort à Paris en 1648. On recommande encore aux jeunes gens la lecture des Lettres de Voiture, sans penser qu'il n'est pas d'ouvrage, peut-être, plus capable de leur gâter le goût. Elles étincellent, à la vérité, de traits d'esprit; mais en général, elles sont défigurées par des pointes & des jeux de mots continuels. On devrait du moins, en faire un choix, & en effet on pourrait en trouver une vingtaine, qui seraient dignes de servir de modèle à l'enjouement & à la familiarité épistolaires.

Boileau avait dit, étant jeune, qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture, on ramperait dans la fange avec l'abbé de Pure. Mais dans un âge plus mûr, il caractérisa beaucoup mieux ce bel esprit par ces vers adressés à l'Équivoque :

Le Lecteur ne fait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
C'est à regret qu'on voit cet Auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vane si justement,

Chez toi toujours cherchant quelque finesse aigüe
 Présenter au Lecteur sa pensée ambigüe
 Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté,
 Faire de son Discours la piquante beauté.

On trouve dans *Voiture* quelques Poësies de très bon goût, entre autres, une Epître pleine de graces adressée au grand Condé. On y remarque surtout avec plaisir cette familiarité décente & noble, qu'un homme de lettres qui a de l'usage, peut prendre même avec un grand Prince. Depuis *Voiture*, personne n'a mieux saisi ces convenances délicates que M. de Voltaire.

La *Pompe funèbre de Voiture*, ouvrage de Sarrafin, mêlé de prose & de vers, est digne encore d'être lûe par les gens de goût. Sarrafin était en état d'apprécier tout le mérite de *Voiture*, qui n'était pas précisément un homme de génie, mais un infiniment bel esprit.

VOLTAIRE (Marie-François AROUET de) de l'Académie Française, né à Paris le 20 Février 1694. Le plus beau génie qui existe actuellement en Europe. Cet illustre écrivain s'est plaint tant de fois de la hardiesse des faussaires qui ont osé lui attribuer des produc-

tions indignes de lui, que, dans la crainte de mériter de sa part les mêmes reproches, nous commençons par déclarer que nous ne reconnaissons pour ses ouvrages que ceux qui portent véritablement son nom, & qu'il a formellement avoués. C'en est bien assez pour la gloire.

Les nations voisines s'enorgueillissaient de leurs poèmes Epiques, tandis que nous n'avions rien à leur opposer en ce genre. M. de Voltaire a vengé l'honneur de la France par son immortelle *Henriade*. Nous nous sommes élevés trop souvent contre la manie des parallèles, pour comparer ce Poème, ni à ceux d'Homère & de Virgile, ni à ceux du Tasse & de Milton. Cette fureur de comparer ce qui n'est susceptible d'aucune comparaison, est un abus de l'esprit qui n'a guères donné que des résultats ridicules.

Henri IV. n'a rien de commun ni avec Achille, ni avec Enée. Le Merveilleux que pouvait fournir la Mythologie antique, & dont on pouvait orner des sujets fabuleux, n'est plus le même qui conviendrait aujourd'hui. Usages, mœurs, coutumes, Religion, tout a changé. Il suffit, pour l'honneur de M. de

Voltaire, qu'il ait traité son sujet aussi bien qu'il pouvait le faire dans les circonstances où il a écrit ; &c, du moins avant de le juger , il faudrait peser les difficultés qu'il avait à vaincre , soit dans le génie de la langue , soit dans le caractère de la Nation à qui il a voulu plaire , soit enfin dans le choix qu'il a fait d'un héros réel , &c , pour ainsi dire , contemporain de son Poëme. Alors , peut-être , on sentirait que Mr. de Voltaire ayant lutté glorieusement , avec des armes inégales , contre les plus grands maîtres de l'Epopée , on ne peut , sans injustice , le placer au-dessous d'eux ; &c l'on n'aurait pas la faiblesse de disputer contre la gloire de la Patrie , en cherchant à lui dérober la sienne. On fait que cet illustre Poëte ne s'est pas acquis moins d'honneur dans la carrière de l'Arionne que dans celle du Tasse , &c cette riche fécondité a peu d'exemples , même parmi les anciens.

La perte des Corneille &c des Racine semblait irréparable pour la scène Française. Mr. de Voltaire fit , à dix - neuf ans , sa Tragédie d'Œdipe , &c ces grands hommes eurent un successeur. Aucun début ne mérita plus d'attention. Il était réservé à cet Ecrivain célèbre de

parvenir, tout-à-coup, à la maturité du génie. Quand, après avoir lu une des plus belles Pièces de Racine, on passe, sans intervalle, aux trois derniers actes de la Tragédie d'Œdipe, on croirait n'avoir pas changé d'Auteur. Nous ne pouvons donner à Mr. de Voltaire une plus grande louange, & il est le seul Poète qui l'ait méritée.

Son Théâtre paraît l'emporter, par la variété, sur tous ceux que nous connaissons. On trouve dans le style de *Brutus*, & de la *Mort de César*, la manière de Corneille perfectionnée. Celle de Racine ne pouvait être qu'égalee. La Muse Tragique n'inspira rien à Crébillon de plus mâle & de plus terrible que le quatrième acte de *Mahomet*. Semblable à cet Ordre d'Architecture qui emprunte les beautés de tous les autres, & qui est lui-même un Ordre à part, Mr. de Voltaire s'est approprié les genres différens des Poètes qui l'ont devancé; mais il ne doit qu'à lui seul cette belle Tragédie de *Mahomet*, dont nous parlions, & le chef-d'œuvre d'*Alzire*.

Ce qui distingue le plus particulièrement encore les Ouvrages dramatiques de Mr. de Voltaire, ce sont les grandes vues morales,

& les sentimens d'humanité dont ils sont remplis. L'Auteur a senti que c'était donner au Théâtre un nouveau degré d'importance & d'utilité ; mais il a eu la sagesse de s'arrêter où il le fallait, & de ne pas affaiblir par des tirades ambitieuses, & par des déclamations d'une philosophie sèche & aride, l'intérêt pressant qui résulte des situations vives où il place ses personnages. Cette sobriété, dictée par le goût, se manifeste encore dans cet appareil de spectacle dont il a le premier orné la scène. Il a su le ménager de manière que cet appareil n'est qu'un accessoire à l'art, & que le Tableau n'est jamais sacrifié à la bordure. C'est en quoi ses imitateurs ont bien prouvé qu'ils ne devinaient pas son génie. Ils ont fini par nous donner, au lieu de Tragédies, d'ennuyeux sermons philosophiques, & par nous faire voir au Théâtre, comme Mr. de Voltaire lui-même l'a dit très-plaisamment, *la rareté, la curiosité.*

Qui croirait qu'ayant épuisé tant de genres de gloire, le même homme dût s'attendre encore à de nouveaux lauriers dans la carrière de l'histoire. Ce sera, sans doute, une circonstance de la vie de Mr. de Voltaire, digne de l'attention de la postérité, qu'après avoir célébré

Henri IV en Poète, il ait eu l'avantage d'être l'Historien de Louis XIV, celui de Charles XII, & de Pierre-le-Grand. On doit, d'ailleurs, à cet Auteur célèbre de nouvelles vûes sur l'histoire qu'il a eu la satisfaction de voir adopter par les Ecrivains qui, de nos jours, se sont le plus distingués, en ce genre d'écrire. C'est moins l'histoire particulière des Souverains que l'on nous donne aujourd'hui, que celle des Nations, de leur caractère, de leurs mœurs, de leurs usages, &, surtout, celle de l'Esprit humain. Ce sont ces vûes véritablement philosophiques qui ont dirigé Mr. de Voltaire dans son *Essai sur l'histoire générale*, Ouvrage qui n'est pas exempt de défauts, sans doute ; mais très-digne de la grande réputation de son Auteur. N'oublions pas qu'aucun homme de Lettres n'a possédé, comme lui, le double talent d'écrire en prose & en vers, avec une égale supériorité. Racine, celui de nos Poètes dont la gloire ne vieillira jamais, est le seul, peut-être, qui eut partagé avec lui ce mérite, s'il nous eut laissé plus d'Ouvrages en prose.

Personne n'a excellé, comme Mr. de Voltaire, dans l'art de cacher une philosophie souvent profonde sous des fictions ingénieuses &

riantes, qui forment une classe particulière de Romans, dont le modèle n'existait pas avant lui. Ses Mélanges de Littérature joignent à une variété de connaissances qui étonne, le mérite de plaire, & sont écrits avec cette clarté continue, ce coloris brillant, cette magie séduisante qui caractérise la plupart de ses Ouvrages, & qui nous a rendus, avec raison, si difficiles sur les productions des autres.

Toutes ses Pièces fugitives sont charmantes, & d'une poésie très supérieure à celle des Chapelles & des Chaulieus, dont il semble que la réputation avait été un peu exagérée. Aucun Poète n'a porté plus loin que Mr. de Voltaire la finesse, la plaisanterie, & quelquefois la véhémence & l'âcreté de la satire, en affectant toujours, avec assez d'adresse peut-être, de blâmer le genre satyrique. Mais, quoiqu'il en ait dit, on n'en regardera pas moins comme un des traits dominans de son caractère le penchant à la satire, annoncé par sa physionomie, & confirmé, d'ailleurs, par une grande partie de ses Ouvrages. Enfin, ce génie singulier réunit à lui seul ce qui suffirait pour assurer à beaucoup d'Ecrivains une célébrité durable; &, peut-être, dans un avenir éloigné, croire-

t'on qu'il y a eu plusieurs Voltaires, comme on a cru, dans les tems postérieurs à l'antiquité qu'il y avait eu plusieurs Hercules. Il n'y a pas jusqu'aux Lettres familières de ce grand Poète, quoiqu'il en ait écrit une prodigieuse quantité, qui ne méritent d'être recueillies; & il n'est point d'Auteur qui ne se fut acquis, par elles seules, une réputation distinguée.

Les Philosophes de nos jours n'ont pas manqué de vouloir attirer à leur parti un homme d'un mérite si supérieur. Ce sont des Corsaires, comme nous l'avons dit à Mr. de Voltaire lui-même, qui ont cru se rendre imposans en arborant un pavillon respectable. Tous ont affecté de parler après lui de tolérance & d'humanité; mais les convulsions de leur style décèlent la fausseté de leur enthousiasme, au lieu que celui de Mr. de Voltaire paraît être dans son cœur. Il fait aimer ces vertus. Il fait mieux, il en a montré l'exemple. Les secours généreux qu'il a donnés à la famille des Calas, & à celle des Sirven, sont un monument de gloire qu'il s'est érigé dans toute l'Europe, & qui, peut-être, ne l'honore pas moins que ses immortels ouvrages.

Quels que soient, d'ailleurs, les sentimens

philosophiques de cet Ecrivain fameux, son respect pour le dogme d'un Dieu rémunérateur & vengeur, son attachement à la Religion naturelle se manifestent partout. il a fait même dans sa *Henriade*, dans *Zaïre*, & surtout dans *Alzire*, les éloges les moins suspects du Christianisme. Toutes les vertus morales de *Zamore* ne sont-elles pas, en un instant, éclipées par la mort chrétienne de *Gusman*? Le même *Zamore* a-t'il donc un caractère aussi sublime que celui d'*Alvarès*? Si Mr. de Voltaire avait le malheur de douter d'une Religion, dont lui-même à si parfaitement connu l'Esprit, il ne faudrait le combattre qu'avec ses propres armes, & que lui répéter ces beaux vers :

Des Dieux que nous servons connais la différence.
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

Que ces nouveaux philosophes qui ont sapé les fondemens de cette divine Morale, cessent donc de regarder Mr. de Voltaire comme leur Chef, & que ce grand homme n'ait pas la faiblesse de se croire intéressé à prendre leur querelle. Nous le lui avons dit, il doit ressembler

au Jupiter d'Homère , & n'épouser , dans la littérature , aucune faction. Il doit songer , surtout , que sa réputation est très indépendante des suffrages de ces Philosophes , que , loin d'en augmenter , elle pourrait même en être affaiblie , & qu'enfin il jouissait déjà d'une gloire colossale , tandis que la plupart de ces pygmées philosophiques , indignes de servir de piedestal à sa statue , étaient absolument ignorés.

Si l'on voulait apprécier Mr. de Voltaire avec une entière exactitude , il faudrait l'analyser , successivement , dans les différens genres qu'il a traités , étudier l'homme & l'auteur , découvrir en lui le principe de cette émulation infatigable , la source de sa vaste renommée ; peser les avantages & les inconvéniens qui ont pu résulter de ce même principe , & de l'inconcevable facilité de son génie ; observer les contrastes de son caractère & de son esprit , le suivre enfin dans tous ses progrès , & déterminer ses limites. Il faudrait se défendre également de l'enthousiasme & de la jalousie , distinguer les richesses qui ne sont qu'à lui de celles qu'il a naturalisées , pour ainsi dire , avec son propre fonds ;

décomposer ses meilleures Pièces de Théâtre, & comparer les moyens dramatiques dont il s'est servi, soit pour établir ses plans, soit pour amener ses situations, aux moyens que Corneille & Racine avaient employés avant lui; examiner si c'est au génie de l'invention, autant qu'à la richesse de son coloris, qu'on doit attribuer l'effet principal de ses Tragédies, & quelles sont les parties de son art où l'on peut le regarder comme modèle. Il ne serait pas moins important de calculer, avec précision, le degré d'influence qu'il s'est acquis, par sa longue carrière, sur l'esprit de son siècle; & ce ne serait que par le résultat de ces différentes discussions, qu'on pourrait parvenir à bien connaître jusqu'à quel point il a, véritablement, contribué à la gloire des Lettres, aux progrès du goût, & à ceux de la raison. Mr. de Voltaire est très-digne de cet examen sérieux & approfondi, comme un des hommes les plus rares qui aient existé. Nous sentons combien il serait honorable de résoudre tous ces grands problèmes. C'est une entreprise que nous pourrions tenter un jour, & pour laquelle nous avons déjà rassemblé les matériaux les plus essentiels; mais ce travail demanderait beau-

coup plus d'étendue que n'en permettent les bornes de ces Mémoires.

Puisse cet Ecrivain célèbre jouir encore longtemps de toute sa renommée ! On ne saurait penser qu'avec douleur au vuide immense que laisserait sa perte dans l'empire des Arts, & l'on est indigné d'avance de l'orgueilleux acharnement avec lequel de petits despotes littéraires oseraient se disputer les débris de sa monarchie.

Soldats sous Alexandre, & Rois après sa mort.

Voltaire. *Artémire.*

Fin des Mémoires.



OBSERVA-

OBSERVATIONS SUR CES MÉMOIRES.

LE projet de faire paraître ces Mémoires, comme une espèce de supplément à la Dunciade, n'a pas permis à l'Auteur d'en traiter tous les articles avec l'étendue dont ils étaient susceptibles. C'est moins un ouvrage fini qu'il présente au public, qu'un essai qui a coûté beaucoup de travail, & que son intention est de perfectionner.

Il est des articles auxquels il a donné tous les soins dont il est capable; il en est d'autres qu'il n'a fait, pour ainsi dire, qu'indiquer. S'il les a publiés tous, ce n'est que pour consulter les gens de goût dont il attend des lumières, avant que d'employer ces matériaux à la construction d'un édifice régulier. Non-seulement ces Mémoires seront augmentés; mais, l'auteur fait actuellement de nouvelles études pour traiter de certains articles, tels que ceux de Montagne, de Montesquieu, de Buffon, avec toute

l'attention qu'ils méritent. Il se propose même de revoir ceux de Boileau, de Racine, de Destouches (*), & d'y ajouter ou des observations plus approfondies, que le plan de cette première esquisse ne comportait pas, ou quelques détails nécessaires au développement de ses idées; mais qui ont dû lui échapper dans un examen trop rapide, & trop souvent interrompu par d'autres occupations.

Dans leur forme actuelle, il semble que ces Mémoires ne pouvaient être placés plus convenablement qu'à la suite d'un Ouvrage tel que la Dunciade. L'Auteur, en motivant son admiration pour les illustres Ecrivains du siècle passé & du nôtre, indique suffisamment les causes de la sévérité de son goût à l'égard de quelques

(*) Destouches, parce qu'il avait peu de force comique, est un des premiers par qui la Comédie a dégénéré parmi nous. Il l'a rendue froide, sous prétexte de l'épurer, & il a été le précurseur de la Chaussée qui l'a rendue triste. Cependant sa Comédie du *Glorieux* est, à bien des égards, une des meilleures Pièces de caractère qui aient paru depuis celles de Molière. Il y a même des traits de génie qu'il sera utile de développer lorsqu'on reverra ces Mémoires.

ques beaux Esprits modernes. L'aversion qu'il paraît ressentir pour les mauvais ouvrages, n'en suppose cependant aucune pour leurs auteurs. On admire aujourd'hui Corneille sans l'aimer. On siffle Pradon sans le haïr; mais il est impossible d'admirer à la fois Pradon & Corneille. S'il est honorable & digne d'éloge de se passionner pour le génie, on ne conçoit pas comment il serait blamable de s'indigner contre la médiocrité. Ces deux sentimens sont les mêmes, comme la haine de la douleur n'est évidemment que l'amour du plaisir.

C'est à regret que l'Auteur a placé dans ces Mémoires les noms de quelques Ecrivains très-obscurs; mais ces noms fournissent des notes utiles, soit à cette nouvelle édition de la Dunciade, soit aux éditions précédentes. Il fallait bien tâcher de faire connaître à ceux qui liront ce Poëme, tous les personnages qui ont quelque part à l'action. Boileau, lui-même, pour éclaircir différens passages de ses satyres, ne dédaignait pas de fournir à ses Commentateurs quelques anecdotes sur les Ecrivains les plus médiocres de son tems. C'était, pour ces derniers, une espèce de consolation que de
sortir,

sortir; en un moment, de leur profonde obscu-
rité : mais Boileau disait-il avec non moins de
raison que de finesse :

Il avoit produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître ;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché,
Et qui saurait, sans moi, que Cotin a prêché ? &c.

F I N.



LISTE

Des Ecrivains dont on a parlé dans
ce Volume (*).

A.

<i>Alembert</i> (Jean le Rond d') . . .	Pag. 15
<i>Amyot</i>	17
<i>Arnaud</i> (l'Abbé)	18
<i>Affarq</i> , ou <i>Açarq</i> (N. d')	19
<i>Aubert</i> (l'Abbé Jean-Louis)	Ibid.

B.

<i>Baculard</i> (François-Marie d'Arnaud de) .	20
<i>Balzac</i>	22
<i>Barthelémy</i> (l'Abbé Jean-Jacques) . . .	24
<i>Bastide</i> (Jean-François)	Ibid.
<i>Bayle</i>	25
<i>Béaumarchais</i> (Chaton de)	32

(*) Les Caractères italiques indiqueront les Auteurs
vivans.

Baudouin (Laurent Angliviel de la)	Pag. 34
Belloy (N. de)	35
Bergerac (Cyrano de)	36
Bergier (N.)	37
B*** (M. le C. de)	39
Bernard (N.)	38
Bertaut	41
Blanc (l'Abbé Jean-Bernard le)	Ibid.
Blotier (l'Abbé de la)	42
Blin	43
Boiffy	Ibid.
Boisset (Jean-Baptiste Robert)	44
Bonnet (Charles)	Ibid.
Boilvet	49
Bourdalone	51
Boursault	52
Brébœuf	53
Bret (Antoine)	55
Bruéys	57
Brun (Denys le)	58
Bruyère (de la)	59
Buffon (Louis le Clerc de)	60

C.

Cahuzac	61
Campistron	62

340 LISTE DES ÉCRIVAINS, &c.

Cassé	Pag. 63
Chapelain	Ibid.
Chapelle	64
Charon	65
Charpentier (Louis)	70
Chassiron (de)	Ibid.
Chaulieu	71
Chaumeix	Ibid.
Chauflée (de la)	72
Choiseul (de)	75
Clément (N.)	76
Coger (François-Marie)	80
Colardeau (N.)	Ibid.
Collé (N.)	81
Condamine (Charles- Marie de la)	82
Condillac (l'Abbé Etienne Bonnot de)	83
Corneille (Pierre)	84
Corneille (Thomas)	86
Cotin (l'Abbé)	87
Coyer (l'Abbé)	88
Crébillon	90
Grévier.	91

D.

Dancourt	Ibid.
Desfontaines	92

LISTE DES ÉCRIVAINS, &c. 341

Déshoulières.	Pag. 93
Desmahys	94
Desportes	95
Despréaux (Boileau)	Ibid.
Desfouches	97
Diderot (Denys)	98
Dixmeris (N. de la)	102
Dorat (Claude-Joseph)	103
Duclos (Charles)	Ibid.
Dufresny	106

F.

Fagan	108
Favart (Charles-Simon)	Ibid.
Fénelon	109
Fléchier	111
Fontaine (de la)	Ibid.
Fontenelle	116
François (de Neufchâteau)	120
Fréron (Elie-Catherine)	121
Furetière	124

G.

Garnier	Ibid.
Grafigoy (Madame de)	125

348 LISTE DES ÉCRIVAINS, Sec.

Grange - Chancel (de la)	Pag. 127
Granville (de)	Ibid.
Gressus (Jean-Baptiste-Louis)	129
Grimm	130
Guimond de la Touche	Ibid.

H.

Hainault	Ibid.
Harpe (N. de la)	131
Helvétius (Claude)	132
Hénauld (Charles-Jean-François)	134

I.

Ifoird de Lisle (N.),	Ibid.
-------------------------	-------

J.

Jaucours (le Chevalier de)	135
Jodelle	137
Jouval (N.)	138

L.

Landois.	Ibid.
Larcher (N.)	139
Lataignant (l'Abbé Gabriel - Charles)	Ibid.
Légier (N.)	140

Linguet (Simon-Nicolas-Henri) Pag. 149

M.

<i>Mably</i> (l'Abbé Bonnot de)	142
<i>Mailhol</i> (Gabriel)	143
<i>Maillard</i> (Desforger)	144
<i>Mairet</i>	Ibid.
<i>Malfilâtre</i>	145
<i>Malherbe</i>	146
<i>Mallet</i> (Paul-Henri)	147
<i>Marin</i> (Louis-François-Claude)	148
<i>Marivaux</i> (de)	149
<i>Marmontel</i>	150
<i>Marot</i>	159
<i>Maffillon</i>	158
<i>Mathon</i> (Alexis)	Ibid.
<i>Mathon</i> (de la Cour)	159
<i>Maynard</i>	160
<i>Ménage</i>	Ibid.
<i>Mière</i> (Antoine-Marin le)	162
<i>Molière</i>	166
<i>Monnoye</i> (de la)	182
<i>Montagne</i> (Michel de)	183
<i>Montesquieu</i>	185
<i>Moreau</i> (Jacob-Nicolas)	187

344 LISTE DES ECRIVAINS, &c.

<i>Morlaix</i> , ou <i>Morilles</i> (l'Abbé)	Fig. 188
<i>Morliars</i> (le Chevalier de la)	189
<i>Motte</i> (Houdart de la)	190
<i>Mouby</i> (Charles de Fieux, Chevalier de)	193
<i>Muse Limonadière</i>	Ibid.

N.

<i>N^{os}</i> (M. le D. de)	194
---------------------------------------	-----

O.

<i>Olivef</i> (l'Abbé)	197
--------------------------	-----

P.

<i>Palifos</i> (Charles de Montenoy)	198
<i>Pannard</i>	200
<i>Pascal</i>	201
<i>Patu</i>	203
<i>Perrault</i>	205
<i>Piron</i> (Alexis)	210
<i>Place</i> (Pierre-Antoine de la)	213
<i>Poinfinet</i>	Ibid.
<i>Pompignan</i> (Jean-Jacques le Franc de)	214
<i>Porte</i> (l'Abbé Joseph de la)	215
<i>Portelance</i> (N.)	216
<i>Pradon</i>	Ibid.

LISTE DES ÉCRIVAINS, etc. 345

Prévôt [l'Abbé] Pag. 218

Puis**** [Madame] 225

Q.

Quétant [N.] 226

Quinault Ibid.

R.

Rabelais 230

Racan 233

Racine [Jean] 234

Racine [Louis] 236

Raynal [l'Abbé] 238

Regnard Ibid.

Regnier 242

Renous [Jean-Julien-Constantin] 245

Robé [de Beauveset] Ibid.

Rochon [de Chabannes] 246

Ronsard 248

Rosois [N. de] 250

Rousseau [Jean-Baptiste] 251

Rousseau [Jean - Jacques] 258

Roy 272

Roy [N. le] 276

Rullière [N. de] Ibid.

LISTE DES ÉCRIVAINS, &c.

S.

<i>Sabatier</i> [N.]	Pag. 277
<i>Sage</i> [le]	279
<i>Saint-Evremond</i>	282
<i>Saint-Foix</i> [Germain-François de]	284
<i>Saint-Gelais</i>	Ibid.
<i>Saint-Hyacinthe</i>	286
<i>Saint-Lambert</i>	Ibid.
<i>Sarrafin</i>	288
<i>Saurin</i> [N.]	290
<i>Sauvigny</i> [N.]	292
<i>Scarron</i>	293
<i>Scudéry</i>	294
<i>Sédaine</i> [N.]	296
<i>Sévigné</i> [Madame de]	300
<i>Siury</i> [Louis Poinfinet de]	301

T.

<i>Toussaint</i> [François-Vincent]	303
<i>Tressan</i> [M. le Comte de]	Ibid.
<i>Tristan</i>	309
<i>Trublet</i> [l'Abbé]	310
<i>Turpin</i> [N.]	Ibid.

LISTE DES ÉCRIVAINS, &c. 343

V.

Vadé	Pag. 311
Vayer [la Mothe le]	312
Vernet [Jacob]	313
Vertot [l'Abbé de]	319
Voisenon [l'Abbé Claude-Henri de]	320
Voiture	321
Voltaire Marie-François Arouet de]	332
Observation sur ces Mémoires Littéraires.	336

Fin de la Table.



Fautes

1. *Fautes les plus essentielles à corriger.*

Page 7. ligne 4. vous avec Lisez vous avez

Ibid. ligne 23. on vous avait vu, Lisez on vous a vu,

Page 12. ligne 9. sur lesquels on doit s'arrêter, Lisez sur
lesquels on ne doit pas s'arrêter,

Page 13. ligne 14. le mérite des Ecrivains que j'ai ob-
servés Lisez le mérite des Ecrivains que j'ai analysés,

Page 26. ligne 12. ont eu l'injustice ou l'imprudence
Lisez ont eu l'injustice, ou la prudence

Page 46. ligne 4. & la rendent, Lisez & la rendre,

Page 107. ligne 4. pas Lisez par

Page 116. ligne 16. Thébis Lisez Thétis

Page 118. ligne 15. ou Lisez on

Ibid. ligne 19. Cyrano & de Bergerac, Lisez Cyrano de
Bergerac,

Page 131. ligne 2. & fit Lisez & il fit

Page 142. ligne dernière ses Ouvrages, Lisez ces Ouvra-
ges,

Page 161. ligne 22. avec Lisez avec

Page 166. ligne 5. cet sur étrange Poëme, Lisez sur cet
étrange Poëme,

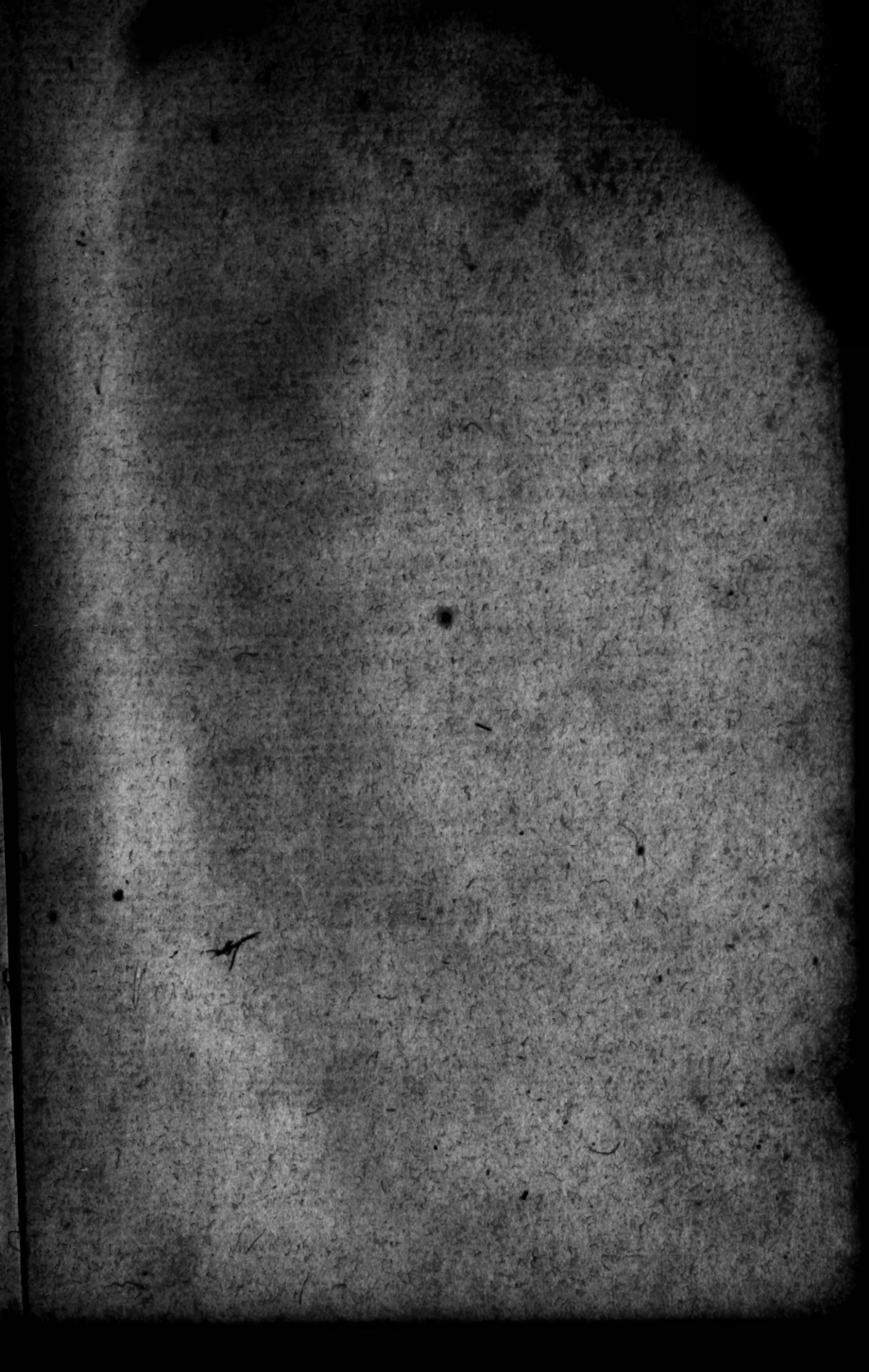
Page 194. ligne 8. l'Académie Française. Lisez de l'Aca-
démie Française.

Page 243. ligne 15. par Lisez pas

Page 247. ligne 6. cet Lisez cette

Page 268. ligne 14. celle-ci : Lisez celles-ci :





Fautes les plus essentielles à corriger.

- Page 7. ligne 4. vous avec Lisez vous avez
 Ibid. ligne 23. on vous avait vu, Lisez on vous a vu,
 Page 12. ligne 9. sur lesquels on doit s'arrêter, Lisez sur
 lesquels on ne doit pas s'arrêter,
 Page 13. ligne 14. le mérite des Ecrivains que j'ai ob-
 servés Lisez le mérite des Ecrivains que j'ai analysés,
 Page 26. ligne 12. ont eu l'injustice ou l'imprudence
 Lisez ont eu l'injustice, ou la prudence
 Page 46. ligne 4. & la rendent, Lisez & la rendre,
 Page 107. ligne 4. pas Lisez par
 Page 116. ligne 16. Thébis Lisez Thétis
 Page 118. ligne 15. ou Lisez on
 Ibid. ligne 19. Cyrano & de Bergerac, Lisez Cyrano de
 Bergerac,
 Page 131. ligne 2. & fit Lisez & il fit
 Page 142. ligne dernière ses Ouvrages, Lisez ces Ouvra-
 ges,
 Page 161. ligne 22. svec Lisez avec
 Page 166. ligne 5. cet sur étrange Poëme, Lisez sur cet
 étrange Poëme,
 Page 194. ligne 8. l'Académie Française. Lisez de l'Aca-
 démie Française.
 Page 243. ligne 15. par Lisez pas
 Page 247. ligne 6. cet Lisez cette
 Page 268. ligne 14. celle-ci : Lisez celles-ci :



